

ALBERT LE GRAND

ET

SAINT THOMAS D'AQUIN

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

ALBERT LE GRAND

ET

SAINT THOMAS D'AQUIN

OU LA SCIENCE AU MOYEN AGE

PAR

l'Abbé REINHARD de LIECHTY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANONIQUE, CHANOINE
HONORAIRE DE NANCY, ETC., ETC.



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ direct. général
76, rue des Saints-Pères.

BRUXELLES
J. ALBANEL, dir. de la succurs.
29, rue des Paroissiens.

GENÈVE.— GROSSEY ET TREMBLEY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1880

AVANT-PROPOS

Nous ne pouvions mieux faire, pour démontrer l'opportunité de l'ouvrage que nous livrons au public, que de reproduire à titre d'introduction, la magnifique Encyclique de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII sur la restauration de la philosophie chrétienne, dans les écoles catholiques, selon l'esprit de saint Thomas d'Aquin, datée du 4 août 1879.

L'empressement que l'épiscopat catholique a mis à répondre aux désirs exprimés par le Souverain Pontife, en rétablissant dans les séminaires l'enseignement philosophique selon la méthode de l'Ange de l'école, justifie le but que nous avons de faire connaître

l'influence considérable qu'Albert-le-Grand et son disciple saint Thomas d'Aquin ont exercée sur leur siècle et sur les siècles suivants jusqu'à ce que la Renaissance soit venue détrôner la Scholastique. Il y a bien des rapprochements entre notre temps et celui de saint Thomas : peut-être que les moyens qui ont fait du XIIIe siècle, un siècle de saints, opèreront-ils le même effet et obtiendront-ils le même résultat dans le nôtre, *Utinam !*

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

NOTRE TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII

A TOUS LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES
ET ÉVÊQUES DU MONDE CATHOLIQUE

en grâce et en communion avec le Siège apostolique



DE LA

RESTAURATION DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

dans les Écoles catholiques

selon l'esprit du Docteur angélique

SAINT THOMAS D'AQUIN





A tous nos vénérables frères

LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DU MONDE CATHOLIQUE

en grâce et en communion avec le Siège apostolique



LEON XIII, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Salut et bénédiction apostolique.

Le Fils unique de Dieu, descendu sur la terre pour apporter au genre humain le salut ainsi que la divine sagesse, octroya au monde un bienfait immense et admirable, quand, sur le point de remonter aux cieux, il enjoignit aux apôtres d'*aller et d'enseigner toutes les nations* [1], et qu'il laissa l'Église fondée par lui, pour commune et suprême maîtresse de tous les peuples. Car les hommes que la vérité avait délivrés, la vérité seule

1. MATTH., XXVIII, 19.

pouvait les garder ; et les fruits des célestes doctrines, fruits de vie et de salut pour l'homme, n'eussent point été durables, si le Seigneur n'avait constitué, pour instruire les esprits dans la foi, un magistère perpétuel. Soutenue par les promesses, appuyée sur la charité de son divin Auteur, l'Église accomplit fidèlement l'ordre reçu, ne perdant jamais de vue, poursuivant de toute son énergie un même but : enseigner la religion, combattre sans relâche l'erreur. C'est là que tendent les labeurs et les veilles de l'épiscopat tout entier ; c'est à ce but qu'aboutissent les lois et les décrets des conciles ; c'est beaucoup plus encore l'objet de la sollicitude des Pontifes romains, lesquels, successeurs du bienheureux Pierre, le prince des apôtres, ont hérité, en même temps que de sa primauté, du droit et de l'office d'enseigner et de confirmer dans la foi leurs frères.

Or, ainsi que l'Apôtre nous en avertit, c'est par *la philosophie et les vaines subtilités*[1] que l'esprit des fidèles du Christ se laisse le plus souvent tromper, et que la pureté de la foi se corrompt parmi les hommes. Voilà pourquoi les pasteurs suprêmes de l'Église ont toujours cru que si

1. *Coloss*, II, 8.

leur office ne les dispensait pas de pousser de toutes leurs forces au progrès des sciences véritables, il les obligeait en même temps de pourvoir avec une singulière vigilance à ce que l'enseignement de toutes les sciences humaines fût donné partout selon les règles de la foi catholique, mais surtout celui de la *philosophie*, de laquelle dépend en grande partie la juste notion des autres sciences. Nous-même avions déjà touché ce point entre plusieurs autres, Vénérables Frères, dans la première Lettre encyclique que Nous vous adressâmes ; mais aujourdhui l'importance du sujet et la gravité des circonstances Nous engagent à traiter de nouveau avec vous de la nature d'un enseignement philosophique qui respecte en même temps et les règles de la foi et la dignité des sciences humaines.

Si l'on fait attention aux conditions critiques du temps où nous vivons, si l'on embrasse par la pensée l'état des choses tant publiques que privées, on découvrira sans peine que la cause des maux qui nous oppriment, comme de ceux qui nous menacent, consiste en ceci, que des opinions erronées sur toutes les choses divines et humaines, des écoles des philosophes, d'où jadis elles sorti-

rent, se sont peu à peu glissées dans tous les rangs de la société, et sont arrivées à se faire accepter d'un grand nombre d'esprits. Comme en effet il est naturel à l'homme de prendre pour guide de ses actes sa propre raison, il arrive que les défaillances de l'esprit entraînent facilement celles de la volonté ; et c'est ainsi que la fausseté des opinions, lesquelles ont leur siège dans l'intelligence, influe sur les actions humaines en les dépravant. Au contraire, si l'intelligence est saine et fermement appuyée sur des principes solides et vrais, elle sera la source de nombreux avantages tant pour l'intérêt public que pour l'intérêt privé.

Non pas certes que Nous accordions à la philosophie humaine tant de force et d'autorité, que Nous la jugions capable par elle seule de repousser ou de détruire absolument toutes les erreurs. De même en effet que, lors du premier établissement de la religion chrétienne, ce fut l'admirable lumière de la foi, répandue *non par les paroles persuasives de l'humaine sagesse, mais par la manifestation de l'esprit et de la force* [1], qui reconstitua le monde dans sa dignité première: de même, dans les temps présents, c'est avant tout

1. *I Cor.*, II, 4.

de la vertu toute-puissante et du secours de Dieu que nous devons attendre le réveil des esprits, arrachés enfin aux ténèbres de l'erreur. Mais nous ne devons ni mépriser ni négliger les secours naturels mis à la portée des hommes par un bienfait de la divine sagesse, laquelle dispose tout avec force et suavité; et de tous ces secours, le plus puissant sans contredit est l'usage bien réglé de la philosophie. Ce n'est pas vainement que Dieu a fait luire dans l'esprit humain la lumière de la raison; et tant s'en faut que la lumière surajoutée de la foi éteigne ou amortisse la vigueur de l'intelligence: car, tout au contraire, elle la perfectionne, et, en l'augmentant, l'élève à un plus sublime objet. — Il est donc tout à fait dans l'ordre de la divine Providence que, pour rappeler les peuples à la foi et au salut, on recherche aussi le concours de la science humaine: procédé ingénieux et louable, dont les Pères de l'Église les plus illustres ont fait un usage fréquent, ainsi que l'attestent les monuments de l'antiquité. Ces mêmes Pères, en effet, assignèrent communément à la raison un rôle non moins actif qu'important, que saint Augustin résume tout entier en deux mots, lorsqu'il *attribue à la science*

humaine ce par quoi la foi salutaire est engendrée, nourrie, défendue, fortifiée [1].

Et tout d'abord, la philosophie, entendue dans son vrai sens, a la vertu d'aplanir et de raffermir en quelque sorte le chemin qui mène à la foi véritable, en disposant convenablement l'esprit de ses disciples à accepter la révélation : c'est pourquoi les anciens, non sans raison, l'appelaient tantôt une *institution préparatoire à la foi chrétienne* [2], tantôt *le prélude et l'auxiliaire du christianisme* [3], tantôt *le préparateur à la doctrine de l'Évangile* [4].

Et en effet, dans l'ordre des choses divines, Dieu très bon nous a manifesté par la lumière de la foi, non seulement ces vérités que l'intelligence humaine ne peut atteindre par elle-même, mais encore beaucoup d'autres qui ne surpassent pas absolument la raison, mais qui, sanctionnées ainsi par l'autorité divine, deviennent accessibles à tous sans aucun mélange d'erreur. De là vient que les philosophes païens eux-mêmes, au seul flambeau de la raison naturelle, ont connu, dé-

1. *De Trin.*, lib. XIV, c. I.
2. Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, c. XVI; l. VII, c. III.
3. Orig., *ad Greg. Thaum.*
4. Clem. Alex., *Strom.*, l. I, c. V.

montré et soutenu certaines vérités, proposées d'ailleurs à notre croyance par l'enseignement divin, ou qui se rattachent par des liens étroits à la doctrine surnaturelle. *Car les choses invisibles de Dieu*, comme dit l'Apôtre, à *partir de la création du monde, comprises par le moyen des choses créées, se perçoivent, même son éternelle puissance et sa divinité*[1]; *et les nations qui n'ont pas la loi... montrent néanmoins l'œuvre de la loi écrite dans leurs cœurs*[2]. Ces vérités, telles que les philosophes païens les ont connues, il est de toute opportunité de les faire tourner à l'avantage et à l'utilité de la doctrine révélée, afin de faire voir avec évidence comment la sagesse humaine, elle aussi, et comment le témoignage même de nos adversaires déposent en faveur de la foi chrétienne.

Il est constant que cette tactique n'est point d'introduction récente, mais fort ancienne et d'un fréquent usage chez les Pères de l'Église. Bien plus, ces vénérables témoins et gardiens des traditions religieuses ont reconnu comme un modèle, presque comme une figure de ce procédé, dans ce

1. *Rom.*, I, 20.
2. *Ib.*, II, 14, 15.

fait des Hébreux qui, près de sortir de l'Égypte, reçurent l'ordre d'emporter avec eux les vases d'or et d'argent et les riches vêtements des Égyptiens, afin que ces dépouilles, qui avaient servi jusque-là à des rites ignominieux et à de vaines superstitions, fussent, par un changement immédiat, consacrées à la religion du vrai Dieu. Saint Grégoire de Néocésarée fait un titre de gloire à Origène [1] de ce que, s'emparant d'idées ingénieusement choisies parmi celles des païens, comme de traits arrachés à l'ennemi, il les avait retournées avec une singulière adresse à la défense de la sagesse chrétienne et à la ruine de la superstition. Grégoire de Nazianze [2] et Grégoire de Nysse [3] louent et approuvent cette méthode de discussion dans saint Basile le Grand ; saint Jérôme la célèbre dans Quadrat, disciple des apôtres, dans Aristide, dans Justin, dans Irénée et dans un grand nombre d'autres [4]. « Ne « voyons-nous pas », dit saint Augustin, « avec « quelle charge d'or, d'argent et de vêtements « précieux sortit de l'Égypte Cyprien, ce docteur

1. *Orat. paneg. ad Origen.*
2. *Vit. Moys.*
3. *Carm. I, iamb.* 3.
4. *Epist. ad Magn.*

« suave et bienheureux martyr ? et Lactance, et « Victorin, et Optat, et Hilaire ? et, pour taire les « vivants, ces Grecs innombrables[1] ? » Or, si, avant d'être fécondée par la vertu du Christ, la raison naturelle a pu produire une si riche moisson, elle en produira, certes, une bien plus abondante, à présent que la grâce du Sauveur a restauré et augmenté les facultés natives de l'esprit humain. — Et qui ne voit le chemin commode et facile que ce procédé ouvre vers la foi ?

Toutefois l'utilité de ce même procédé philosophique ne s'arrête pas à ces limites. Et, de fait, les oracles de la divine sagesse adressent de graves reproches à la folie de ces hommes qui *par les biens visibles n'ont pu comprendre Celui qui est, et qui, regardant les œuvres, n'ont pu reconnaître l'ouvrier*[2]. Ainsi un premier fruit de la raison humaine, fruit grand et précieux entre tous, c'est la démonstration qu'elle nous donne de l'existence de Dieu : *car, par la magnificence et la beauté de la créature, le Créateur de ces choses pourra être vu d'une manière*

1. *De Doctr. christ.*, l. II, c. L.
2. *Sap.*, XIII, 1.

intelligible [1]. La raison nous montre ensuite l'excellence singulière de toutes les perfections réunies en Dieu, principalement de sa sagesse infinie, à qui rien ne peut échapper, et de sa souveraine justice, qu'aucune affection dépravée ne peut vaincre; elle nous fait comprendre ainsi que Dieu non seulement est véridique, mais qu'il est la vérité même, ne pouvant ni se tromper ni tromper. D'où il ressort en toute évidence que la raison humaine doit à la parole de Dieu la foi la plus entière, la soumission la plus absolue. Semblablement la raison nous déclare que, dès son origine, la doctrine évangélique fut confirmée par des miracles, arguments certains d'une vérité certaine, et que, pour cette raison, ceux qui ajoutent foi à l'Évangile, ne le font point téméraire- ment, comme s'ils s'attachaient à des fables spécieuses [2], mais soumettent leur intelligence et leur jugement à l'autorité divine, par une obéissance entièrement conforme à la raison. Enfin, ce qui n'est pas moins précieux, la raison met en évidence comment l'Église, instituée par Jésus-Christ (ainsi que l'établit le concile du Vatican),

1. *Sap.*, XIII, 5.
2. II PET., I, 16.

« dans son éminente sainteté et la fécondité inta-
« rissable qu'elle déploie en tous lieux, dans
« l'unité catholique comme dans son inébranla-
« ble stabilité, nous offre un sûr et perpétuel motif
« de crédibilité et un témoignage irréfragable de
« la divinité de sa mission[1]. »

Ces bases solidement assises, la philosophie ne cesse pas cependant d'être d'un fréquent usage : c'est d'elle et avec son aide que la théologie sacrée doit recevoir et revêtir la nature, la forme et le caractère d'une vraie science. Il est en effet de toute nécessité que, dans cette dernière science, la plus noble de toutes, soient rassemblées, comme en un seul corps, les parties nombreuses et variées des célestes doctrines, de manière que, disposées avec ordre, chacune en son lieu, et déduites des principes qui leur sont propres, elles se trouvent fortement reliées entre elles ; il faut enfin que toutes ces parties diverses, et chacune en particulier, soient confirmées par des preuves appropriées et inébranlables. — On ne peut non plus omettre ou négliger cette connaissance plus approfondie et plus féconde de l'objet de nos croyances, et cette intelligence plus nette, autant qu'il se

1. *Const. dogm. de Fid. cath.*, c. III.

peut faire, des mystères eux-mêmes de la foi, après que saint Augustin et les autres Pères en ont fait le sujet de leurs éloges et l'objet de leur application, et que le concile du Vatican [1], à son tour, la déclare on ne peut plus fructueuse. Cette connaissance et cette intelligence, ceux-là sans aucun doute les acquièrent plus pleinement et plus facilement, qui, à l'intégrité des mœurs et au zèle de la foi, joignent un esprit fécondé par la culture des sciences philosophiques ; et c'est en effet ce que confirme le même concile du Vatican, lorsqu'il enseigne que cette connaissance doit se puiser « tant dans l'analogie qu'ont avec celles de « la foi les choses qui nous sont connues naturel- « lement, que dans le nœud qui relie les mys- « tères entre eux et avec la fin dernière de « l'homme [2]. »

Il appartient enfin aux sciences philosophiques de soutenir religieusement les vérités divinement révélées, et de résister à l'audace de ceux qui les attaquent. C'est là, certes, un beau titre d'honneur pour la philosophie, que d'être le boulevard de la foi et comme le ferme rempart de la reli-

1. *Const. cit.*, c. IV.
2. *Id., ibid.*

gion. « Il est vrai », comme le témoigne Clément d'Alexandrie, « que, le Sauveur étant la force et « la sagesse de Dieu, sa doctrine est parfaite par « elle-même et n'a besoin du secours de personne. « La philosophie grecque, par son concours, « n'ajoute rien à la puissance de la vérité; mais, « comme elle montre la faiblesse des arguments « opposés à la vérité par les sophistes, et qu'elle « dissipe les embûches tendues à celle-ci, c'est « elle-même qu'on désigne par la haie et la palis- « sade dont la vigne est munie [1]. » Ainsi, tandis que les ennemis du nom catholique, dans leurs luttes contre la religion, prétendent emprunter à la philosophie la plupart des armes dont ils se servent, c'est également à la philosophie que les défenseurs des sciences divines demandent plus d'une fois les moyens de venger les dogmes révélés.

Et ce n'est pas un mince triomphe pour la foi chrétienne, que les armes empruntées contre elle aux artifices de la raison humaine, la raison humaine les détourne avec autant de vigueur que de dextérité.

Saint Jérôme, écrivant à Magnus, rappelle que

1. *Strom.*, lib. I, c. XX.

ce genre de combat fut familier à l'Apôtre des nations : « Le guide de l'armée chrétienne, Paul « l'orateur invincible, défendant la cause du « Christ, retourne avec art en faveur de la foi une « inscription rencontrée par hasard : car il avait « appris du vrai David à arracher le glaive aux « mains de l'ennemi, et à se servir du propre fer « de l'orgueilleux Philistin pour lui trancher la « tête[1]. »

L'Église elle-même non seulement conseille, mais ordonne aux docteurs chrétiens d'appeler à leur aide la philosophie.

Le cinquième concile de Latran, après avoir établi que « toute assertion contraire à la vérité « de la foi surnaturelle est absolument fausse, « attendu que le vrai ne se peut contredire lui-« même[2], » enjoint aux maîtres en philosophie de s'appliquer avec soin à la solution des arguments captieux : car, selon le mot de saint Augustin, « toute raison, quelque spécieuse fût-« elle, apportée contre l'autorité des divines « Écritures, ne peut que tromper par l'ap-

1. *Epist. ad Magn.*
1. *Bulla* Apostolici regiminis.

« parence du vrai : car, pour vraie, elle ne peut « l'être[1]. »

Mais pour que la philosophie se trouve en état de porter les fruits précieux que Nous venons de rappeler, il faut à tout prix que jamais elle ne s'écarte de la ligne tracée dans l'antiquité par le vénérable cortège des saints Pères, et que naguère le concile du Vatican sanctionnait solennellement de son autorité. Ainsi donc, au sujet de ces nombreuses vérités de l'ordre surnaturel, lesquelles évidemment surpassent de beaucoup les forces de toute intelligence créée, que la raison humaine, dans la conscience de son infirmité, se garde de prétendre plus qu'elle ne peut, et ne s'avise ou de les mesurer à ses propres forces ou de les interpréter selon son caprice ; mais que plutôt elle les reçoive d'une foi humble et sincère, et se tienne souverainement honorée d'être admise à remplir auprès des célestes sciences les fonctions de servante fidèle et soumise, et, par le bienfait de Dieu, de pouvoir en quelque façon les approcher. — Au contraire, s'il s'agit de ces points de doctrine que l'intelligence humaine peut saisir par ses forces naturelles, il est juste, sur ces ma-

1. *Epist.* 147 (*al.* 7) *ad Marcellin.*, n° 7.

tières, de laisser à la philosophie sa méthode, ses principes et ses arguments, pourvu toutefois qu'elle n'ait jamais l'audace de se soustraire à l'autorité divine. Bien plus, ce que la révélation nous enseigne étant certainement vrai, et ce qui est contraire à la foi étant également contraire à la raison, le philosophe catholique doit savoir qu'il violerait les droits de la raison aussi bien que ceux de la foi, s'il admettait une conclusion qu'il sait être contraire à la doctrine révélée.

Il en est, Nous le savons, qui, exagérant les forces de la nature humaine, prétendent que, par sa soumission à la divine autorité, l'intelligence de l'homme déchoit de sa dignité native, et, courbée sous le joug d'une sorte d'esclavage, se trouve notablement appesantie et retardée dans la marche qui devait l'amener au faîte de la vérité et de sa propre excellence. — Mais ces assertions sont pleines d'erreur et de fausseté; leur but dernier est de porter les hommes au comble de la sottise en même temps que de l'ingratitude, en leur faisant répudier des vérités plus sublimes et repousser d'eux-mêmes le divin bienfait de la foi, qui fut la source de tous les biens pour la société civile. En effet, l'esprit humain, circonscrit dans des

limites déterminées et même assez étroites, est exposé à de nombreuses erreurs et à l'ignorance de bien des choses. Au contraire, la foi chrétienne, appuyée qu'elle est sur l'autorité de Dieu même, est une maitresse très sûre de la vérité : qui la suit échappe aux pièges de l'erreur et se soustrait à l'agitation des opinions incertaines. Ce sont d'excellents philosophes, ceux qui unissent à l'étude de la philosophie l'obéissance à la foi chrétienne : car la splendeur des vérités divines vient en aide à l'intelligence qu'elle pénètre, et, loin de la faire déchoir, en accroît considérablement la noblesse, la pénétration et la puissance.

Ces philosophes dont nous parlons, en s'appliquant à réfuter les opinions contraires à la foi et à prouver celles qui lui sont conformes, exercent leur raison d'une façon digne et des plus utiles : en effet, pour réfuter les premières, ils découvrent les causes de l'erreur, et reconnaissent le défaut des arguments sur lesquels ces opinions s'appuient; pour les autres, ils se pénètrent des raisons qui en donnent une preuve solide et sont des motifs efficaces de persuasion. Cet art, cet exercice augmentent nécessairement les ressources de l'esprit et en développent les facultés; qui

le nierait, prétendrait, ce qui est absurde, que discerner le vrai du faux ne sert de rien pour le développement de l'intelligence. C'est donc justement que le concile du Vatican célèbre en ces termes les avantages que la foi procure à la raison : « La foi délivre de l'erreur et prémunit « contre elle la raison, en même temps qu'elle la « dote de connaissances variées [1]. » Par conséquent, l'homme, s'il est sage, ne doit point accuser la foi d'être l'ennemie de la raison et des vérités naturelles; mais il doit plutôt rendre à Dieu de dignes actions de grâces, et se féliciter grandement de ce que, parmi tant de causes d'ignorance et au milieu de cet océan d'erreurs, la sainte foi luise à ses yeux, et, comme un phare bienfaisant, lui indique sûrement, au travers des écueils, le port de la vérité.

Si maintenant, Vénérables Frères, vous parcourez l'histoire de la philosophie, vous y trouverez pleinement réalisé tout ce que Nous venons de dire. Et certes, entre les philosophes anciens, qui ne furent pas favorisés du bienfait de la foi, ceux mêmes qui passaient pour les plus sages s'abandonnèrent à des erreurs détestables. Vous

1. *Const. dogmat. de Fide cathol.*, c. IV.

n'ignorez pas combien, parmi un certain nombre de vérités, ils enseignèrent de propositions fausses et absurdes, combien d'autres inexactes et douteuses, sur la nature de la Divinité, l'origine des choses, le gouvernement du monde, la connaissance que Dieu a de l'avenir, la cause et le principe des maux, la fin dernière de l'homme et l'éternelle félicité, les vertus et les vices, et d'autres points de doctrine, dont la connaissance vraie et certaine est on ne peut plus nécessaire au genre humain.

Tout au contraire, les Pères et les Docteurs de l'Église comprirent parfaitement que, dans les desseins de la volonté divine, le restaurateur de la science humaine elle-même était le Christ, lequel est *la puissance et la sagesse de Dieu*[1], et *en qui sont cachés tous les trésors de sagesse et de science*[2]. C'est avec cette conviction qu'ils entreprirent de dépouiller les livres des vieux philosophes, et de comparer leurs enseignements à ceux de la révélation; ensuite, par un choix intelligent, ils embrassèrent celles de leurs doctrines où la justesse de l'expression ré-

1. *I Cor.*, I, 24.
2. *Coloss.*, II, 3.

pondait à la sagesse de la pensée, et, quant au reste, rejetèrent ce qu'ils ne pouvaient corriger. Car, de même que Dieu, dans sa providence, suscita pour la défense de l'Église contre la cruauté des tyrans des martyrs héroïques et prodigues de leur vie, ainsi aux sophistes et aux hérétiques il opposa des hommes doués d'une profonde sagesse et capables de défendre, même par le moyen de la raison humaine, le trésor des vérités révélées. Dès le berceau de l'Église, la doctrine catholique rencontra des adversaires acharnés, qui, tournant en dérision les dogmes et les institutions des chrétiens, affirmaient qu'il y avait plusieurs dieux, que le monde matériel n'avait ni commencement ni cause, que le cours des choses n'était pas régi par le conseil de la divine Providence, mais qu'il était mu par je ne sais quelle force aveugle et par une fatale nécessité. Contre ces fauteurs de doctrines insensées s'élevèrent à propos des hommes savants, connus sous le nom d'*apologistes*, lesquels, guidés par la foi, au moyen d'arguments empruntés au besoin à la sagesse humaine, prouvèrent qu'on ne doit adorer qu'un Dieu, doué au plus haut point de tous les genres de perfections; que toutes choses

sont sorties du néant par sa toute-puissance, qu'elles subsistent par sa sagesse, et par elles sont mues et dirigées chacune vers sa fin propre.

Au premier rang de ces apologistes nous rencontrons le martyr saint Justin. Après avoir parcouru, comme pour les éprouver, les plus célèbres d'entre les écoles grecques; après s'être convaincu qu'on ne pouvait puiser la vérité tout entière que dans les doctrines révélées, Justin s'attacha à ces dernières de toute l'ardeur de son âme, les justifia des calomnies dont on les chargeait, les défendit auprès des empereurs romains avec autant de vigueur que d'abondance, et montra l'accord qui souvent existait entre elles et les idées des philosophes païens. A la même époque, Quadrat et Aristide, Hermias et Athénagore suivaient avec succès la même voie. — Cette cause suscita un défenseur non moins illustre dans la personne du grand martyr Irénée, pontife de l'Église de Lyon, lequel, en réfutant vaillamment les opinions perverses apportées de l'Orient par les gnostiques et disséminées par eux sur toute l'étendue de l'empire, *expliqua* par la même occasion, comme le dit saint Jérôme, « les origines de toutes les hérésies, et découvrit dans les

écrits des philosophes les sources dont elles émanaient[1]. »

Tout le monde connaît les controverses soutenues par Clément d'Alexandrie, au sujet desquelles saint Jérôme s'écrie avec admiration : « Que peut-on y trouver d'inculte ? qu'y a-t-il là « qui ne provienne des entrailles mêmes de la phi- « losophie[2] ? » Clément laissa, sur une incroyable variété de sujets, une quantité d'ouvrages on ne peut plus utiles, soit pour l'histoire de la philosophie, soit pour l'art et l'exercice de la dialectique, soit pour rétablir la concorde entre la foi et la raison. — Après lui vient Origène. Cet illustre maître de l'école d'Alexandrie, très instruit dans les doctrines des Grecs et des Orientaux, publia des livres, aussi nombreux que savants, d'une merveilleuse utilité pour l'interprétation des divines Écritures et l'explication des dogmes sacrés. Bien que ses ouvrages, tels du moins qu'ils nous sont restés, ne soient point tout à fait exempts d'erreurs, ils renferment toutefois un grand nombre de maximes propres tout à la fois à féconder et à confirmer les vérités naturelles. —

1. *Epist. ad Magn.*
2. *Loc. cit.*

Aux hérétiques, Tertullien oppose l'autorité des saintes Lettres ; avec les philosophes, il change d'armure, et leur oppose la philosophie ; ces derniers, il les réfute avec tant de subtilité et d'érudition, qu'il ne craint point de leur jeter à la face ce défi : « En fait de science comme en fait de « discipline, quoi que vous en pensiez, vous « n'êtes pas mes pairs [1]. »

Arnobe, dans ses livres *contre les Gentils*, et Lactance, principalement dans ses *Institutions divines*, emploient tous deux au service de leur zèle une égale éloquence et une vigueur égale, pour inculquer aux hommes les dogmes et les préceptes de la sagesse catholique ; mais, loin de bouleverser la philosophie, comme l'avaient fait les académiciens [2], ils se servent pour convaincre, tantôt des armes qui leur sont propres, tantôt de celles que leur livrent les querelles intestines des philosophes [3]. Les écrits que le grand Athanase et Chrysostome, le prince des orateurs, nous ont laissés sur l'âme humaine, les divins attributs et d'autres questions de souveraine impor-

1. *Apologet.*, § 46.
2. *Instit.*, VII, c. VII.
3. *De Opif. Dei,* c. XXI.

tance; ces écrits, au jugement de tous, sont d'une telle perfection, qu'il semble qu'on ne puisse rien désirer de plus copieux et de plus profond. — Sans vouloir allonger outre mesure cette liste de grands esprits, nous ajouterons cependant à ceux que nous avons nommés Basile le Grand ainsi que les deux Grégoire. Tous trois sortaient d'Athènes, ce domicile de la civilisation, pourvus abondamment de toutes les ressources de la philosophie; et ces trésors de science, que chacun d'eux avait conquis à la flamme de son zèle, ils les dépensèrent à la réfutation des hérétiques et à l'enseignement des chrétiens.

Mais la palme semble appartenir entre tous à saint Augustin, ce puissant génie qui, pénétré à fond de toutes les sciences divines et humaines, armé d'une foi souveraine, d'une doctrine non moins grande, combattit sans défaillance toutes les erreurs de son temps. Quel point de la philosophie n'a-t-il touché, disons plus, n'a-t-il approfondi, soit qu'il découvrît aux fidèles les plus hauts mystères de la foi, tout en les défendant contre les assauts furieux de ses adversaires; soit que, réduisant à néant les fictions des académiciens et des manichéens, il assît et assurât les

fondements de la science humaine, ou recherchât la raison, l'origine et les causes des maux sous le poids desquels l'humanité gémit! Avec quelle abondance et quelle pénétration n'a-t-il pas traité des anges, de l'âme, de l'esprit humain, de la volonté et du libre arbitre, de la religion et de la vie bienheureuse, du temps et de l'éternité, et jusque de la nature des corps sujets aux changements? — Plus tard, en Orient, Jean Damascène, sur les traces de Grégoire de Nazianze; en Occident, Boëce et Anselme, à la suite d'Augustin, enrichissent à leur tour le patrimoine de la philosophie.

Enfin, les docteurs du moyen âge, connus sous le nom de scolastiques, viennent entreprendre l'œuvre colossale de recueillir avec soin les moissons luxuriantes de doctrine répandues çà et là dans les œuvres innombrables des Pères, et d'en faire comme un seul monceau, pour l'usage et la commodité des générations futures. Et ici, Vénérables Frères, Nous sommes heureux de pouvoir Nous approprier les paroles par lesquelles Sixte V, homme de profonde sagesse et Notre prédécesseur, explique l'origine, le caractère et l'excellence de la doctrine scolastique.

« Par la divine munificence de Celui qui seul « donne l'esprit de science, de sagesse et d'intel- « ligence, et qui, dans le cours des âges et selon « les besoins, ne cesse d'enrichir son Église de « nouveaux bienfaits, de la munir de défenses « nouvelles, nos ancêtres, hommes de science « profonde, inventèrent la théologie scolastique. « Mais ce sont surtout deux glorieux docteurs, « l'angélique saint Thomas et le séraphique saint « Bonaventure, tous deux professeurs illustres « en cette faculté,... qui, par leur talent incom- « parable, leur zèle assidu, leurs grands travaux « et leurs veilles, cultivèrent cette science, l'en- « richirent et la léguèrent à leurs descendants, « disposée dans un ordre parfait, éclaircie par « d'abondants développements. Et certes, la « connaissance et l'habitude d'une science aussi « salutaire, qui découle de la source très féconde « des saintes Écritures, des souverains Pontifes, « des saints Pères et des conciles, a dû en tout « temps être d'un très grand avantage à l'Église, « soit pour la saine intelligence et la véritable « interprétation des Écritures, soit pour lire et « expliquer les Pères plus sûrement et plus uti- « lement, soit pour démasquer et réfuter les

« erreurs variées et les hérésies ; mais en ces
« derniers jours, qui nous ont amené ces temps
« critiques prédits par l'Apôtre, et dans lesquels
« les hommes blasphémateurs, orgueilleux,
« séducteurs, progressent dans le mal, errant
« eux-mêmes et induisant en erreur les autres, à
« coup sûr, pour confirmer les dogmes de la foi
« catholique et réfuter les hérésies, la science
« dont nous parlons est plus que jamais néces-
« saire [1]. »

Cet éloge, bien qu'il ne paraisse comprendre que la théologie scolastique, s'applique cependant avec évidence à la philosophie elle-même. En effet, les qualités éminentes qui rendent la théologie scolastique si formidable aux ennemis de la vérité, à savoir, pour citer encore le même pontife : « cette cohésion étroite et parfaite
« des effets et des causes, cet ordre et cette
« symétrie semblables à ceux d'une armée en
« bataille, ces définitions et distinctions lumi-
« neuses, cette solidité d'argumentation et cette
« subtilité de controverse, toutes choses par
« lesquelles la lumière est séparée des ténèbres,
« le vrai distingué du faux, et les mensonges de

1 *Bulla* Triumphantis, an. 1588.

« l'hérésie, dépouillés du prestige et des fictions « qui les enveloppent, sont découverts et mis à « nu [1] » ; toutes ces brillantes qualités, disons-nous, sont dues uniquement au bon usage de la philosophie, que les docteurs scolastiques avaient pris généralement la sage coutume d'adopter, même dans les controverses théologiques. — En outre, comme le caractère propre et distinctif des théologiens scolastiques est d'unir entre elles, par le nœud le plus étroit, la science divine et la science humaine, la théologie, dans laquelle ils excellèrent, n'aurait certainement pu acquérir autant d'honneur et d'estime dans l'opinion des hommes, si ses docteurs n'eussent employé qu'une philosophie incomplète et tronquée ou superficielle.

Mais, entre tous les docteurs scolastiques, brille d'un éclat sans pareil leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajétan, *pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous* [2]. Thomas recueillit leurs doctrines, comme les mem-

1. *Bulla cit.*
2. *In* 2. 2[æ], *q.* 148. *a.* 4, *in finem.*

bres dispersés d'un même corps; il les réunit, les classa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement, qu'on le considère lui-même à juste titre comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Église. — D'un esprit docile et pénétrant, d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, très riche de science tant divine qu'humaine, justement comparé au soleil, il réchauffa la terre par le rayonnement de ses vertus, et la remplit de la splendeur de sa doctrine. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait traitée avec autant de pénétration que de solidité : les lois du raisonnement, Dieu et les substances incorporelles, l'homme et les autres créatures sensibles, les actes humains et leurs principes, font tour à tour l'objet des thèses qu'il soutient, et dans lesquelles rien ne manque, ni l'abondante moisson des recherches, ni l'harmonieuse ordonnance des parties, ni l'excellente méthode de procéder, ni la solidité des principes ou la force des arguments, ni la clarté du style ou la propriété de l'expression, ni la profondeur et la souplesse avec lesquelles il résout les points les plus obscurs.

Ajoutons à cela que l'angélique docteur a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes mêmes des choses : or l'étendue de ses prémisses et les vérités innombrables qu'elles contiennent en germe, fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements fructueux, qui se produiront en temps opportun. En employant, comme il a fait, ce même procédé dans la réfutation des erreurs, le grand docteur est arrivé à ce double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l'avenir. — De plus, en même temps qu'il distingue parfaitement, ainsi qu'il convient, la raison d'avec la foi, il les unit toutes deux par les liens d'une mutuelle amitié : il conserve ainsi à chacune ses droits, il sauvegarde sa dignité, de telle sorte que la raison, portée sur les ailes de Thomas jusqu'au faîte de la nature humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux ou plus puissants que ceux que Thomas lui fournit.

Il ne faut donc pas s'étonner que, surtout dans

les siècles précédents, des hommes très doctes et du plus grand renom en théologie comme en philosophie, après avoir recherché avec une incroyable avidité les œuvres immortelles du grand docteur, se soient livrés tout entiers, Nous ne dirons pas à cultiver son angélique sagesse, mais à s'en nourrir et à s'en pénétrer. — On sait que presque tous les fondateurs et législateurs des ordres religieux ont ordonné à leurs confrères d'étudier la doctrine de saint Thomas et de s'y tenir religieusement, et qu'ils ont pourvu d'avance à ce qu'il ne fût permis à aucun d'eux de s'écarter impunément, ne fût-ce que sur le moindre point, des vestiges d'un si grand homme. Sans parler de la famille dominicaine, qui revendique cet illustre maître comme une gloire qui lui appartient en propre, les Bénédictins, les Carmes, les Augustins, la Compagnie de Jésus, et plusieurs autres ordres religieux sont soumis à cette loi, ainsi qu'en témoignent leurs statuts respectifs.

Et ici c'est vraiment avec volupté que l'esprit s'envole vers ces écoles et ces académies célèbres et jadis florissantes de Paris, de Salamanque, d'Alcala, de Douai, de Toulouse, de Louvain, de

Padoue, de Bologne, de Naples, de Coïmbre, et d'autres en grand nombre. Personne n'ignore que la gloire de ces académies crût en quelque sorte avec l'âge, et que les consultations qu'on leur demandait, dans les affaires les plus importantes, jouirent partout d'une grande autorité. Or on sait aussi que, dans ces nobles asiles de la sagesse humaine, Thomas régnait en prince, comme dans son propre empire, et que tous les esprits, tant des maîtres que des auditeurs, se reposaient uniquement et dans une admirable concorde sur l'enseignement et l'autorité du Docteur angélique.

Il y a plus encore : les Pontifes romains Nos prédécesseurs ont honoré la sagesse de Thomas d'Aquin de singuliers éloges et des attestations les plus amples. Clément VI [1], Nicolas V [2], Benoît XIII [3], d'autres encore témoignent de l'éclat que son admirable doctrine donne à l'Église universelle ; Saint Pie V [4] reconnaît que cette même doctrine dissipe les hérésies, après les avoir confondues et réfutées, et que chaque jour elle délivre le monde entier d'erreurs pestilen-

1. *Bulla* In ordine.
2. *Breve ad Fratr. ord. Præd.*, 1451.
3. *Bulla* Pretiosus.
4. *Bulla* Mirabilis.

tielles ; d'autres, avec Clément XI [1] affirment que des biens abondants ont découlé de ses écrits sur l'Église universelle, et qu'on lui doit à lui-même les honneurs et le culte que l'Église rend à ses plus grands docteurs, Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme ; d'autres enfin ne crurent pas trop faire en proposant saint Thomas aux académies et aux grandes écoles comme un modèle et un maitre qu'elles pouvaient suivre d'un pas assuré. Et, à ce propos, les paroles du bienheureux Urbain V à l'académie de Toulouse méritent d'être rappelées ici : « Nous voulons, et, « par la teneur des présentes, Nous vous enjoi- « gnons de suivre la doctrine du bienheureux « Thomas comme étant véridique et catholique, « et de vous appliquer de toutes vos forces à la « développer [2]. »

A l'exemple d'Urbain V, Innocent XII [3] impose les mêmes prescriptions à l'université de Louvain, et Benoit XIV [4] au collège dionysien de Grenade. Pour mettre le comble à ces juge-

1. *Bulla* Verbo Dei.
2. *Const. V, data die* 3 *aug.* 1368, *ad Cancell. Univ. Tolos.*
3. *Litt. in forma Brev. die* 6 *febr.* 1694.
4. *Litt. in forma Brev. die* 24 *aug.* 1752.

ments des Pontifes suprêmes sur saint Thomas d'Aquin, Nous ajouterons ce témoignage d'Innocent VI : « La doctrine de saint Thomas a sur « toutes les autres, en dehors de la doctrine de la « foi, la propriété des termes, la mesure dans « l'expression, la vérité des propositions, de telle « sorte que ceux qui la tiennent ne sont jamais « surpris hors du sentier de la vérité, et que qui- « conque la combat a toujours été suspect d'er- « reur [1]. »

A leur tour, les conciles œcuméniques, dans lesquels brille la fleur de la sagesse cueillie de toute la terre, se sont appliqués en tout temps à rendre à Thomas d'Aquin des hommages spéciaux. Dans les conciles de Lyon, de Vienne, de Florence, du Vatican, on eût cru voir Thomas prendre part, présider même en quelque sorte aux délibérations et aux décrets des Pères, et combattre, avec une vigueur indomptable et avec le plus heureux succès, les erreurs des Grecs, des hérétiques et des rationalistes. — Mais le plus grand honneur rendu à saint Thomas, réservé à lui seul, et qu'il ne partagea avec aucun des docteurs catholiques, lui vint des Pères du concile

1. *Serm. de S. Thoma.*

de Trente, quand ils voulurent qu'au milieu de la sainte assemblée, avec le livre des divines Écritures et les décrets des Pontifes suprêmes, sur l'autel même, la *Somme* de Thomas d'Aquin fût déposée ouverte, pour pouvoir y puiser des conseils, des raisons, des oracles.

Enfin une dernière palme semble avoir été réservée à cet homme incomparable : il a su arracher aux ennemis eux-mêmes du nom catholique le tribut de leurs hommages, de leurs éloges, de leur admiration. On sait en effet que, parmi les chefs des partis hérétiques, il y en eut qui déclarèrent hautement qu'une fois la doctrine de saint Thomas d'Aquin supprimée, ils se faisaient forts d'*engager une lutte victorieuse* avec tous les docteurs catholiques, *et d'anéantir l'Église*[1]. — L'espérance était vaine, mais le témoignage ne l'est point.

Les choses étant ainsi, Vénérables Frères, toutes les fois que nos regards se portent sur la bonté, la force et l'indéniable utilité de cette discipline philosophique, tant aimée de nos pères, Nous jugeons que ç'a été une témérité de n'avoir pas continué, en tous temps, en tous lieux, à lui

1. BUZA. — BUCERUS.

rendre l'honneur qu'elle mérite : d'autant plus que la philosophie scolastique a en sa faveur et un long usage et le jugement d'hommes éminents, et, ce qui est capital, le suffrage de l'Église. A la place de la doctrine ancienne, une façon de nouvelle méthode de philosophie s'est introduite çà et là, laquelle n'a point porté les fruits désirables et salutaires que l'Église et la société civile elle-même eussent souhaités. Sous l'impulsion des novateurs du XVIe siècle, on se prit à philosopher sans aucun égard pour la foi, avec pleine licence de part et d'autre de laisser aller sa pensée selon son caprice et son génie. Il en résulta tout naturellement que les systèmes de philosophie se multiplièrent outre mesure, et que des opinions diverses, contradictoires, se firent jour, même sur les objets les plus importants des connaissances humaines. De la multitude des opinions on arrive facilement aux hésitations et au doute ; du doute à l'erreur, il n'est personne qui ne le voie, la distance est courte et le chemin facile.

Les hommes se laissent volontiers entraîner par l'exemple. Cette passion de la nouveauté parut avoir envahi, en certains pays, l'esprit des philosophes catholiques eux-mêmes ; lesquels,

dédaignant le patrimoine de la sagesse antique, aimèrent mieux édifier à neuf qu'accroître et perfectionner le vieil édifice : projet certes peu prudent, et qui ne s'exécuta qu'au détriment des sciences. En effet, ces systèmes multiples, appuyés uniquement sur l'autorité et l'arbitraire de chaque maître particulier, n'ont qu'une base mobile, et par conséquent, au lieu de cette science sûre, stable et robuste, comme était l'ancienne, ne peuvent produire qu'une philosophie branlante et sans consistance. Si donc il arrive parfois à une philosophie de cette sorte de se trouver à peine en force pour résister aux assauts de l'ennemi, elle ne doit imputer qu'à elle-même la cause et la faute de sa faiblesse.

Ce que disant, Nous n'entendons certes pas improuver ces savants ingénieux qui emploient à la culture de la philosophie leur industrie, leur érudition, ainsi que les richesses des inventions nouvelles. Nous comprenons parfaitement que tous ces éléments concourent au progrès de la science. Mais il faut se garder, avec le plus grand soin, de faire de cette industrie et de cette érudition le seul ou même le principal objet de son application. — On doit en juger de même pour

la théologie : il est bon de lui apporter le secours et la lumière d'une érudition variée ; mais il est absolument nécessaire de la traiter à la manière grave des scolastiques, afin que, grâce aux forces réunies de la révélation et de la raison, elle ne cesse d'être le *boulevard inexpugnable de la foi* [1].

C'est donc par une heureuse inspiration que des amis, en certain nombre, des sciences philosophiques, désirant, dans ces dernières années, en entreprendre la restauration d'une manière efficace, se sont appliqués et s'appliquent encore à remettre en vigueur l'admirable doctrine de Thomas d'Aquin, et à lui rendre son ancien lustre. Animés du même esprit, plusieurs membres de votre ordre, Vénérables Frères, sont entrés avec ardeur dans la même voie. Nous l'avons appris dans la plus grande joie de Notre âme. Tout en les louant avec effusion, Nous les exhortons à persévérer dans cette noble entreprise ; quant aux autres, Nous les avertissons tous que rien ne Nous est plus à cœur et que Nous ne souhaitons rien tant que de les voir fournir largement et copieusement à la jeunesse studieuse

1. Sixt. V., *Bull. cit.*

les eaux très pures de la sagesse, telles que le Docteur angélique les répand en flots pressés et intarissables.

Plusieurs motifs provoquent en Nous cet ardent désir. — En premier lieu, comme à notre époque la foi chrétienne est journellement en butte aux manœuvres et aux ruses d'une fausse sagesse, il faut que tous les jeunes gens, ceux particulièrement qui sont élevés pour le service de l'Église, soient nourris du pain vivifiant et robuste de la doctrine, afin que, pleins de force et revêtus d'une armure complète, ils s'habituent de bonne heure à défendre la religion avec vigueur et sagesse, *prêts*, selon l'avertissement de l'Apôtre, *à rendre raison, à quiconque la demande, de l'espérance qui est en nous* [1], ainsi qu'à *exhorter dans une doctrine saine et convaincue ceux qui contredisent* [2]. — Ensuite, un grand nombre de ceux qui, éloignés de la foi, haïssent les institutions catholiques, prétendent ne reconnaître d'autre maître et d'autre guide que leur raison. Pour les guérir et les ramener à la grâce en même temps qu'à la foi catholique, après le

1. I Pet., iii, 15.
2. *Tit.*, i, 9.

secours surnaturel de Dieu, Nous ne voyons rien de plus opportun que la solide doctrine des Pères et des scolastiques, lesquels, ainsi que Nous l'avons dit, mettent sous les yeux les fondements inébranlables de la foi, sa divine origine, sa vérité certaine, ses motifs de persuasion, les bienfaits qu'elle procure au genre humain, son parfait accord avec la raison, et tout cela avec plus de force et d'évidence qu'il n'en faut pour fléchir les esprits les plus rebelles et les plus obstinés.

Tous Nous voyons dans quelle situation critique la contagion des opinions perverses a jeté la famille et la société civile. Certes, l'une et l'autre jouiraient d'une paix plus parfaite et d'une sécurité plus grande, si, dans les académies et les écoles, on donnait une doctrine plus saine et plus conforme aux enseignements de l'Église, une doctrine telle qu'on la trouve dans les œuvres de Thomas d'Aquin. Ce que saint Thomas nous enseigne sur la vraie nature de la liberté, qui de nos temps dégénère en licence, sur la divine origine de toute autorité, sur les lois et leur puissance, sur le gouvernement paternel et juste des souverains, sur l'obéissance aux puissances plus élevées, sur la charité mutuelle qui doit régner

entre tous les hommes; ce qu'il nous dit sur ce sujet et d'autres du même genre, a une force immense, invincible, pour renverser tous ces principes du droit nouveau, dangereux, on le sait, au bon ordre et au salut public. — Enfin toutes les sciences humaines ont droit à espérer un progrès réel et doivent se promettre un secours efficace de la restauration que Nous venons de proposer des sciences philosophiques. En effet, les beaux-arts demandent à la philosophie, comme à la science modératrice, leurs règles et leur méthode, et puisent chez elle, comme à une source commune de vie, l'esprit qui les anime. Les faits et l'expérience constante nous font voir que les arts libéraux fleurissent surtout, tant que la philosophie retient sauf son honneur et droit son jugement; qu'au contraire ils gisent négligés et presque oubliés, quand la philosophie incline vers l'erreur ou s'embarrasse d'inepties.

Aussi les sciences physiques elles-mêmes, si appréciées à cette heure, et qui, illustrées de tant de découvertes, provoquent de toutes parts une admiration sans bornes; ces sciences, loin d'y perdre, gagneraient singulièrement à une restauration de l'ancienne philosophie. Ce n'est

point assez, pour féconder leur étude et assurer leur avancement, que de se borner à l'examen des faits et à la contemplation de la nature; mais, les faits constatés, il faut s'élever plus haut et s'appliquer avec soin à reconnaître la nature des choses corporelles et à rechercher les lois auxquelles elles obéissent, ainsi que les principes d'où découlent et l'ordre qu'elles ont entre elles, et l'unité dans leur variété, et leur mutuelle affinité dans la diversité. On ne peut s'imaginer combien la philosophie scolastique sagement enseignée apporterait à ces recherches de force, de lumière et de ressources.

A ce propos, il importe de prémunir les esprits contre la souveraine injustice que l'on fait à cette philosophie, en l'accusant de mettre obstacle au progrès et à l'accroissement des sciences naturelles. Comme les scolastiques, suivant en cela les sentiments des saints Pères, enseignent à chaque pas, dans l'anthropologie, que l'intelligence ne peut s'élever que par les choses sensibles à la connaissance des êtres incorporels et immatériels, ils ont compris d'eux-mêmes l'utilité pour le philosophe de sonder attentivement les secrets de la nature, et d'employer un long

temps à l'étude assidue des choses physiques. C'est en effet ce qu'ils firent. Saint Thomas, le bienheureux Albert le Grand et d'autres princes de la scolastique ne s'absorbèrent pas tellement dans la contemplation philosophique, qu'ils n'aient aussi apporté un grand soin à la connaissance des choses naturelles ; bien plus, dans cet ordre de connaissances, il est plus d'une de leurs affirmations, plus d'un de leurs principes, que les maîtres actuels approuvent, et dont ils reconnaissent la justesse. En outre, à notre époque même, plusieurs docteurs des sciences physiques, hommes de grand renom, témoignent publiquement et ouvertement que, entre les conclusions certaines de la physique moderne et les principes philosophiques de l'école, il n'existe en réalité aucune contradiction.

Nous donc, tout en proclamant qu'il faut recevoir de bonne grâce et avec reconnaissance toute pensée sage et toute découverte utile, de quelque part qu'elle vienne, Nous vous exhortons, Vénérables Frères, de la manière la plus pressante, à remettre en vigueur et à propager le plus possible la précieuse doctrine de saint Thomas, et ce, pour la défense et l'ornement de la foi catholique,

pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences. Nous disons la doctrine de saint Thomas : car, s'il se rencontre dans les doctrines scolastiques quelque question trop subtile, quelque affirmation inconsidérée, ou quelque chose qui ne s'accorde pas avec les doctrines éprouvées des âges postérieurs, ou qui soit dénué, en un mot, de toute probabilité, Nous n'entendons nullement le proposer à l'imitation de notre siècle. Du reste, que des maîtres désignés par votre choix éclairé, s'appliquent à faire pénétrer dans l'esprit de leurs disciples la doctrine de Thomas d'Aquin, et qu'ils aient soin de faire ressortir combien celle-ci l'emporte sur toutes les autres en solidité et en excellence. Que les académies, que vous avez instituées ou que vous instituerez par la suite, expliquent cette doctrine, la défendent et l'emploient pour la réfutation des erreurs dominantes. — Mais, pour éviter qu'on ne boive une eau supposée pour la véritable, une eau bourbeuse pour celle qui est pure, veillez à ce que la sagesse de Thomas soit puisée à ses propres sources, ou du moins à ces ruisseaux qui, sortis de la source même, coulent encore purs et limpides, au témoignage assuré et unanime des doc-

teurs; de ceux, au contraire, qu'on prétend dérivés de la source, mais qui, en réalité, se sont gonflés d'eaux étrangères et insalubres, écartez avec soin l'esprit des adolescents.

Mais Nous savons que tous nos efforts serons vains, si notre commune entreprise, Vénérables Frères, n'est secondée par celui qui s'appelle *Dieu des sciences* dans les divines Écritures[1], lesquelles nous avertissent également que « tout « bien excellent et tout don parfait vient d'en « haut, descendant du Père des lumières[2]. » Et encore : « Si quelqu'un a besoin de la sagesse, « qu'il la demande à Dieu, lequel donne à tous « avec abondance et ne reproche pas ses dons, et « elle lui sera donnée[3]. » En cela aussi, suivons l'exemple du Docteur angélique, qui ne s'adonnait jamais à l'étude ou à la composition avant de s'être, par la prière, rendu Dieu propice, et qui avouait avec candeur que tout ce qu'il savait, il le devait moins à son étude et à son propre travail qu'à l'illumination divine.

Prions donc Dieu tous ensemble, d'un esprit

1. I, *Reg.*, II, 3.
2. JAC., I, 17.
3. *Id.*, *ibid.*, 5.

humble et d'un cœur unanime, qu'il répande sur les fils de son Église l'esprit de science et d'intelligence, et qu'il ouvre leur sens à la lumière de la sagesse. Et pour obtenir en plus grande abondance les fruits de la divine bonté, faites intervenir auprès de Dieu le très puissant patronage de la bienheureuse Vierge Marie, siège de la sagesse; recourez en même temps à l'intercession de saint Joseph, le très pur époux de la Vierge, ainsi qu'à celle des grands apôtres Pierre et Paul, qui renouvelèrent par la vérité la terre infectée de la contagion de l'erreur, et la remplirent des splendeurs de la céleste sagesse.

Enfin, soutenu par l'espoir du secours divin et confiant en votre zèle pastoral, Nous vous donnons à tous, Vénérables Frères, du fond de notre cœur, ainsi qu'à votre clergé et aux peuples commis à votre sollicitude, la bénédiction apostolique, comme un gage des dons célestes et un témoignage de notre particulière bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4ᵉ jour d'août de l'an 1879, de notre Pontificat l'an II.

LÉON XIII, PAPE.

ALBERT LE GRAND

ET

LA SCIENCE DE SON TEMPS

I

ALBERT LE GRAND

THÉOLOGIEN

---

1. Ses Œuvres automatiques

Il importe beaucoup, au temps où nous vivons, de faire reparaître devant nos contemporains les figures de ces illustres personnages qui jetèrent sur l'histoire de leur siècle un si vif éclat par l'héroïsme de leurs vertus et par l'universalité de leur science. A notre époque de défaillance intellectuelle et morale, où l'orgueil et la sottise rendent si grossièrement injuste dans l'appréciation du passé, nous avons besoin précisément de revoir ces figures, que l'on voudrait à jamais ensevelir dans le linceul de l'oubli, pour nous con-

vaincre que l'homme n'est vraiment grand que par ce qui le rapproche de Dieu; et qu'il ne se rapetisse, ne se dégrade qu'en se rapprochant davantage de la matière et qu'en soumettant son intelligence, qui veut monter, à ses sens, qui veulent descendre.

L'une des plus nobles personnalités du moyen âge, dans le domaine de la science aussi bien que dans le domaine de la vertu, est sans contredit celle d'Albert le Grand, de ce brillant flambeau du XIII[e] siècle, à la lumière duquel est venue s'éclairer la vaste intelligence de Thomas d'Aquin. Albert s'est conquis le surnom de Grand, non point en guerroyant sur les champs de bataille, mais dans le labeur silencieux de la science; il lui a été décerné par l'Europe savante tout entière, et six siècles déjà sont venus y apporter leur consécration.

Les contemporains d'Albert le Grand avaient dit de lui : *Albertus Magnus, magnus in magia, major in philosophia, maximus in theologia.*

Qu'entendaient-ils pas ces mots : *magnus in magia?* Albert était-il un magicien? Cette expression se rapporte évidemment à la science mécanique du savant moine. Albert, au rapport

de ses biographes, avait construit de merveilleux automates parlants; sa cellule était remplie de toutes sortes d'appareils étranges et d'instruments inconnus. Puis on racontait de lui qu'il avait un jour, à l'occasion d'une réception de Guillaume, roi de Hollande, opéré une merveille comme jamais homme n'en avait vue. En effet, Jean de Beca, chroniqueur du XIVe siècle, rapporte que Guillaume élu empereur voulut faire, le jour de l'Épiphanie en 1249, une visite à Albert, qui se trouvait alors au couvent des dominicains de Cologne. Albert, pour bien recevoir l'empereur et lui donner une preuve de sa science, aurait changé le jardin du couvent, dont les arbres étaient dépouillés de feuilles et les terres couvertes de neige, en un véritable paradis peuplé d'arbres verts, de buissons fleuris et surtout d'oiseaux gazouilleurs; il aurait ensuite servi dans ce jardin un délicieux repas au souverain. C'était là une légende populaire, que la chronique a conservée.

2. Sa Naissance, sa Jeunesse et son Entrée chez les dominicains

Mais si nous cherchons à pénétrer au travers de ce qu'il y a de légendaire dans la vie d'Albert le Grand, pour saisir le savant, nous trouvons peu de données exactes sur la première partie de son existence. Nous connaissons son pays natal : il a vu le jour en l'année 1193, à Lauingen, petite ville de la Souabe bavaroise et située sur le Danube. Nous savons aussi que son père était de la noble famille de Bollstatt, que son éducation a été remarquablement soignée, et qu'il fut, pour compléter ses études, conduit par l'un de ses oncles à Padoue, en Italie. Mais à quelle époque de sa jeunesse ce voyage eut lieu, nous l'ignorons. Nous ignorons également le temps qu'il séjourna dans cette ville et s'il en visita d'autres ; quelles furent les sciences dans lesquelles il s'instruisit ; quels furent les maîtres dont il suivit les leçons. Il n'y a, sur tout cela, que des conjectures à faire. Néanmoins ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce fut à ce mo-

ment qu'Albert construisit le fondement sur lequel il édifia plus tard sa vaste érudition.

C'est également à Padoue que s'accomplit l'acte le plus important de sa vie, celui qui lui imprima son caractère tout entier et le lança dans la voie où il s'illustra, c'est-à-dire son entrée dans l'ordre de Saint-Dominique.

C'était en 1217 que saint Dominique avait obtenu du pape Honorius III la confirmation de eordre qu'il avait fondé, de cet ordre habituellement appelé du nom qu'il lui donna lui-même, des *Frères Prêcheurs*. Les membres de cet ordre s'étaient répandus avec une incroyable rapidité en Espagne, en Italie, en France, en Allemagne, en Pologne et en Angleterre.

Les frères prêcheurs, à l'instar des franciscains, nés à peu près au même moment, s'avancèrent avec ceux-ci comme une armée destinée à reconquérir à l'Église les territoires que l'hérésie ou l'impiété lui avaient enlevés.

Les armes des franciscains étaient, selon les désirs de saint François d'Assise, l'exemple d'une charité et d'une abnégation héroïques ; celles des prêcheurs, d'après l'ordre de saint Dominique, la prédication et l'instruction.

Albert, nous disent ses biographes, était depuis longtemps travaillé par la pensée de s'adjoindre à ces derniers. Les uns nous racontent la formidable lutte intime qu'il eut à soutenir contre lui-même; les autres nous parlent des résistances que son dessein avait rencontrées de la part de son oncle : mais tous sont unanimes dans la manière de dire comment il se décida enfin à s'engager sous la règle de Saint-Dominique. Ce fut un sermon du P. Jourdain de Saxe, le second général de cet ordre, qui, selon le rapport de Rudolf de Nimègue, « avait arraché plus de mille jeunes gens des universités de Bologne et de Paris au naufrage qu'ils étaient sur le point de faire dans les tempêtes du siècle et les avait gagnés à la famille dominicaine, qui détermina Albert à exécuter ses résolutions. » En effet, ce fut à l'issue de ce sermon que le jeune étudiant, brisant tous les liens qui le retenaient dans le monde, s'en alla frapper à la porte du couvent, se jeta aux pieds du prédicateur et le supplia de le recevoir dans son ordre. Jourdain, pénétrant avec son regard jusque dans la profondeur de l'âme d'Albert, reconnut ce qu'il serait un jour, et, plein de joie, lui donna l'habit des frères prêcheurs.

Cet événement, raconté par plusieurs biographes, nous met en état de fixer avec plus de précision l'époque à laquelle Albert entra chez les dominicains. Jourdain n'a pu séjourner à Padoue que durant les années 1222 et 1223, et Albert avait alors à peu près trente ans.

3. Albert le Grand, professeur

Dès ce moment, nous avons plus de détails sur sa vie. En effet, les écrivains de l'ordre ont dû tenir à honneur de livrer à la postérité la figure de leur illustre confrère dans la plénitude de la lumière. Et cependant ils ne nous disent pas ce que nous aurions voulu savoir de préférence, c'est-à-dire la manière dont Albert s'est développé scientifiquement. Nous aurions aimé suivre le cours de ses études, voir un à un ses progrès dans la science et assister à l'épanouissement de sa vie intérieure. Ces écrivains parlent sans préambule et tout aussitôt du grand maître en toute science, du professeur universellement exalté et du modèle de toutes les vertus. Ce n'est

donc qu'une simple supposition de la part d'écrivains plus récents, quand ils prétendent que le jeune moine a séjourné pendant un certain temps à Bologne, pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Ce qui est certain, c'est qu'Albert n'a plus guère étudié, et que ses supérieurs, pour en tirer parti, l'envoyèrent en Allemagne, dans les villes où les disciples de saint Dominique avaient été accueillis, afin qu'il y professât la philosophie et la théologie.

Nous le trouvons à Cologne, puis à Hildesheim, où, depuis 1233, l'ordre possédait une maison; nous le rencontrons aussi à Fribourg, à Ratisbonne et à Strasbourg. On montre encore aujourd'hui, dans le couvent des dominicains de Ratisbonne, une salle donnant sur le cloître, où Albert réunissait ses auditeurs, et une chaire du haut de laquelle il leur dispensait la science. Peu après 1240, il enseigna de nouveau à Cologne. Il était dans cette ville lorsqu'on y envoya de Naples Thomas d'Aquin, qu'il devait introduire dans la connaissance des lettres. Nous voyons par là jusqu'où, à cette époque, s'étendait déjà sa célébrité. Mais, en 1245, maître et disciple quittèrent Cologne et se rendirent à Paris.

Paris était déjà à cette époque le véritable centre du mouvement intellectuel et scientifique, et se distinguait entre toutes les villes du monde par son incomparable université. Longtemps déjà les dominicains, qui, dès leur fondation, étaient venus à Paris, faisaient des efforts pour gagner de l'influence à l'université. Jusque là ils n'avaient eu d'école que pour leurs propres religieux : ils regardaient donc comme un immense avantage de pouvoir obtenir une chaire à l'illustre université, afin de procurer de l'extension à leur ordre et de faire passer au dehors leurs idées et leurs tendances. Un événement imprévu fournit l'occasion tant désirée. Lorsque, en 1228, à la suite d'une dissension avec la reine Blanche, les maîtres de l'université cessèrent leurs cours et transplantèrent leurs chaires soit à Reims, soit à Angers, les dominicains furent autorisés par l'évêque de Paris, chancelier de l'université, à élever une chaire, qu'ils conservèrent lorsque les difficultés furent aplanies et que les anciens maîtres revinrent. Ils en ouvrirent une seconde en 1230, ce qui excita une violente jalousie et engendra une lutte qui devait durer au delà d'une génération humaine. Les dominicains la soutinrent

en employant tous les moyens en leur pouvoir pour occuper de la façon la plus brillante les chaires dans lesquelles ils enseignaient. Voilà comment, après un chapitre général de l'ordre, Albert fut appelé à Paris.

Le succès du célèbre professeur devait dépasser toute attente, et son enseignement procurer aux dominicains les plus éclatants triomphes.

Plusieurs historiens rapportent qu'il n'y avait pas alors à Paris un édifice capable de contenir les auditeurs d'Albert, et qu'il fut obligé de faire ses cours en pleine place publique[1]. Ils disent aussi que la jeunesse avide d'instruction était si nombreuse, qu'on ne savait où la loger. On venait de toutes parts, et l'on voyait, à côté de jeunes hommes attentifs, des prélats et des princes également suspendus aux lèvres du savant dominicain. Mais qu'enseignait-il donc? de quel genre était la science qu'il communiquait à cette foule immense de disciples? qu'avons nous particulièrement à considérer, dans l'ensemble des tendances scientifiques de son temps, comme son œuvre propre, comme sa situation spéciale?

1. Aujourd'hui la place Maubert (de *Magnus Albertus*).

4. La Scolastique et l'Art gothique

Nous ne nous arrêterons pas ici à pénétrer dans les profondeurs de la spéculation scolastique. D'ailleurs, l'étendue qu'il nous est permis de donner à ce travail, est trop restreinte pour que nous puissions exposer cette science dans tous ses détails. Nous voulons donc simplement essayer d'esquisser le caractère général de la scolastique et indiquer le développement qu'elle a obtenu au XIIIe siècle, en la comparant à l'architecture du moyen âge.

Cette comparaison a été du reste souvent faite. On a souvent placé les grands travaux des scolastiques à côté des dômes gothiques. Des deux côtés on a trouvé des témoins puissants et d'une ardeur incomparable, d'un courant intellectuel tel qu'on n'en avait jamais vu en Europe : ces témoins s'élèvent de part et d'autre sur un fondement habilement raisonné, en articulations rhythmiques, et donnent à chaque partie du tout entrelacé avec la plus parfaite méthode, son caractère propre.

Dans les innombrables objections et les non moins innombrables solutions de la scolastique ; dans ces distinctions qui partout cherchent à pénétrer jusqu'aux derniers éléments de la pensée, jusqu'aux extrémités du raisonnement, on crut trouver, dans un autre ordre d'idées, une similitude avec ces flèches et ces colonnettes, avec ces galeries et ces niches, avec ces fiales et ces trèfles que nous admirons à l'extérieur de nos splendides cathédrales. Cette ressemblance est sans doute frappante pour quiconque a étudié la scolastique et l'architecture gothique. Pour nous, nous en trouvons encore une autre plus fondée entre les deux domaines de ces œuvres du moyen âge. Nous y découvrons d'abord les mêmes facteurs qui présidèrent à la naissance de la science scolastique et de l'art gothique, et dirigèrent leur développement. En effet, toutes les formes qui doivent leur origine à la culture du moyen âge, sont déterminées d'une part par les idées du christianisme comme la forme la plus élevée et la base la plus profonde de toutes les situations de la vie, et d'autre part par les traditions de l'antiquité, auxquelles le travail civilisateur de la nouvelle période devait se rattacher conformément à sa nature.

L'art du moyen âge avait pour premier devoir de préparer au culte chrétien une place digne de lui, et la science, celui de se lier étroitement à la théologie, là où elle n'était pas elle-même la théologie. Aussi est-ce dans les couvents que tous deux, la science et l'art, reçurent leurs premiers soins : les artistes aussi bien que les savants étaient clercs. D'ailleurs, durant ces siècles, tant accusés d'ignorance, toutes choses se rapportaient aux principes et aux usages chrétiens, et toutes les aspirations des peuples tendaient vers l'Eglise et ses enseignements.

Cependant on n'ignore pas que, sur le terrain de l'art, les nouveaux termes que l'on voulait atteindre ne créèrent point de rien et ne firent pas jaillir du vide des formes absolument nouvelles, mais que c'est l'antique basilique romaine qui servit de modèle à la première forme du temple chrétien. C'est d'elle qu'est sortie l'architecture religieuse chrétienne comme de sa forme fondamentale ; et, pendant plusieurs siècles, les plans et les dispositions de l'édifice, la construction et la technique, tout était régi par la tradition romaine. Il en fut de même sur le terrain scientifique. Les Pères de l'Église n'avaient pas à créer une science foncière-

ment nouvelle, mais ils avaient à régulariser par le christianisme et à mettre à son service la science connue et surtout la philosophie gréco-romaine alors en vigueur. Rome resta la chaire d'où descendait la science, même après l'invasion des barbares et la migration des peuples. Il est vrai qu'il n'y avait plus guère dans la dispensation des sciences que quelques fragments, qui avaient échappé aux catastrophes dont nous parlons et qui furent sauvés par le moyen âge. Ces fragments n'étaient autres que quelques écrits des anciens grammairiens, et ce qui restait des grands auteurs se rapportait presque exclusivement au domaine de la logique. L'école chrétienne s'empara de tout cela et appliqua les formes sèches et sans attrait du raisonnement à la théologie, où elles acquirent la plus grande valeur aux yeux des maîtres et des élèves.

Il y avait encore autre chose. Depuis longtemps déjà le paganisme gréco-romain avait cessé d'être une puissance redoutable pour le christianisme. La nouvelle Rome s'était élevée sur les ruines de l'ancienne, et les colonnes qui avaient été autrefois les ornements des palais publics et des temples des faux dieux, supportaient maintenant les

poutrages des églises chrétiennes. Dans les derniers fragments de la littérature païenne, on avait également trouvé des guides, à la main desquels la science chrétienne fit ses premiers pas. On avait bien conscience de cette dépendance sur le terrain scientifique ; mais moins on savait, à cette époque originaire, dans les limites restreintes du cercle que l'on embrassait, séparer l'important de ce qui ne l'est pas, plus on vénérait ces guides antiques, dont on sentait le besoin dans la vie scientifique. On accordait aux sages du paganisme, là où il était question de perfection scientifique, une autorité égale à celle qu'on attribuait, dans le domaine religieux, aux enseignements de l'Écriture et des Pères ; et, malgré la pauvreté de la forme dans laquelle on possédait quelques sentences de Platon, d'Aristote ou même de Porphyre, on entendait souvent de longues controverses engagées sur l'une de ces sentences par des littérateurs chrétiens fort distingués.

Si donc l'art et la science s'accordent dans des moments dans lesquels se trouve, en général, la condition de leur développement, ils ne s'accordent pas moins dans le fait caractéristique qu'il s'y introduisit, dans la dernière moitié du XIIe et

dans la première moitié du XIIIe siècle, un mouvement puissant et accéléré, qui les fit sortir de cette progression lente dans laquelle ils avançaient péniblement depuis le Ve siècle. Dans les deux domaines, l'époque que nous venons de signaler amena une transformation qui la séparait entièrement du passé par la richesse des formes et par la plénitude des figures qu'elle produisit. C'était comme si le travail des siècles antérieurs n'eût servi qu'à mûrir le tronc robuste avec ses fortes branches, pour les disposer à étaler tout d'un coup, comme par l'influence d'une chaude nuit de printemps, des milliers de feuilles et de fleurs. En effet, le grand arbre était là, présent aux yeux de tous dans son plus magnifique épanouissement. C'est à cette époque qu'appartiennent la naissance et le développement du style gothique, dans lequel l'architecture du moyen âge a atteint sa plus haute perfection ; c'est à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle que l'on conçut les plans de ces admirables cathédrales devant l'exécution desquelles on reste, aujourd'hui encore, saisi d'étonnement et de piété.

Mais, en étudiant mieux encore cette transformation et en examinant de plus près ces circons-

tances qui firent surgir presque simultanément cette nouvelle vie dans les deux domaines, nous remarquons entre les deux une différence de la plus haute signification et de la plus grande portée.

5. L'Art et la Science

Les motifs qui conduisirent, surtout en France, au rapide perfectionnement de la nouvelle manière de construire les églises, se trouvent dans l'ensemble du développement historique et, sont pour cela aussi simples et aussi rapprochés que possible. Les guerres nationales avaient cessé, le calme était rétabli, et la royauté, solidement assise, favorisait, par la sécurité qu'elle inspirait, le développement du commerce et des transactions. Le commerce était en outre alimenté par les nouvelles sources et les nouveaux buts que lui fournissaient les croisades. Les villes s'épanouissaient dans une splendeur inconnue jusqu'alors, et provoquaient de toutes parts le goût du luxe et de la richesse. Il était dans l'esprit du temps de satisfaire ce goût en l'appliquant tout

d'abord aux édifices religieux et à l'ornementation des sanctuaires. Les anciennes églises étaient, pour la plupart, de dimension moyenne, sombres, et, au moins pour la grande nef, couvertes de bois. On résolut d'en construire de nouvelles, dans des proportions assez vastes pour qu'on pût y réunir de grandes foules et y faire des processions aux jours de fête. Ces nouvelles églises devaient être couvertes de pierres, être plus élevées pour produire une impression plus grande sur l'esprit du peuple chrétien, et aussi pour ne pas offrir un aliment facile au feu, qui détruisait si souvent les édifices dans lesquels le bois entrait comme matière principale. D'autre part, il fallait, dans les pays du Nord surtout, où les hivers sont longs et les journées courtes, ménager aux églises des ouvertures plus nombreuses et plus considérables, afin d'y laisser pénétrer plus de lumière. Telle était la tâche, tel le problème. La solution se trouva dans le style ogival.

Il serait ici d'un immense intérêt d'être initié, par un habile architecte comme M. Viollet le Duc ou M. Ballu, au développement progressif de cet art merveilleux auquel nous devons la Sainte-Chapelle et cette multitude de superbes cathé-

drales, qui font depuis sept siècles l'admiration des générations qui se suivent. Cet architecte archéologue nous dirait comment chaque difficulté d'exécution a été résolue, comment de chaque solution trouvée sont sorties de nouvelles difficultés, comment chaque modification dans le plan a amené des modifications obligées dans la construction; comment enfin, à travers mille et mille obstacles, la sublime harmonie devant laquelle nous nous arrêtons éblouis, est éclose d'éléments qui en apparence semblent se combattre et parfois même s'exclure.

Comparons maintenant à cette transformation survenue dans l'art architectonique celle qui s'est opérée également dans la science au XIIIe siècle. Ce qui distingua la transformation scientifique ne fut en aucune manière le résultat d'un accroissement de force que la science aurait trouvé en elle-même. La spéculation philosophique se fortifia sans doute en remaniant de plus en plus ce matériel, si dénué de vitalité, que l'antiquité lui avait légué, et en l'appliquant à des buts déterminés. Mais ce remaniement ne suffit même pas pour élever la science au-dessus du niveau où elle était, quoiqu'elle se fût émancipée

de l'école, qu'elle se fut déclarée autonome, et qu'elle eût mis toute sa vigueur à renouveler le monde, en faisant rejaillir sur la nature et sur l'histoire les aperçus nouveaux qu'elle avait trouvés dans l'épanouissement complet de la doctrine révélée. L'évolution scientifique au XIII[e] siècle vint de ce que l'on mit à la place du matériel dont nous parlons la méthode d'Aristote, le plus grand savant de l'antiquité.

La science antérieure, correspondant, selon son côté humain, à la nature de ses sources, avait été en grande partie le produit de la logique. Mais à cette époque l'Occident catholique acquit par la médiation de savants arabes et juifs les écrits d'Aristote. Or Aristote avait étudié la nature sous tous ses côtés; il avait pénétré même jusqu'au fond de la métaphysique générale, et l'avait rendue intelligible en lui appliquant les lois de la pensée et du raisonnement, qu'il avait érigées en système. Aussi fut-ce avec ardeur qu'on se livra à l'étude de ces idées nouvelles, pour s'approprier ce système formé de conceptions inconnues et la terminologie perfectionnée qu'on y trouva. On crut avoir mis la main sur les éléments les plus propres à construire la vraie science de Dieu.

La différence, nous dirons même le contraste de ces deux transformations, saute aux yeux. Là un développement dans le vrai sens du mot, agissant lui-même et venant du dedans au dehors, puis des problèmes posés par ce développement et résolus par lui ; ici un élargissement, une diffusion par une connaissance plus étendue d'éléments étrangers, un essor par suite de matériaux d'une richesse incomparable venant du dehors. En conséquence, d'nn côté une dépendance plus grande et plus étroite des traditions antiques, et de l'autre une libération de plus en plus ascendante de cette même antiquité.

Nous trouvons dans la partie de la construction de l'église de Saint-Remi, de Reims, qui fut faite en dernier lieu une grande quantité de fûts de colonnettes cannelées. L'architecte en avait pris l'idée à une ancienne porte de Reims. Il les reproduisit si bien, qu'il négligea de donner des chapiteaux aux colonnettes de l'église, parce qu'on les avait abattus aux colonnettes de la porte. Cette manière d'agir constitue évidemment un anachronisme. Or, comme on avait dans la construction copié originairement les anciens et que dans la suite on les surpassait de beaucoup,

on n'en eut plus non plus besoin comme modèles dans l'ornementation. La richesse qui se développa successivement, et qui atteignit dans la décoration tout ce que l'on pouvait imaginer de plus parfait, fut la conséquence des exigences du culte et de l'architecture elle-même. En effet, la pompe du culte fut en proportion de l'essor et de l'extension du christianisme.

Quant à la scolastique, elle resta enclavée dans l'ordre d'idées de l'architecte de Reims dont nous avons parlé tout à l'heure.

Si nous prêtons attention aux efforts que font aujourd'hui les interprètes en apparence les plus sérieux de cette science, pour donner à certains passages corrompus du texte aristotélique, non pas seulement un sens intelligible, un sens qu'ils cherchent à faire correspondre aux vues générales du philosophe grec (ce qui leur réussit au delà de toute attente), mais encore pour signaler dans ces mêmes endroits une disposition féconde en idées nouvelles, nous ne pouvons nous empêcher d'être étonné. En effet, il y a longtemps que les vrais savants ont reconnu, dans ce que de nos jours on nous indique comme des sources cachées

jusqu'ici, ont reconnu, disons-nous, des interpolations postérieures dans le texte original ou des transmissions défectueuses, attribuables non pas à Aristote, mais à l'un ou à l'autre de ses disciples.

II

ALBERT LE GRAND

NATURALISTE ET PHYSICIEN

---

1. Méthode et Système d'Albert le Grand

L'autorité justement méritée par le grand philosophe de l'antiquité était bien plus riche en conséquences sur le terrain scientifique que ce qu'on veut bien lui accorder de nos jours. Nous allons nous en convaincre.

En effet, étudions maintenant la position prise par Albert dans la science, puisqu'il est le vrai représentant, l'instrument actif de la transformation, de l'évolution scientifique au XIII[e] siècle.

Albert s'était proposé un but parfaitement déterminé et vers lequel tendait son enseignement aussi bien que son activité littéraire. Il voulait

former de toute la science humaine un seul tout et la réduire en forme systématique pour l'exposer. De cette manière, il pensait avoir trouvé un fondement solide sur lequel il édifierait la théologie chrétienne. Or ce but, il comptait le réaliser en faisant connaître à ses disciples et à ses contemporains la méthode d'enseignement d'Aristote. Ce n'est donc pas simplement dans un intérêt historique, comme on le prétend aujourd'hui, qu'Albert voulut se familiariser avec Aristote, mais c'est parce qu'il tenait son système pour une mine de connaissances positives et de conceptions fécondes. Il s'efforça en conséquence de rechercher partout des traductions latines des œuvres d'Aristote et d'en choisir les meilleures et les plus fidèles. Il les étudia et en coordonna le contenu ; puis il fit de ce contenu une œuvre à lui, selon un plan qui embrassait la science tout entière et ouvrait à la spéculation un horizon d'une immense étendue. Il ne traduisit point, il ne compléta pas davantage ce qui ne paraissait qu'indiqué dans la méthode du maître ; mais il s'appropria les vues d'Aristote, les fit siennes et puis les reproduisit librement, comme si elles venaient de son propre fonds, et de telle sorte que

les expressions du texte original se trouvaient parfaitement expliquées dans l'exposition qu'il en faisait. Si par hasard quelque écrit d'Aristote lui manque, ou si, dans le développement de son plan, il rencontre une lacune, parce que son guide n'a pas traité la question dont il s'agit, alors il ébauche lui-même la réponse, mais toujours de la manière dont il suppose qu'Aristote l'eût faite et selon les points de repère qu'il rencontre dans l'écrit dont il s'occupe.

Cependant ses études ne se bornaient point à Aristote. Nous avons déjà mentionné plus haut que l'extension si riche en résultats du matériel littéraire était due, en Occident, à l'intervention des Arabes. Il s'ensuivit qu'au moment même où l'on connut les œuvres d'Aristote, on apprit aussi à en connaître les commentaires écrits par des philosophes arabes. Or ces commentaires, répandus parmi ceux qui se livraient à l'étude, pouvaient devenir dangereux pour la science elle-même. En effet, les doctrines d'Aristote, passant par les mains des Arabes, avaient subi une empreinte parfois fantaisiste et spécieuse, mais toujours hostile au christianisme. C'est pour cette raison que l'Église n'était pas, à l'origine, favo-

rable à l'étude des œuvres du philosophe grec ; elle ne renonça à ses justes préventions que lorsque l'on eut bien distingué sa doctrine de celles de ses interprètes arabes. Cette distinction, il faut le dire, n'était pas facile à établir. Aussi Albert déploya-t-il toute l'ardeur dont il était capable pour séparer la doctrine des uns de celle de l'autre. Il étudia à fond cette littérature étrangère si compliquée et si difficile à saisir, et rien ne parvint à l'arrêter dans cette tâche, que l'on peut, sans exagération, appeler énorme. Il connut Alkendi et Alfarabi, Algazel et Abubar, Avicenna et Averroès, Isaac Israéli et Moïse Maimonides. Il scruta leurs controverses, les éclaircit et les soumit à la critique la plus sévère. Il se servit de la doctrine chrétienne comme d'une règle inflexible, et, en appliquant cette norme comme mesure aux interprétations juives et arabes, il les fit tomber les unes après les autres, pour ne plus voir debout que le vrai système du philosophe grec. Dans ce procédé, il ne se contenta cependant pas de la seule autorité que lui fournit le dogme chrétien pour se déterminer ; il invoqua aussi les démonstrations que lui offrit la raison, et c'est avec elles surtout qu'il battit en brèche et ruina toutes les

argumentations de ses adversaires. Albert en a agi de la sorte, précisément pour prouver aux rationalistes de tous les temps qu'il y a accord entier entre la foi et la raison, entre la révélation et la science. C'était là sa conviction, et c'est cette conviction qui a présidé à toute son activité scientifique.

2. Contraste entre Albert et Aristote

Il est évident néanmoins que devant la révélation chrétienne s'évanouit aussi la considération qu'Albert porte à Aristote. Il a même, en dehors de cela, des motifs suffisants pour qu'en certains endroits de la doctrine il se sépare de son maître. Nous citerons, par exemple, les écrits sur les sciences naturelles, auxquels il oppose l'autorité d'observations soit propres soit étrangères, qui infirment les vues d'Aristote et qui ont valu, même de nos jours, à Albert, des éloges justement mérités. Voici, en effet, ce qu'Alexandre de Humboldt écrit sur Albert, qu'il

nomme *une merveilleuse figure du moyen âge:* « Quand j'écrivis, à Paris, mon histoire sur la *Formation de la cosmogonie générale*, je m'occupais beaucoup de ce grand homme; et récemment encore, en composant l'*Examen critique de la géographie du* XVe *siècle,* je montrais comment son ouvrage *de Naturâ locorum* renfermait le germe d'une magnifique description physique de la terre. Albert le Grand comprit ingénieusement l'influence qu'exerce sur les climats, non seulement la largeur, mais encore la configuration de la superficie de la terre, qui modifie singulièrement le rayonnement de la chaleur. »

D'autres savants ont également signalé le talent d'Albert dans l'étude de l'histoire naturelle et le coup d'œil sûr avec lequel il a fait ses observations. Le savant botaniste allemand Meyer dit que depuis Théophraste jusqu'au milieu du XVIe siècle, nul n'a égalé Albert le Grand dans la science de la botanique.

Mais nous avons besoin de rappeler ce que nous avons dit dès le commencement, à savoir que la figure du savant moine avait pris, dans la postérité, les traits d'un magicien et d'un maître fort distingué dans la nécromancie. Or il a pu se

faire, en raison de cette réputation, que des faussaires aient publié[1] sous le nom d'Albert le Grand des écrits d'un contenu superstitieux, et aient ainsi fourni, à son sujet, la matière d'un jugement erroné de la part même des savants, jusqu'à ce que la tromperie fût devenue manifeste. Mais, si nous nous en tenons aux déclarations faites par Albert lui-même dans ses écrits authentiques, nous voyons qu'il s'est carrément exprimé contre la magie et l'astrologie. Il réclame partout une présupposition fondamentale pour toute étude rationnelle de la nature et il veut qu'entre les événements il y ait une représentation de rapports légaux et légitimes[2].

Indépendamment de cela, nous ne devons pas nous exagérer les services qu'il a rendus dans les sciences purement naturelles : car il n'y a encore dans ses écrits nulle trace de cette expé-

1. *Liber aggregationis, seu Liber secretorum Alberti Magni de virtutibus herbarum, lapidum et animalium quorumdam.* — *De Mirabilibus mundi.* — *De Secretis mulierum.* — Trois livres souvent réédités.

2. *De Cœlo et Mundo.* « Nous n'avons pas à chercher dans la nature, dit-il, comment le Créateur, selon son bon plaisir, se sert des créatures pour opérer des prodiges et manifester sa toute-puissance; mais nous avons bien plutôt à examiner ce qui peut arriver dans les choses naturelles, d'une manière naturelle et par des causes naturelles. »

rience méthodiquement coordonnée à laquelle la science moderne doit tous ses étonnants progrès.

3. Saint Thomas à l'école d'Albert

Mais, quelle que soit la mesure plus ou moins grande des résultats obtenus par lui sur le terrain exclusivement naturel, il est fâcheux qu'aucun de ses disciples et de ses successeurs ne l'ait suivi dans la voie qu' il a ouverte à l'étude de l'histoire naturelle. Thomas d'Aquin déjà quitte cette voie et relègue l'histoire de la nature à l'arrière-plan. Partout ailleurs et particulièrement dans les études spéculatives, Thomas a considérablement surpassé son maître. Il trouva le terrain nivelé, les matériaux assemblés et purgés. Aussi voyez quelle précision il apporte à la construction de son propre système : quelle clarté et quelle vigueur dans l'exposition de sa méthode ! avec quel esprit inventif il applique les dispositions aristotéliques, qui lui servent de points de

départ, à de nouveaux et de plus profonds développements! Aussi, soit qu'il emprunte, soit qu'il se serve d'idées étrangères aux siennes, il fait passer à travers toutes ses œuvres le rayon éclatant de son propre esprit. Mais Thomas s'arrête là; il ne va pas plus loin. Il marque le point culminant au-dessus duquel la scolastique, du moins sous le rapport philosophique, n'est jamais montée, et cela parce qu'elle a négligé les études naturelles, qui seules auraient pu l'élever davantage et la faire croître. Ce n'est qu'en se livrant à des observations indépendantes sur la nature actuelle et sur le monde, que la scolastique se serait débarrassée des liens de la sagesse biblique traditionnelle [1] et qu'elle aurait fait passer la science de l'école dans la vie pratique.

1. Le caractère des discussions qui absorbèrent toute la force intellectuelle du xive siècle nous montre la décadence de la scolastique. Cette décadence vint de la prépondérance exagérée de l'ancienne tradition, que ne limita aucune critique historique. On ne s'inquiéta pas de savoir quel développement antérieur de la spéculation avait amené Aristote à formuler ses idées fondamentales et si ces idées se seraient soutenues séparées de cette base historique; on se contenta de les accepter toutes comme si elles étaient des dogmes, mais on disputa sur les conséquences multiples que l'on pouvait en tirer. Ainsi personne ne chercha à connaître de quelle constitution expérimentale de la réalité venait la nécessité de distinguer en elle la forme et la matière; mais on disputa pour savoir si Dieu pouvait créer la matière sans la forme,

Mais Albert n'eut personne pour le suivre.

Avant de reprendre le fil interrompu de l'his-

si l'homme pouvait avoir, en dehors de son âme rationnelle, une autre *forme substantielle* (ce qui peut attirer l'idée générale à l'individualité de l'être concret particulier), et enfin si les êtres purement spirituels étaient aussi susceptibles d'une différence individuelle ou si chacun d'eux était unique dans son genre.— Melchior Canus écrit (*Loci théol., lib. IX, cap.* vii) : «Quis enim ferre possit disputationes illas de universalibus, de nominum analogia, de primo cognito, de principio individuationis (sic enim inscribunt), de distinctione quantitatis a re quanta, de maximo et minimo, de infinito, de intensione et extensione, de proportionibus et gradibus deque aliis hujusmodi tercentis?... Quid vero illas quæstiones referamus? num Deus materiam possit facere sine forma, num plures angelos ejusdem speciei condere, num continuum in omnes suas partes dividere, num relationem a subjecto separare, aliasque multo vaniores, quas scribere hic nec libet nec decet, ne qui in hunc forte locum inciderunt ex quorumdam ingenio omnes scholæ auctores æstimant. » Melchior Canus confirme ce que nous venons de transcrire, en disant, *lib. XII, cap.* iii) : «Divum Thomam semper excipio, apud quem mirabilis est contextus rerum, summus questionum et articulorum ordo, et compositio disciplinæ incredibilis. Adeo respondent extrema primis, media utrisque, omnia omnibus, etc. » — La scolastique n'a pas atteint au moyen âge le développement qu'atteignit, dans son ordre, l'architecture gothique, parce qu'elle s'est exclusivement bornée à la manipulation de l'antique matériel scientifique si infécond. Aujourd'hui même, elle n'est pas arvenue à son complet épanouissement, et il est réservé à nos temps d'en exclure, au moyen de la critique et de l'histoire, tout ce qu'elle contient d'inutile, tout ce qui n'y est pas justifié en soi, tout ce qui, en un mot, est simplement réglé par la marche de la philosophie grecque, pour n'en conserver que ce qui est vraiment utile, afin de la développer, de la perfectionner en l'asseyant sur les données aujourd'hui acquises dans les sciences naturelles.

toire de sa vie, arrêtons-nous encore un instant à ses travaux théologiques. Albert n'a pas pu achever sa *Somme*, son principal ouvrage sur la science sacrée. Il a écrit des commentaires fort complets sur l'Ancien et le Nouveau Testament, de nombreux sermons, des livres d'édification chrétienne, des dissertations fort remarquables sur les prérogatives de la Mère de Dieu. Mais ce qu'il nous a laissé de plus considérable, c'est son commentaire sur le livre théologique le plus célèbre du moyen âge, sur les *Sentences de Pierre Lombard,* écrites au siècle précédent. Les conférences qu'il tint sur ce prodigieux ouvrage, après son arrivée à Paris, furent la cause qui attira autour de sa chaire les innombrables auditeurs dont nous parlions plus haut.

D'après ses biographes, Albert était déjà à cette époque maître dans la théologie (*Magister in sacra theologia*). D'autre part, un décret du légat pontifical, en date du 15 mai 1248, qui ordonnait de brûler certains livres d'origine juive, mentionne, parmi les plus célèbres théologiens dont on avait pris l'avis, Albert le Teuton (*Albertus Teutonicus*). C'est à la fin de cette même année 1248 qu'Albert quitta Paris pour retourner

à Cologne et y prendre la direction de la haute école qu'avaient fondée les dominicains. Ils en possédaient de semblables à Bologne, à Oxford et à Montpellier. Cette haute école de Cologne fut l'origine de l'université de cette ville.

4. Albert fut-il architecte

L'année 1248 est une année mémorable dans l'histoire de la ville de Cologne, car c'est le 14 août de cette année qu'eut lieu la pose de la première pierre de la cathédrale de cette ville. Nous parlons de cet événement, parce qu'il a quelque rapport avec l'illustre savant dont nous nous occupons. On prétendait autrefois qu'Albert était non seulement théologien, philosophe, physicien et moraliste, mais encore habile architecte, et que c'était à lui que la ville de Cologne était redevable du plan de sa magnifique cathédrale [1].

1. On ne connaît point l'architecte de la cathédrale de Cologne, qui n'est pas encore achevée aujourd'hui. L'histoire renferme une légende selon laquelle ce serait le diable qui en aurait fait le plan. Le plan aurait été enlevé au diable par l'architecte, et cet enlèvement aurait été puni par l'oubli du nom de celui qui a jeté les fondements de l'édifice et en a préparé la construction.

Cette prétention manque absolument de fondements sérieux ; au contraire, il y a plusieurs raisons qui la combattent.

Nous ne disconvenons pas que les arts aient été dans l'origine cultivés par les moines et s'étaient réfugiés dans les monastères. Les clercs ont été les premiers architectes et les frères lais leurs ouvriers. Mais il n'en était plus ainsi du temps d'Albert le Grand. La nouvelle manière de construire exigeait des hommes qui cherchaient les méthodes de construire ailleurs que dans les livres, et qui faisaient de l'architecture leur unique occupation. Les maîtres de l'art gothique appartenaient presque tous au siècle. Il en revint cet avantage à l'art, qu'il se fortifia par le contact de la puissance intellectuelle populaire et se perfectionna par elle. De là, cette fraîcheur, cette originalité dans l'invention, dont les édifices de la première période gothique nous rendent témoignage. Or c'est en cela précisément que l'essor de l'art différa de celui de la science au moyen âge. Pendant que l'architecture devint un art populaire, la scolastique resta une science d'école.

Que si l'on veut admettre maintenant qu'Albert

le Grand eut assez de connaissances architectoniques pour faire un plan et entreprendre la construction d'un simple édifice, nous ne nous y opposons pas; mais nous ne saurions admettre que ce grand savant ait possédé l'art de construire au point qu'il pût tracer avec tous ses détails et suivre dans l'exécution un plan comme celui de la cathédrale de Cologne.

Ce qui donna lieu à cette méprise, c'est que l'on a trouvé une ancienne inscription [1], selon laquelle Albert aurait construit le chœur de l'église des dominicains, démoli au commencement du XIXe siècle. Qu'Albert ait peut-être pris une part quelconque à la construction de ce chœur, cela est possible; mais qu'on en induise, comme le rapporte un écrivain du XVIIe siècle, qu'Albert ait édifié ce chœur en sa qualité d'architecte, selon la norme et les lois de la vraie géométrie, nous ne pouvons pas plus l'admettre que nous n'admettons qu'il soit l'auteur du plan de la cathédrale.

1. Cette inscription se trouvait sur une verrière du chœur, au-dessous de l'image d'Albert, et commençait par ces mots : « *Condidit* iste chorum Præsul qui philosophorum flos et doctorum fuit Albertus, etc.

5. Voyages d'Albert le Grand

Nous ne voulons pas dire cependant, par ce qui précède, que la vie d'Albert se soit écoulée à Cologne dans le silence, et qu'il n'ait tourné son activité intellectuelle que vers un seul côté de la science. Non : son esprit n'aurait pas pu se circonscrire dans des limites aussi resserrées. Il a joint aux travaux d'investigations scientifiques et aux nombreuses conférenees qu'il faisait, les labeurs du sacerdoce et ceux de la vie religieuse. Un chapitre général de son ordre, tenu à Worms, en 1254, le plaça à la tête de la province d'Allemagne. Cette situation l'obligea à des visites dans les diverses maisons de dominicains, lui imposa le devoir d'en fonder de nouvelles, de présider aux assemblées des religieux. L'histoire rapporte qu'il fit tous ses voyages à pied, pour inspirer à ses frères, par son exemple aussi bien que par ses admonitions, l'amour de la sainte pauvreté. Ce n'est pas tout. Son esprit de science et son amour de la justice étaient si reconnus,

qu'il fut souvent désigné comme arbitre dans les questions litigieuses. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il fut appelé en qualité de juge pour terminer un différend survenu en 1252 entre la bourgeoisie de Cologne et l'archevêque de cette ville. Dans ce différend, il ne s'agissait pas simplement de formuler une sentence : il fallait, avant de la prononcer, examiner en détail les griefs apportés par les deux parties, et justifier, en raison des conséquences qui resortaient des griefs, le jugement à intervenir. Cette grande et grave affaire occupa Albert jusqu'en 1256. Le rôle qu'il remplissait dans ces sortes de choses, montre combien Albert avait acquis de confiance et avec quel respect l'on acceptait ses décisions.

6 L'Université de Paris et les Dominicains

En 1256, le souverain pontife Alexandre IV appela le célèbre dominicain à Anagni, où il tenait sa cour. La dissension qui était survenue entre les professeurs de l'université de Paris et les

dominicains, dont nous avons déjà parlé, avait pris de plus grandes proportions et était devenue une véritable guerre contre les ordres religieux en général. A la tête du parti de l'université il y avait Guillaume de Saint-Amour, qui combattait, dans un livre qu'il venait de publier, avec une extrême violence, l'institut des frères mendiants, c'est-à-dire les deux ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, qu'il prétendait contraires à l'esprit de l'Évangile. De part et d'autre on en avait appelé au Pape. C'est pour s'éclairer dans la question que le Pape manda Albert à Rome, pour qu'en compagnie de Thomas d'Aquin et de Bonaventure, le fondé de pouvoir des Franciscains, il l'examinât à fond. En effet, c'est Albert qui dirigea les études de la défense des ordres attaqués. On rapporte qu'il fit rapidement copier le livre de Guillaume de Saint-Amour, et qu'en un seul jour et une seule nuit il imprima tellement dans sa mémoire les passages qu'il y avait à réfuter, qu'arrivant en présence des juges, il parla avec une connaissance si exacte des incriminations de Guillaume, il donna à sa défense une telle clarté et une telle précision, que tout le monde fut saisi d'admiration et que

le Pape condamna, par une bulle du 5 octobre 1256, le livre de Guillaume comme rempli de calomnies et en ordonna la destruction.

Selon le conseil de saint Dominique, le pape Honorius III avait décidé qu'il serait fait aux clercs de la curie romaine des prédications et des conférences. De là vint la création des fonctions de maître du Sacré-Palais, *magister sacri Palatii*, d'abord confiées à saint Dominique lui-même, et qui depuis ont toujours été remplies par un dominicain. Pendant qu'Albert était à Anagni, il fut chargé de cette mission, et c'est en qualité de maître du Sacré-Palais et à l'applaudissement de son brillant auditoire, qu'il expliqua l'Évangile de saint Jean et les Épîtres canoniques, et qu'il combattit la doctrine panthéiste du philosophe arabe Averroès, qui comptait en Occident un certain nombre de disciples.

La lutte avec l'université de Paris n'était pas encore terminée quand Albert quitta la cour romaine pour s'en retourner en Allemagne, vers la fin de 1256. Le Pape confia à Thomas d'Aquin le soin de poursuivre les travaux d'Albert dans cette singulière dispute. Albert, de retour en

Allemagne, reprit ses travaux antérieurs auxquels vinrent encore s'en adjoindre d'autres.

7. Albert archevêque de Ratisbonne

Nous le trouvons en effet occupé, au chapitre général de l'ordre tenu en 1259, à Valenciennes, à mettre la dernière main à un plan d'études pour les jeunes religieux. C'est grâce à ses instantes supplications qu'il fut relevé, dans ce même chapitre, des fonctions de provincial, qu'il avait remplies depuis cinq ans. Il espérait pouvoir se reposer, quand tout à coup, l'année suivante, le Pape le pria d'accepter l'épiscopat et l'administration du diocèse de Ratisbonne. Ce diocèse avait été mal administré et se trouvait dans une très fâcheuse situation. Albert résista longtemps; son général le soutint dans sa résistance: mais la ferme volonté du souverain Pontife en triompha, et il fallut se soumettre. « Puisque », est-il dit dans le bref d'Alexandre IV du 9 janvier 1260, « puisque vous vous abreuvez si abondam-

ment à la source de la loi divine avec les eaux salutaires de la science, de telle sorte que la plénitude de cette science habite en votre cœur, et que vous avez un excellent jugement dans toutes les choses de Dieu, nous espérons avec confiance que cette Église, qu'on dit absolument désorganisée au double point de vue spirituel et temporel, sera rétablie dans l'ordre, et le mal guéri par votre zèle et votre aptitude. C'est pourquoi Nous vous ordonnons, et en Notre nom et au nom de Dieu, d'accéder à Nos désirs et de vous rendre à cette Église, pour en prendre la direction avec zèle et profit pour tous. Nous souhaitons qu'avec la grâce de Dieu, vous progressiez sans cesse dans la réformation de cette Église.. »

C'est dans la soirée du lundi de la semaine sainte, le 29 mars 1260, qu'Albert, alors âgé de 66 ans, entra *incognito* dans la ville de Ratisbonne. Il passa la première nuit dans le couvent des dominicains, et ce ne fut que le lendemain qu'il prit solennellement possession de sa cathédrale, entouré du clergé et des habitants de la cité. Avec cette nouvelle charge, commença aussi une nouvelle vie pour Albert : il fallait abandonner ses chères études et ses chers disciples; il

fallait aussi abandonner cette pauvreté extérieure qu'il aimait tant et qu'il recommandait toujours avec une si grande insistance. Ce changement lui fut le plus dur à supporter. Ses biographes rapportent qu'ayant voulu conserver la chaussure grossière des moines, il s'attira les moqueries de son peuple.

En montant sur le siège épiscopal de Ratisbonne, Albert montra aussitôt à tous qu'il était un administrateur consommé. Il parvint en très peu de temps à payer les dettes que son prédécesseur avait contractées à la charge de son Église; il accrut les revenus du chapitre de sa cathédrale et obtint de riches secours pour les fondations pieuses. Il ne se distingua pas moins dans l'administration spirituelle. Il s'occupa activement à rétablir la discipline parmi le clergé, à réformer les couvents et à prêcher le peuple. Ces occupations multiples et incessantes n'empêchèrent pas que dans ses loisirs il écrivît, au château de Stauf, qui appartenait à l'évêché, son magnifique commentaire sur l'Évangile de saint Luc.

8. Albert quitte l'archevêché de Ratisbonne

Quand, deux années plus tard, Alexandre IV fut mort et que l'ordre eut été complètement rétabli dans l'Église et le diocèse de Ratisbonne, Albert, persuadé que sa tâche se trouvait accomplie, demanda instamment à être relevé de sa charge. Il se peut que les difficultés qu'avait rencontrées l'évêque réformateur, et que les ennemis que son zèle lui avait nécessairement créés, ne furent pas étrangers à sa détermination. Néanmoins nous constatons que ce qui l'a le plus disposé à la retraite, c'est son amour pour la science et aussi son attachement à cette vie de cellule de laquelle il avait vécu pendant quarante années. Le pape Urbain IV, après avoir refusé son consentement à cette démission, finit par l'accorder. « Il eut égard, » comme rapporte un contemporain, « à la réputation de science d'un homme qui se serait infailliblement perdu sous le bruit des armes d'une administration diocésaine allemande. »

Albert quitta Ratisbonne en avril 1262, et retourna à Cologne, où la population le reçut avec le plus vif enthousiasme. Il ne put y jouir longtemps de ce repos vers lequel il aspirait : car, jusqu'en 1267, nous le rencontrons dans diverses villes de la Franconie et de la Bavière, notamment à Wurtzbourg, où il remplit à différentes reprises les fonctions d'un justicier de paix. Il prêcha aussi en Bohême, où on le surnomma « le prédicateur de la Croix ».

On peut l'avoir ainsi qualifié, parce qu'il exhortait partout et toujours le peuple à la pénitence par l'amour des souffrances du Sauveur mais il est peu probable qu'il doive ce nom, comme le prétendent certains biographes, à des efforts qu'il aurait faits pour provoquer une nouvelle croisade. Il est en effet difficile d'admettre qu'un vieillard de soixante-dix-sept ans ait parcouru à pied toute l'Allemagne, se rendant de ville en ville, pour appeler les peuples à prendre la croix contre les infidèles. Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons de rechef à Cologne, dans sa cellule, en 1268. Il s'y occupa de questions théologiques et se livra à la contemplation. Il fut en-encore fréquemment appelé sur les bords du

Rhin inférieur et supérieur pour consacrer des églises ou faire, au nom de l'archevêque de Cologne, d'autres fonctions épiscopales. Plusieurs veulent aussi qu'il assista, en 1274, au concile œcuménique de Lyon; mais, comme les historiens de ce concile n'en font aucune mention, nous inclinons à croire qu'il n'y a pas été.

On rapporte encore un autre fait historiquement douteux. Le voici :

On sait que Thomas d'Aquin mourut en 1274, en se rendant de Lyon en Italie, et qu'après sa mort la jalousie des diverses écoles suscita des dissensions qui contribuèrent, pour une grande part, à la destruction de la philosophie du moyen âge. Plusieurs universités attaquèrent même violemment la *Somme théologique* du grand docteur de l'Église et déclarèrent hérétiques un certain nombre de ses propositions.

En apprenant ces attaques, Albert, malgré son grand âge, se serait rendu à Paris et y aurait pris, au milieu d'une assemblée de savants, la défense de l'honneur et de la doctrine de son disciple.

9. Mort d'Albert le Grand

A peu près deux années avant sa mort, il perdit la mémoire et fut obligé de s'abstenir d'étudier et d'enseigner. C'est à ce moment de sa vie que viennent s'attacher une quantité de fables et de légendes qui s'accordent toutes à dire qu'Albert était naturellement peu doué d'intelligence, et que ce n'avait été qu'à la suite de ferventes prières qu'il aurait obtenu, par l'entremise de la sainte Vierge, des lumières surnaturelles au moyen desquelles il serait devenu ce grand savant que nous admirons; mais qu'il aurait aussi été prévenu qu'il perdrait toute science humaine avant de mourir, afin que la mort le retrouvât dans sa foi de l'enfance.

Quoi qu'il en soit, Albert ne s'occupa, durant ces deux années, qu'à se préparer à la mort. Quand un jour l'archevêque Siegfried vint le visiter, et que, frappant à la porte de sa cellule, il demanda : « Albert, êtes-vous là ? — une voix lui répondit de l'intérieur : « Albert n'est plus là ; il y a été. »

Il mourut le 15 novembre 1280, âgé de quatre-vingt-sept ans, et fut enterré dans le chœur de l'église des dominicains, qu'on prétend qu'il a construit.

Ses restes se trouvent actuellement dans l'église paroissiale de Saint-André de Cologne. Il fut, dès sa mort, honoré par le peuple comme un saint. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que l'on introduisit le procès de sa canonisation. Il a été béatifié, mais là s'est arrêté le procès. Probablement qu'il n'y avait pas de raisons suffisantes jusqu'ici pour le pousser plus loin. Fiesole, son frère en religion, a reproduit ses traits dans une peinture qui se trouve en l'église Saint-Marc, à Florence.

10. Caractère général d'Albert le Grand

Essayons maintenant, avant de terminer ce travail, de saisir, nous aussi, les traits saillants d'Albert le Grand, qui sont épars dans cette esquisse, pour les grouper et en former une figure d'ensemble ; représentons-nous encore une

fois cette belle physionomie, qui se manifeste avec une égale élévation soit que nous la considérions sous l'éclat de la dignité épiscopale, soit qu'elle se montre à nos regards sous l'emblème de l'ange de la paix. Nous y trouvons une inclination constante et vivace à l'acquisition de la science, unie à un zèle infatigable pour procurer l'extension de son ordre ; une prodigieuse érudition, jointe à un attrait puissant pour les études naturelles ; enfin une prudence attentive dans la conduite des affaires, alliée à une piété profonde et nourrie de toute la mystique du moyen âge.

En face de cette admirable figure se pose une question :

Les œuvres d'Albert le Grand remplissent 21 volumes in-folio. En dehors de ces volumes, il nous reste de lui encore plusieurs manuscrits. Or comment se fait-il qu'il ait pu produire autant d'ouvrages à travers une vie si occupée par l'administration de ses charges ? comment se fait-il que l'activité de son esprit, attirée par des objets si nombreux et si divers, n'ait jamais eu le caractère de l'agitation ? comment enfin, au milieu d'innombrables interruptions dans ses œuvres, a-t-il toujours retrouvé la voie pour se

livrer à des études qui exigeaient toute son attention, toute son application ?

A cette triple question, il n'y a, selon nous, qu'une seule réponse ; et elle se trouve dans l'unité de vues qui animait la science du moyen âge. Albert n'a eu nul besoin de conquérir d'abord le terrain sur lequel devait se produire l'évolution de sa pensée ; il n'a pas eu davantage besoin, pour conserver ce terrain, de dépenser la puissance de son intelligence à repousser autour de lui des attaques ennemies. Les hommes au milieu desquels il vivait, les institutions dans lesquelles il agissait, nous pouvons dire l'atmosphère dans laquelle il respirait, tout était régi, conduit par le même esprit. Il n'y eut pas lutte relativement à ce qui devait rester debout comme dernier terme et dans toutes les sphères, religieuse, civile, sociale et scientifique ; on ne discutait que sur ce que chacun devait produire pour réaliser l'idéal commun et universellement adopté. Il n'y avait alors qu'une Église, qu'un Empire, quoique l'Église et l'Empire ne répondissent pas toujours dans leur réalité concrète à l'idée abstraite ; il n'y avait aussi qu'une science, l'application du système aristotélique au dogme catholique. Et quand

il s'agissait de combattre les ennemis du christianisme, les infidèles et les hérétiques, on ne luttait pas sous l'impression d'un danger menaçant, mais comme du haut d'une citadelle imprenable et avec le sentiment certain de la victoire.

C'est de cette unité de principes et de vues que sont sorties les grandes œuvres du moyen âge; c'est en elle que les plus grands esprits de cette époque puisèrent la force productrice qui les caractérise.



SAINT THOMAS D'AQUIN

ET

SON INFLUENCE SUR SON SIÈCLE

I

ÉTAT DE L'ÉGLISE AU COMMENCEMENT DU XIII[e] SIÈCLE

1. Erreurs au sujet du moyen âge

Les hommes cherchent toujours, pour justifier leur manière de penser et de faire, à s'appuyer sur les enseignements de l'histoire et sur les traditions du passé.

Or, dans les siècles écoulés, il n'y a pas de période vers laquelle on porte plus aisément les regards, dans les grandes luttes de l'Église avec le siècle, que le moyen âge, ce temps des grands combats, d'où le royaume de Dieu est sorti triomphant et glorieux.

Les uns, les ennemis de toute vérité surnatu-

relle, les adversaires jurés de toutes les institutions qui sont sorties de l'Église ou qui sont vivifiées par son esprit, ne croient pas pouvoir mieux prouver leur droit à combattre l'Épouse du Christ sur la terre qu'en indiquant cette époque mémorable où l'Église dirigeait toute la vie publique. Ils n'y voient naturellement que ténèbres et barbarie. L'Église, disent-ils, n'a-t-elle pas étouffé toute tendance à la liberté aussi bien dans la pensée que dans l'action ?

Et lorsqu'une fois ce sophisme est entré comme une conviction dans l'esprit, on croit que tout effort de l'homme vers la science et la culture intellectuelle ne sera possible que lorsque le christianisme, ou mieux le catholicisme, qui, à l'époque de sa domination dans le monde, s'est montré si hostile aux plus grands biens de l'humanité, aura complètement disparu de la surface de la terre.

Les autres, ce petit troupeau d'élus qui combattent le grand combat contre l'immense majorité qui les méprise et en rit, eux aussi regardent en arrière et fixent avec joie ce temps glorieux de l'Église. Ils le considèrent et le jugent autrement. Pour eux, cette période est la preuve la plus

éclatante que le triomphe du catholicisme, que la domination de l'Église sur l'esprit du siècle est en même temps la victoire des biens suprêmes et uniquement vrais, la victoire de la véritable science et de la vraie culture de l'esprit.

Et parce que cette époque apparaît si souvent comme ayant été exclusivement celle à laquelle l'Église était en pleine et tranquille possession d'une puissance incontestée, il arrive que beaucoup d'esprits timorés perdent courage. Ces esprits pensent et disent tout haut, quand la résistance inflexible de leurs adversaires les fait désespérer du succès, que les temps où nous vivons sont devenus bien différents des anciens et qu'il n'y a plus rien à attendre sur terre pour le triomphe du bien. L'Église autrefois, disent-ils, avait beau jeu ! Et qui pourrait nous en vouloir, si nous avons perdu tout espoir d'enrayer et d'empêcher la ruine universelle, alors que nous avons toutes les peines du monde à assurer notre propre salut ?

Les uns et les autres, les amis et les ennemis de l'Église sont ici dans l'erreur et dans une double erreur dangereuse. La plus dangereuse est néanmoins celle des amis de l'Église. Il importe-

rait de les rectifier toutes deux; mais, puisque les adversaires de l'Église ne veulent pas être convaincus d'erreur, occupons-nous de celle des autres. En effet, rien ne serait plus avantageux que de persuader à tout esprit droit que le bien et le juste n'ont, en aucun temps, quel qu'il a été, triomphé sans lutte, et sans lutte sérieuse, du mal et de l'iniquité.

2. Ressemblance et dissemblance entre le XIIIe et le XIXe siècle

Ceci établi, nous dirons que nulle époque dans l'histoire n'a été plus semblable à la nôtre que précisément le moyen âge, et, dans le moyen âge, la période la plus brillante, le XIIIe siècle. Ce XIIIe siècle, comme la seconde moitié du XIXe, offrait au monde un spectacle où les principes les plus opposés se livraient une guerre acharnée : ceux qui alors étaient indécis, flottants, souffraient cruellement et ne savaient quel parti prendre. « C'était un temps de contradictions comme on

n'en avait jamais vu ; les contradictions ne se trouvaient pas seulement dans les masses ou dans les manifestations telles qu'elles se produisaient, mais bien souvent chez les individus que les inclinations vers le bien et la puissance du mal portaient aux extrêmes[1]. » Et si de nos jours les contradictions s'expriment peut-être plus fortement qu'alors, si on en a tiré des conséquences plus vastes, les hommes du XIII[e] siècle qui luttaient dans les deux camps étaient plus énergiques, plus infatigables et plus vigoureux qu'on ne l'est aujourd'hui.

Personne ne nous contestera que c'est au XIII[e] siècle que l'Église catholique a célébré ses plus grands et ses plus beaux triomphes. A nulle autre époque elle n'eut d'aussi puissants Pontifes, d'aussi brillants évêques, d'aussi ardents prédicateurs de la parole de Dieu. Jamais jusque-là elle n'était arrivée à une plus vaste diffusion à travers tous les pays connus ; ses missionnaires avaient pénétré jusque chez les peuples barbares et les avaient soumis au joug de l'Évangile. C'était un temps où les saints poussaient comme l'herbe dans les champs, où les plus savants doc-

1. HURTER, *Vie d'Innocent III*, IV, 486.

teurs se succédaient et établissaient la domination de la foi chrétienne sur les intelligences.

Mais les hommes, depuis que la lumière est venue dans le monde, n'ont-ils pas toujours préféré les ténèbres à la lumière ? ou bien la parole du Sauveur, lorsqu'il dit « qu'il n'est point venu rapporte la paix, mais la guerre », a-t-elle jamais perdu sa signification? La vérité et la grâce ont-elle jamais triomphé sans combat ? Soit : il y a eu de grands papes et ils ont procuré à l'Église un éclat inouï. Mais, pour procurer cet éclat, n'ont-ils pas soutenu des luttes effroyables et comme on n'en avait jamais connu ? Il y avait des saints illustres et ils étaient nombreux ; mais de quelle sensualité effrénée, de quel insatiable orgueil n'ont-ils pas été obligés de triompher ? Les docteurs brillaient par la puissance de leur science; mais quelles erreurs de l'esprit humain n'ont-ils pas été obligés de confondre avant de pouvoir élever leurs chaires et de s'y asseoir ?

Voilà pourquoi le temps de saint Thomas d'Aquin, mieux qu'aucun autre, nous offre un spectacle qui doit nous consoler pàr l'espoir du triomphe, malgré toutes les attaques dont la sainte cause de Dieu est l'objet. Nous disons, mieux

qu'aucun autre temps et nous n'en exceptons même pas le XVIe siècle : car du temps de la Réforme, le christianisme n'a pas été aussi profondément attaqué qu'il le fut trois siècles auparavant. Au XVIe siècle, l'Église se trouvait en face de sectes chrétiennes, tandis qu'au XIIIe le christianisme et l'Église avaient devant eux le pur néant, c'est-à-dire l'annihilation préconçue de tout ce qui rappelle Dieu.

3. Doctrines erronées du XIIIe siècle

Et tout d'abord, si nous examinons les *hérétiques* du XIIIe siècle, nous remarquons aussitôt qu'il n'y a pas un point de la doctrine chrétienne qu'ils n'aient attaqué.

Les uns nient en Dieu la pluralité ou l'égalité des personnes, les autres révoquent en doute même la personnalité de Dieu [1]. Ils prétendent

1. PERALDUS, *Summa de virtutibus et vitiis*, *tract. de fide*, c. XIX.

que Dieu n'agit pas librement, mais qu'il est de sa nature obligé à l'action, c'est-à-dire que tous ses actes *ad extra*, en dehors de sa substance, ne sont pas la production de sa volonté libre, mais de sa nature. C'est, comme on le voit, le vrai panthéisme [1]. D'autres encore prétendent que Dieu ne sait rien des choses qui sont en dehors de lui, ou qu'il n'a pas la connaissance singulière de chaque chose [2]. D'autres enfin refusent d'admettre la Providence, ou au moins son influence sur les actions des hommes [3].

On enseignait aussi que le monde est éternel [4]. Cette doctrine s'était tellement répandue que saint Thomas se vit dans la nécessité de la combattre par un écrit spécial [5]. On déniait carrément à Dieu la puissance créatrice et à l'univers la possibilité d'une origine [6]. Il est faux, disait-on, que l'homme ait été créé ; qu'il y ait jamais

1. MONETA, *advers. Catharos et Valdenses*, lib: V, cap. XI, § § 3 et 4.

2. *Art. damn. a Stephano Templier, episc.* Paris, 1270, 10; 11.

3. *Ibid.*, art. 12.

4. *Art. damn. a Stephano Templier*, 1270. — *Summa c. gentes*, II, 31-37.

5. *Opusc.* 14 (*al.* 27) *de Æternitate mundi.* Venet., XIX, 237, seq.

6. *Art. damn. a Steph.* Paris, 1277, cap. V, a. 6

eu un premier homme et qu'il y en aura jamais un dernier [1].

Quatre erreurs fondamentales avaient cours contre l'âme humaine : les partisans de la première disaient que les âmes humaines étaient des esprits tombés et obligés de passer d'un corps à un autre jusqu'à ce qu'ils fussent pleinement purifiés par la pénitence ; ceux de la seconde admettaient deux âmes en l'homme, ils étaient trichotomistes ; ceux de la troisième voulaient que toutes les âmes aient été créées ensemble dès le commencement du monde ; enfin ceux de la quatrième étaient générationistes, et prétendaient que les âmes étaient formées avec le corps par la génération [2].

Tous niaient le libre arbitre. Ils enseignaient que choisir et vouloir étaient une pure nécessité [3] ; que ce que l'on appelle libre arbitre n'est pas une puissance active, mais simplement passive, nécessairement entraînée par tout ce qui excite la passion [4]. Ils disaient aussi que l'on

1. *Ibid.* cap. v, a. 3.— Art. 6, *ab eodem damn.* anno 1270.
2. Peraldus, lib. I, cap. xii-xvi. — Moneta, lib. II, cap. iv, *Cont. gent.* II, 83-86.
3. *Art. damn.*, anno 1270.— Moneta, lib. I, c. v.
4. *Art. damn.*, anno 1270.

ne pouvait qu'improprement prétendre que l'homme soit capable de penser ; que, prise strictement, cette proposition est fausse [1].

Il est certain qu'au milieu de ces propositions erronées, la doctrine catholique du surnaturel ne trouve aucune place. S'il n'y a pas en général de révélation, Dieu a aussi bien parlé par Ovide que par saint Augustin [2]. Relativement à la puissance surnaturelle de la grâce, l'homme en possède proportionnellement aux dons que la nature lui a départis. Il n'est pas possible de comprendre l'idée antique de la chute originelle; et, si l'homme est tombé, il n'a pas plus que le démon, pu échapper au péché [3].

Puis on passe à la négation de l'Incarnation du Verbe [4]. S'il y a quelque fondement dans l'Incarnation, le Christ n'a, en aucun cas, été un véritable homme ; son corps n'était pas un vrai corps [5].

Les sacrements étaient rejetés en totalité ou en

1. *Ibid.*, art. 2.
2. Cæsar Heisterboc, dist. V, c. xxii.
3. *Errores damnatia Guill.*, *episc.* Paris, 1240, art. 10.
4. Peraldus, lib. I, c. xx.
5. Moneta, lib, III, c. iii, § 5.— Rainer, *Summa*.— Martène, *Thesaurus novus*, V, 1769, a.

partie[1]; on ne voulait ni de la Transsubstantiation ni du sacrifice de la messe[2], ni de l'ordination[3]. Plusieurs rejetaient même le baptême[4].

Avec toutes ces doctrines, que devenait celle de la vie éternelle dans le sens catholique[5]? Sous le nom de vie éternelle, ils comprenaient la culture scientifique de l'esprit, et sous le nom de damnation, le péché[6]. Un châtiment éternel est par cela seul impossible, que l'âme n'en peut être atteinte[7]. Et dans la supposition qu'il y ait une peine, elle aura une fin par la restauration de toutes choses[8].

Mais il ne suffisait pas à ces ennemis de l'Église d'attaquer les dogmes catholiques en général seulement, car ils déclarèrent la guerre à toute foi et à toute disposition religieuse. Il n'était pas rare de trouver des épicuriens qui niaient fran-

1. Moneta, lib. VI. — Rainer, lib. I, 1761, c.
2. *Ibid.*, lib. IV, c. iii.
3. S. Thomæ *Summa c. gentes*, lib. IV, c. lxxii. — S. Bernardi *Sermo* lxvi, nº 11.
4. S. Bernardi. *Serm.* lxvi, 9 (Mabillon, IV, 1500). — Rainer, 1775, c.
5. Lucas Tudensis, *Controv. c. Albig.*, lib. I, c. xii.
6. Cæsar Heisterb., d. V. c. xxii, *art. dam.* anno 1277, cap. xvi, art. 3.
7. *Art. dam.*, a. 1277, cap. ii, art. 11. — S. Thomæ *Opusc.* 16.
8. Luc. Tud., lib. I, c. vi.

chement l'existence de Dieu[1] ; il y en eut même dans les sphères ecclésiastiques. D'autres laissaient, à la vérité, subsister le nom de Dieu, mais le plaçaient sur le même degré que la matière[2]. Les miracles sont naturellement impossibles[3] ; et s'il est question des miracles de Jésus-Christ, ce n'est que dans un sens métaphorique : ainsi, lorsque l'on dit qu'il a rendu la vue aux aveugles, on ne veut parler que de la vue spirituelle, c'est-à-dire du développement de l'intelligence[4].

Ils enseignaient aussi que l'âme meurt avec le corps, et que Dieu est impuissant à donner à un être mortel, tel que l'âme, l'immortalité ; selon eux, il n'y a pas de résurrection de la chair. C'était là la doctrine non seulement de tous les hérétiques dont nous parlons, mais encore celle de catholiques, qui voulaient néanmoins rester avec l'Église.

Ces derniers se justifiaient de leur héterodoxie en prétendant que leur manière de voir n'était, quoique foncièrement rationaliste, qu'une simple

1. Peraldus, lib. I, c. vi.
2. Hurter, *Innocent III*, IV, 608.
3. S. Thomæ, *Summa cont. gentes*, III, 99.
4. Luc. Tud., lib. III, cap. ii.

opinion théologique, à laquelle le philosophe n'avait pas besoin de croire, puisqu'il ne pouvait pas la comprendre par la seule raison[1].

Avec de pareilles doctrines, il n'y a plus de christianisme, il n'y a plus de foi possible. Or ce sont absolument les mêmes que celles que nous entendons formuler aujourd'hui par les prétendus savants et dans des termes identiques, avec la différence toutefois que nos adversaires actuels n'ont même pas pour eux le bénéfice de l'originalité.

4. Sources de la foi catholique

Il ne faut pas s'imaginer que ce fut seulement la Réforme qui obligea les théologiens à chercher des preuves de la doctrine catholique dans les Saintes Écritures et dans la Tradition, et qu'avant le XVI[e] siècle on imposait le christianisme avec des arguments arbitraires ou avec des formules philosophiques. Il suffit de lire l'un ou l'autre

1. Art. 7 et 13, damn. an. 1270. — PERALDUS, lib. I, c. XXI. — MONETA, lib. V, c. IV.

ouvrage des anciens maîtres pour se convaincre du contraire. Le savant Moneta et le vénérable Pierre Maurice de Cluny nous font voir dans leurs écrits comment ils se sont appuyés sur l'autorité de l'Église et de la Tradition pour combattre les hérétiques de leur temps [1], et comment ils ont démontré par les textes des saints livres la vérité du dogme catholique attaqué par ceux qui faisaient déjà alors de la Bible leur unique règle de foi.

Or c'était précisément pour se soustraire au poids écrasant de ces victorieuses démonstrations, et pour enlever à la doctrine catholique le fondement sur lequel elle s'appuyait, que les hérétiques du XIII[e] siècle, ainsi que leurs successeurs, c'est-à-dire tous ceux qui alors, comme dans la suite, rejetaient sans vergogne l'autorité des Pères, furent obligés de chercher une autre issue [2]. Voici ce qu'ils firent : ils donnèrent aux textes tirés des Pères de faux noms d'auteurs ; ils attribuèrent, par exemple, à saint Augustin, ce qui avait été écrit par saint Ambroise, et *vice versa*, et amenèrent ainsi la plus abominable confusion

1. Petrus Venerabilis, *ep. c. Petrobrusianos.* (B. Lugd, XXII, 1040.)
2. Petrus Venerabilis, *ibid.* (Bibl. Lugd., XXII, 1040.)

dans les citations. Cette manière de faire leur permettait d'accuser les docteurs catholiques et de dire au monde : « Voyez comme tout est incertain, inexact dans l'Église : les catholiques invoquent, pour démontrer leurs croyances, la tradition des Pères, et ils ne peuvent même pas justifier leurs démonstrations, puisque les Pères ne contiennent nulle part les textes qu'ils rapportent ; leurs livres se contredisent les uns les autres : comment peut-on y ajouter foi [1] ? » Cette conduite était, il faut l'avouer, de la dernière audace. D'autre part ils ne se gênaient pas non plus pour falsifier les écrits des Pères, en y introduisant des passages qui leur étaient favorables et en en supprimant ceux qui les embarrassaient ; ils poussèrent la duplicité jusqu'à faire passer leurs propres produits pour des écrits des Pères [2]. Ils agirent de la même manière avec l'Écriture sainte, qu'ils nièrent en partie ou en totalité selon leur convenance, ou qu'ils tronquèrent par des interpolations ou des suppressions [3].

A tout cela ces hérétiques joignaient une in-

1. Luc. Tud., lib. III, c. XIII.
2. Luc. Tud., lib. III, c. XIII.
3. Petrus Venerab., lib. I (XXII, 1010). — Moneta, lib. IV, c. IX, § 3.

croyable activité et une imperturbable audace à répandre leurs doctrines. Ils allèrent jusqu'à défigurer les saints livres dans les églises paroissiales; ils excitèrent le peuple par de prétendus prodiges qui se seraient passés sur les tombes de leurs sectaires[1]. (On voit par là que les jongleries sur la tombe du diacre Pâris avaient eu des antécédents). Ils répandirent aussi partout, même dans les hameaux les plus isolés, des écrits prétendus composés par le Christ ou un ange, et tombés du ciel. C'est ainsi qu'ils trompèrent tous, et savants et ignorants, cherchant à arracher la foi aux peuples en leur inspirant la haine ou le ridicule contre le culte religieux et les cérémonies de l'Église[2]. Leur fanatisme les poussa à des extravagances inouïes : il y en eut un une fois qui passa pendant une nuit d'hiver, à la nage à travers un fleuve, dans l'espoir de faire un prosélyte[3].

Leurs efforts ne restèrent pas sans résultats. En Lombardie, en Provence et dans d'autres pays, leurs écoles étaient plus nombrenses et plus

1. Luc. Tud., lib. III, c. ix, xiii.
2. *Ibid.*, lib. III, c. xviii.
3. Pseudo-Rainer, *cont. Valdenses*, c. iii. (Bibl. Lugd., XXV, 264, a.)

fréquentées que celles des catholiques. Ils eurent aussi la témérité d'organiser avec beaucoup de bruit des conférences et des discussions ; ils prêchaient en pleine place publique, sans que qui que ce fût eût osé leur répondre, tant fut considérable le nombre de leurs adhérents. Ils dirigeaient quarante et une écoles dans le seul diocèse de Passau, dans lequel ils étaient si puissants, qu'ils purent assassiner un curé, sans qu'on eût le courage de les punir [1].

Le vénérable Moneta, un des premiers disciples de saint Dominique, qui fonda précisément son ordre pour combattre les hérétiques dont nous parlons, pleura tellement sur les maux de l'Église, qu'il en devint aveugle. Ce qu'il a souffert, ce qu'ont souffert ses frères en face de toute cette dévastation dans le champ du Seigneur, c'est ce que sait seul le Divin Rémunérateur dont le regard pénètre partout. Beaucoup d'entre eux donnèrent leur sang pour la vérité, mais ce sang n'était pas encore suffisant pour laver toutes les souillures.

1. *Ibid.* (264, d.)

5. Maux de l'Église au XIIIe siècle

Le mal était immense. Cependant il n'eût jamais atteint ce degré d'universalité et de profondeur, si au sein même de l'Église il n'y avait pas eu autant de corruption. Il est en effet difficile d'établir ce qui était plus dangereux et plus affligeant, ou des maux que les hérétiques infligeaient à la foi ou des torts dont la foi et la science de la foi souffraient dans les écoles catholiques. Car, si l'on peut affirmer d'une part que les hérétiques de cette époque, comme plus tard ceux du XVIe siècle, comme les impies d'aujourd'hui ont fait flèche de tout bois contre le catholicisme, on ne peut pas non plus nier d'autre part qu'un grand nombre d'erreurs s'étaient glissées dans l'enseignement des écoles catholiques, et que ces erreurs ne cédaient en rien à ce qu'il y a de corruptible et de dangereux dans les tendances de certaines écoles catholiques de nos temps.

Il n'est pas douteux que les doctrines hasardées avec lesquelles Abailard, Boscelin et Gilbert de la Porrée maltraitèrent les plus sublimes mystères

de la foi, n'aient été très dangereuses. Et cependant il semblerait presque que leurs propositions impies n'ont été que la semence de doctrines plus perverses encore, qu'un siècle plus tard des maitres qui se disaient catholiques essayèrent de défendre sans aucune crainte.

A cette époque, un amour de préférence pour les études naturelles, et Dieu sait quelles études ! au détriment des études sacrées, s'était emparé de toutes les intelligences[1]. Déjà depuis un certain nombre d'années la culture à grandes proportions que les Maures de l'Orient avaient implantée en Espagne, exerçait une puissante influence et une irrésistible attraction sur un grand nombre d'esprits de l'Occident catholique. Beaucoup d'hommes distingués se rendirent, à la suite do Gerbert, en Espagne, pour étudier la philosophie et les sciences naturelles sous la direction de maîtres arabes. Et ceux qui ne purent y aller en personne s'en procurèrent les écrits auprès des Juifs de l'Espagne et du sud de la France, qui en faisaient le trafic. C'est ainsi que les meilleures intelligences allèrent à l'école chez les Juifs et les Ma-

1. Bede Roger Vaughan, O. S. B., *the Life and the Labours of St Thomas of Aquin*, I, 402.

hométans, et envisagèrent les vérités de la foi selon l'esprit qu'ils puisaient dans cet enseignement. Faut-il alors s'étonner s'il surgit une science religieuse qui, loin de protéger la foi et de l'éclairer, contribua au contraire à détruire tout sentiment chrétien et toute foi surnaturelle?

En 1209, un synode de Paris se vit obligé de défendre la lecture de certains livres d'Aristote et des commentaires qui en avaient été faits. Plusieurs années après, le légat pontifical, Robert Courçon, les interdit même aux professeurs parisiens. Cette prohibition n'atteignit pas comme tels Aristote et la philosophie péripatéticienne : elle était faite dans le sens de celle qui avait atteint la lecture de la Bible. En effet, on ne devait pas indistinctement et sans restriction permettre à tous de lire dans les sources d'une science dont on pouvait faire, comme les événements l'ont prouvé, un si funeste usage. Il ne s'agissait pas de bannir Aristote ; il s'agissait seulement d'empêcher la diffusion des fausses explications que donnaient de ce philosophe les Juifs et les Arabes, et de rendre de rechef possible une interprétation exacte et féconde de sa véritable doctrine.

6. Condamnations des erreurs théologiques et philosophiques

Or il en était grandement temps. Plusieurs et même un grand nombre de maîtres, pour ne pas en venir aux mains avec l'autorité ecclésiastique, et pour pouvoir, sous les apparences de l'orthodoxie, continuer sans empêchement le genre de vie qu'ils menaient, inaugurèrent la doctrine selon laquelle une chose pouvait être parfaitement vraie selon la théologie et fausse selon la philosophie et réciproquement. Cette doctrine d'abord voilée, se découvrit peu à peu. Elle est la même que celle des humanistes du xve siècle, et elle a été à différentes reprises condamnée par l'Église. Ces maîtres dont nous parlons et qui partageaient l'homme pensant et croyant en deux moitiés hostiles et irréconciliables, ne voulaient pas pour cela s'abstenir d'attaquer la foi et de censurer la révélation ; au contraire, c'étaient tout juste eux, comme saint Thomas s'en plaint dans un livre expressément écrit contre eux,

qui dans les écoles philosophiques maltraitaient le plus audacieusement les questions dogmatiques [1]. Il ne leur suffisait pas de se précipiter dans le sanctuaire comme des animaux immondes, ils voulurent encore jeter le doute sur les plus saints mystères dans l'esprit prématuré de leurs jeunes disciples. Ils crurent en avoir le droit. Il fallut qu'une défense portée en 1270 et renouvelée l'année suivante menaçât de destitution ceux qui continueraient à enseigner de la sorte, pour mettre un terme à une aussi odieuse conduite.

Déjà en 1220, au grand scandale de tous les croyants, on avait publiquement discuté sur la question de l'existence de Dieu [2]. Plus tard, on soumit à la spéculation philosophique celle de savoir si les âmes séparées des corps étaient susceptibles de souffrances. Dans ces discussions, on se servait d'expressions comme si déjà l'on était séparé de l'Église. Ainsi l'on disait : « Tel est le fondement selon lequel les catholiques croient devoir maintenir cette proposition. » De cette manière, comme dit saint Thomas, on peut

1. S. Thomæ *Opusc.* 16 (al. 9), Venet., XIX, 269.
2. Raumer, *Histoire des Hohenstaufen*, VI, 412.

mettre en question tous les dogmes chrétiens, même ceux de la Trinité et de l'Incarnation.

Il est évident que de pareils maîtres, selon lesquels le philosophe [1], seulement le philosophe dans leur sens, est le seul sage en ce monde, exposaient la foi aux plus grands dangers. Ils n'admettaient pas ce qui ne pouvait se démontrer philosophiquement : ils ne croyaient pas, par exemple, à la résurrection des corps, parce qu'elle ne pouvait pas être rationnellement prouvée [2]. Ils niaient résolument toute certitude que la foi peut fournir en dehors de la connaissance naturelle. Ils prétendaient que les démonstrations des théologiens étaient pleines de fables ; que la foi chrétiennne [3], comme tous les systèmes humains, renfermait des absurdités et qu'ils n'avaient pas à se préoccuper de savoir si une proposition était orthodoxe ou hétérodoxe [4].

Or il y avait parmi ces maîtres qui travaillaient à éteindre toute foi dans les esprits, des hommes dont les inclinations personnelles penchaient indubitablement vers l'Église et qui en

1. *Art. damn.* a. 1277, cap. x, a. 3, 4.
2. *Ibid.*, cap. xv, a. 2.
3. *Ibid.*, cap. xi, a. 3, 4 et 5.
4. *Ibid.*, cap. xii, a. 1.

d'autres temps en eussent été des fils dociles et soumis. Qu'on juge par là combien ces doctrines perverses étaient répandues et profondément enracinées.

L'archevêque Robert Kilwardby se trouva dans la nécessité de condamner toute une série de propositions panthéistes que les franciscains d'Oxford avaient formulées, propositions dont Roger Bacon disait qu'elles étaient généralement enseignées dans son couvent d'Oxford par les hommes les plus distingués, comme Robert de Lincoln, Guillaume de Paris, Adam de Marisco et d'autres[1]. Le célèbre augustin Gilles Romain lui-même se trouvait mêlé à ces doctrines dangereuses et fut obligé de se rétracter. Néanmoins ceux qui étaient le plus infectés de ces erreurs furent les docteurs de Paris.

C'est pénétré de la douleur la plus profonde et le cœur plein d'amertume que le souverain Pontife Grégoire IX écrivit en 1230 aux docteurs de Paris, qui, remplis de l'esprit de vanité et poussés par la passion de la nouveauté, cherchèrent à franchir les limites fixées par les Pères. Il leur représenta combien il était téméraire et même

'. Echard (et Quétif), *Scrip. ord. Preach*, I, 379.

peu chrétien de vouloir traiter l'intelligence des saintes Écritures, qui était cependant placée entre des bornes si solides, selon les principes d'une vaine science humaine. « Cela s'appelle faire descendre la tête jusqu'aux parties inférieures du corps et forcer la reine à remplir le rôle d'une servante; cela s'appelle attribuer à la nature ce qui appartient à la grâce seule. Que ces maîtres, qui ne servent à leurs disciples que des feuilles desséchées au lieu de fruits, réfléchissent et sachent que la foi, lorsqu'on veut la démontrer par la raison naturelle autrement qu'il ne convient, devient vide et inutile. Fasse le Ciel que la grâce ne soit pas à leurs yeux, comme elle paraît l'être, mise au ban et dépouillée de ses joyaux pour être revêtue des lambeaux rapiécés de la philosophie! Plaise à Dieu que les vaches maigres, qui apparemment n'ont jamais été rassassiées, ne dévorent pas les vaches grasses! » Mais afin que ces doctrines insensées, qui, semblables à un chancre s'étendant toujours plus loin, soient enrayées une fois pour toutes, il ordonne expressément à ces docteurs, en vertu de son autorité apostolique, de quitter ces voies de perdition pour rentrer aussitôt dans le droit chemin.

Tout cela cependant fut inutile. Dix années plus tard, l'évêque Guillaume de Paris condamna encore dix propositions de l'espèce la plus dangereuse.

Dans la même année 1240, le mineur Guillaume, plus tard évêque de Constance, fut obligé de retirer une proposition qu'il avait publiquement exposée, à savoir que celui qui est damné n'a jamais été en état de grâce. Trente années après, en 1270, l'évêque de Paris, Étienne, se vit de rechef dans la nécessité de condamner treize nouvelles propositions extrêmement mauvaises. Malgré toutes ces mesures, le mal n'était cependant pas extirpé. Enfin, le pape Jean XXI frappa le dernier coup et avec une sévérité digne de tous les éloges : il condamna en 1277, en une seule fois, deux cent vingt-deux propositions téméraires et impies. Il arracha ainsi, dit saint Thomas, l'ivraie qui depuis longtemps avait pris racine dans l'université de Paris. C'est un grand mérite pour Albert le Grand et Thomas d'Aquin, d'avoir contribué par leur zèle et leur science à éclairer le Saint-Siège et à purifier une école qui, à cette époque déjà, avait une réputation européenne. Les mesures multipliées que l'on a dû

prendre pour arriver à ce résultat et l'énergie qu'il a fallu y mettre, montrent suffisamment jusqu'à quel point le mal était invétéré.

Si donc les erreurs dont souffre l'époque où nous vivons sont grandes et affligeantes, ne désespérons pas. L'époque qui précéda l'apparition de saint Thomas ne fut ni moins malade ni moins troublée que la nôtre. Et lorsque de nos jours nous sommes saisis d'horreur de voir ces divagations intellectuelles étendre leurs plus funestes conséquences sur la vie indîviduelle et sociale, les contemporains de l'illustre maître du XIII[e] siècle ne furent pas moins effrayés de voir s'effondrer devant eux tout l'édifice que l'esprit chrétien avait élevé sur les ruines de la barbarie.

Aussi personne ne sera étonné de voir, même au sein de l'Église, ces principes dangereux représentés et soutenus, d'y trouver une frivolité, une légèreté qui frisent de près l'incrédulité. On peut dire de tout l'ordre de la chevalerie, écrit Pierre de Blois, que « celui qui sait le mieux profaner ses lèvres par les plus affreux blasphèmes, qui sait le mieux jurer, qui craint Dieu le moins, qui méprise ses ministres le plus, qui

insulte l'Église davantage, celui-là y est considéré comme le plus courageux [1]. »

7. La corruption mère de l'incrédulité

Le plus célèbre docteur de Paris en l'année 1201 fut le chanoine Étienne de Tournay. Sa pénétration, son talent pédagogique exceptionnel, la clarté de son exposition, lui attirèrent une telle foule d'auditeurs, qu'il n'y eut pas dans Paris de salle assez grande pour les contenir. Parlant un jour sur le mystère de la très sainte Trinité, il provoqua un tel enthousiasme dans son auditoire, que, ne pouvant plus se contenir dans son orgueil, il s'écria, levant les yeux vers le ciel : « Et toi, ô mon pauvre Jésus, combien j'ai exalté et confirmé ta loi ! Mais vraiment si je voulais sérieusement te combattre, je t'anéantirais encore avec plus de facilité que je ne t'ai glorifié ». Au moment même où il proféra ce blasphème horrible, Dieu lui prit la raison. Il ne sut plus que produire des hurle-

1. Pierre de Blois, *epist.* xciv. (Bibl. de Lyon, XXIV, 1210).

ments et ne reconnut plus personne que sa concubine. Il resta ainsi réduit à l'état de brute jusqu'à la fin de sa misérable existence. En 1217, le doyen de l'institut de Liège en Belgique, dit publiquement « que, s'il avait été juif ou païen, il n'aurait jamais eu la pensée de devenir chrétien ; qu'il lui suffisait d'entendre les cloches, qu'il n'avait aucun besoin d'aller à l'office [1]. »

Il est tout naturel qu'une semblable manière d'envisager les choses dût nécessairement conduire à une vie en opposition avec la loi chrétienne. Nous ne croyons pas utile de nous arrêter ici pour décrire le dévergondage que ces doctrines ont produit dans les mœurs des clercs ; qu'il nous suffise de dire que les vaudois et les sectaires leurs disciples ont prétendu que c'était l'immoralité des clercs qui leur avait donné naissance, et que d'autre part cette même immoralité fut la raison pour laquelle saint François d'Assise fonda son ordre.

Mais ce que nous ne devons pas oublier de mentionner, c'est que ce furent précisément ces mœurs abominables qui jetèrent tant d'esprits dans l'incrédulité et dans l'impiété : car, si de smil-

1. Raumer, VI, 195.

liers d'individus menaient une existence bestiale, il ne faut point s'étonner que la philosophie des brutes, l'épicuréisme, prît tant de développement. Et s'il doit nous paraître étrange que la singulière doctrine d'Averroès de la raison active en tous les hommes fût si énergiquement soutenue, nous n'avons qu'à nous rappeler que tous ceux qui y adhérèrent, en tirèrent la conclusion « que l'homme le plus perverti et le plus corrompu avait autant de droits au ciel que saint Pierre et saint Paul, et qu'il était absurde de parler d'une sanction divine de la loi [1] . »

8. Guerre aux ordres religieux

On comprendra facilement, d'après ce que nous venons de dire, pourquoi il se produisit aussitôt une lutte si acharnée contre ceux qui se firent un devoir rigoureux de ramener le triomphe de la conviction chrétienne, de l'enseignement chrétien, en un mot, d'une vie qui fût de

(1) Voughan, I, 408.

nouveau conforme à l'Évangile. Cette obligation échut aux deux nouveaux ordres religieux qui venaient d'être institués pour renouveler la face de la terre. Les frères prêcheurs en particulier poursuivirent le dessein de faire revivre dans toute sa pureté le christianisme dans la pensée et dans l'enseignement : il fut aussi le plus persécuté. On vit ceux qui se trouvaient en contradiction avec le sentiment chrétien se lever comme un seul homme et l'attaquer avec une violence qui n'a jamais eu d'égale dans l'histoire que celle que les hérétiques du XVIe siècle mirent au service de leur haine contre les jésuites, institués eux aussi pour arrêter les dévastations de la prétendue Réforme. Tous ceux qui avaient un intérêt quelconque, soit à cause de leurs mauvaises mœurs, soit à cause de leur incrédulité, de voir cet ordre privé de son influence, de le voir même anéanti, tous, professeurs, prêtres, moines, nobles, gens de cour, faisaient cause commune. La guerre fut entretenue par d'odieux discours, par des poèmes de mépris, qui soulevaient le peuple contre les religieux. L'université de Paris entra tout entière et avec toute sa puissance dans cette lutte insensée. L'ardeur que des deux côtés l'on mit en

jeu et l'excitation que provoqua cette guerre, furent indescriptibles. Il fallait toute la force des deux ordres, il fallait l'intervention de saint Louis, l'activité infatigable d'Albert le Grand, de saint Thomas et de saint Bonaventure ; il fallait que le Pape lui-même, à des intervalles réitérés, avec la plus grande fermeté, se mêlât de cette immense et vitale question, puisque l'intervention des évêques même les plus influents était impuissante pour arrêter la tempête que Satan, en parfaite connaissance de cause, avait soulevée contre ceux qui s'efforçaient de détruire son empire sur les âmes.

Après cela, qui oserait nier la ressemblance de ces temps avec les nôtres ?

Certes, les ennemis de l'Église ne sont aujourd'hui ni plus nombreux ni plus acharnés qu'ils le furent aux temps de saint Thomas d'Aquin ; ceux qui s'attaqueut aujourd'hui à la sainte Église de Dieu et à ses institutions, ne surpassent pas en haine leurs devanciers. Cette haine aveugle, qui se fait jour de toutes parts, a toujours été le caractère particulier des hérétiques ; mais, en exceptant ceux du XVIe siècle et leurs descendants, on ne vit jamais une rage plus enracinée et plus

grossière que celle des incrédules du XIIIe siècle.

L'un de ces hérétiques disait, lorsqu'on le conduisit à l'échafaud : « Vous avez raison de nous traiter de la sorte : car, si nous n'étions pas venus trop tard, nous aurions la force qu'aujourd'hui vous employez contre nous, et nous aurions fait passer de vie à trépas tous les prêtres, tous les moines et tous les laïques dévots [1]. » Ils prétendaient que l'Église avait depuis longtemps cessé d'exister, et qu'en tout cas l'Église romaine n'était point la véritable Église : elle ne pouvait être que la femme de l'Apocalypse qui, par ses iniquités avait entraîné tous les peuples à leur ruine [2] ; que tout ce dont elle faisait usage dans ses cérémonies, comme temples, statues, images, croix, autels, ornements sacrés, vases, encens, chants liturgiques, que tout était contre l'esprit de la Bible [3]. Pour rendre les usages liturgiques ridicules, ils avaient inventé, précisément comme les sociétés secrètes postérieures et à l'imitation des bohémiens et d'autres drôles de

1. Pseudo-Rainer, cap. III.
2. Moneta, lib. V, cap. I, § 2.— Rainer, *Summa*.—Martène, lib. I. Venet., 1775.
3. *Ibid.*, cap. VIII.

cette espèce, un langage particulier avec des expressions artistiques propres au but qu'ils cherchaient à atteindre[1]. Ils dirigeaient surtout leurs attaques contre les sacramentaux et contre les cérémonies qui se rapportaient plus spécialement aux pratiques de la vie, comme les fêtes, les processions publiques, les rogations, les pèlerinages. Ils disaient que les indulgences et les suffrages pour les morts, que toutes les coutumes religieuses employées et usitées dans l'Église pour apporter un soulagement aux âmes du purgatoire n'étaient que des jongleries inventées par la rapacité des clercs[2]

Selon eux, l'ordination sacerdotale ne donnait aucun pouvoir. Tout homme pieux avait le pouvoir de faire ce qu'ils prétendaient avoir seuls le droit d'accomplir en vertu de leur soi-disant consécration. Un prêtre, disaient-ils, en état de péché mortel — et ils y sont tous — ne peut rien, malgré son *ordination*. Dès qu'un prêtre pèche, il cesse, par le fait de son péché, d'être le représentant de l'Église, et tous ses actes comme tels sont nuls[3]. Quelles contradictions !

1. Pseudo-Rainer, c. v. (Bibl. Lugd., XXV, 266, a. b.)
2. Peraldus, lib. I, c. xxvii. — Luc. Tud., lib. I, cap. viii. — Moneta. lib. IV, c. ix, § 3.
3. Moneta, lib. V, cap. v.

Il ne peut pas non plus être question d'une foi déterminée : chacun peut se sanctifier dans la foi qu'il se fait à lui-même et selon sa propre loi [1]. Il n'est pas nécessaire, pour trouver la voie qui mène à Dieu, de se confier à une institution ecclésiastique ou à un représentant quelconque de l'Église ; il ne faut pour se sauver qu'obéir à Dieu, et non pas à des hommes. Nul homme n'a le droit de se placer entre nous et Dieu [2], car tous les hommes sont égaux devant lui. Les lois que l'Église s'arroge le droit de faire, sont nulles, puisque le droit qu'elle invoque est illusoire [3] : elle a tout aussi peu de droits à édicter des peines, à imposer des pénitences, à fulminer l'excommunication ; que si elle le fait, il ne faut pas s'y soumettre, et se déclarer indépendant d'elle [4].

Cet esprit des *barons de l'empire*, des *vassaux du Christ*, comme ils s'appelaient, ne pouvait pas non plus tolérer de serment, de vœux par lesquels on s'obligeait en conscience : il les

1. PERALDUS, lib. I, cap. XXIII.
2. PERALDUS, *Summa tract. de just.*, p. 10, cap. VII. Venet. 1571. Lib. I, 504.
3. MONETA, lib. V. cap. VI.
4. PERALDUS, *Tract de just.*, p. 11, cap. VII. — MONETA, lib. V, cap. V. § 6.

déclarait illégaux et contaires à la loi de Jésus-Christ. « Quand une fois », disaient ces hommes bibliques, un esprit s'est heureusement affranchi du joug du Christ, il faut bien aussi que la chair ait sa part de l'affranchissement évangélique ». C'est pourquoi ils s'en prenaient tout d'abord à la foi, comme s'il y avait dans la continence et dans la virginité une vertu particulière. Si la continence était absolument pratiquée, elle provoquerait même la ruine de toute vertu. C'est tout juste l'esprit de la liberté qui exige que l'on se mette au-dessus de la crainte superstitieuse du péché : car la simple fornication qui ne lèse en aucune manière le droit d'un tiers sur une femme, ne peut pas être un péché [1].

9. Hostilité des universités et des rois contre l'Église

N'est-ce pas là en vérité la liberté évangélique ainsi que les hérésiarques du XVIe siècle voulurent la trouver dans la Bible, et que l'on préconi-

1. *Art. damn.*, an. 1277, cap. XIV, a. 1, 2, 3, 4, 5, 6. 10. *Cont. gentil*, III, c. CXXII.

sait déjà à une époque où l'on ne connaissait pas encore généralement les livres saints? Pour la répandre, il y eut aux universités de France, de Lombardie et de Toscane, des sociétés secrètes dont les membres s'obligeaient par serment à l'enseigner partout. Aussi ces universités envoyèrent-elles leurs seïdes de tous les côtés. Le dernier mot de ces efforts était la destruction totale de la foi. On ne s'en cachait nullement, on le proclamait à haute voix. Les cours de l'impie Frédéric II, empereur d'Allemagne, et du misérable Jean sans Terre, roi d'Angleterre, qui vivaient tous deux comme des Turcs, étaient également deux centres d'où les principes dont nous parlons se répandaient parmi les peuples [1]. A côté de cela s'étaient formées des sectes d'épicuriens et de pythagoriciens, qui travaillaient moins par des attaques positives qu'en suivant un plan secret à populariser la corruption et le doute, d'où devait nécessairement sortir la complète dissolution de la foi et des mœurs [2]. Ces sectes se servaient des arts et des sciences pour prendre le peuple dans leurs filets. Elles organisaient des mascarades et des scènes mimiques pour ridiculiser les cérémo-

1. Vaughan, I, p. 408.
2. Werner, I, 572.

nies du culte chrétien ; elles répandaient des images obscènes, des pamphlets, des satires, des épigrammes, et toutes ces choses les servaient à souhait pour éloigner de Dieu les masses et les jeter dans la matière.

Toutes ces manœuvres impies se produisaient avec d'autant plus de facilité, que les princes les plus puissants se faisaient, à cette époque, un devoir non pas seulement de tolérer le mal, mais de le seconder, pour faire à l'Église une guerre à mort. Il est vrai que l'empereur Frédéric II traita les hérétiques comme les traita plus tard Louis XIV, pour mieux cacher, par ce zèle apparent en faveur de la pureté de la foi, son dessein d'asservir l'Église. Mais d'autre part le combat effroyable qu'il entreprit contre elle, fut le point de départ du déchaînement général de toutes les passions. En Angleterre, les rois se considéraient déjà depuis longtemps comme les vrais évêques, comme les vrais maîtres de l'Église, qui pouvaient à leur gré déchirer pièce par pièce la robe sans couture de Notre-Seigneur et faire don à leurs créatures des lambeaux arrachés. Le regret et la pénitence de Henri II relatifs au meurtre de saint Thomas Becket ne durèrent que peu de

temps, et Jean sans Terre reprit la lutte plus violente qu'elle ne l'avait été sous ses prédécesseurs. Quant au roi très chrétien, Grégoire VII avait déjà dit de lui que « nul fils ne traitait plus cruellement sa mère[1]. » Les choses cependant n'en restèrent pas là. Les rois, grâce à la servile soumission des clercs, dont se plaignait déjà Paschasius Radbertus[2], s'étaient avancés dans la voie ouverte au temps de Grégoire VII. L'insatiable sensualité de Philippe-Auguste, quoiqu'il eût trouvé son homme en Innocent III, avait néanmoins compris jusqu'où il pouvait aller sans avoir à craindre une sérieuse résistance de la part des évêques de son royaume. Cela était affreux, sans nul doute ; mais ce n'était rien en comparaison des horreurs qui se commettaient contre l'Église en Allemagne. Frédéric II était vraiment animé d'une rage infernale contre elle ; il lui faisait une guerre qui n'avait plus rien d'humain, avec le concours de tous les impies, de tous les incrédules, et sous la direction d'hommes féroces que le peuple tenait pour des échappés de l'enfer. Cette guerre fut menée avec une fureur inconnue et

1. *Epist.* xxxv, (Hardouin, VI, I, 1224.)
2. Bibl. Lugd., XIV, 618.

sans exemple ; et, si l'Église en sortit néanmoins victorieuse, si l'empire allemand roula dans une incommensurable misère jusqu'aux bords de l'abîme ouvert et prêt à l'engloutir, l'Église garda pendant de longues années les cicatrices des coups qu'elle avait reçus. Le bien avait été sur le point de succomber et le mal avait semblé devoir triompher.

10. Les Espérances de l'Église

Mais, pour combler finalement la mesure, il ne manqua pas, à cette époque dans le sein même de l'Église, de ces apparitions que l'on voit toujours se produire quand l'Église est pressurée en dedans et au dehors.

En effet, lorsque l'Église est fortement opprimée par ses ennemis du dehors et aussi quand elle souffre de plaies intimes, elle rencontre toujours de ces zélateurs de la bonne cause qui s'imaginent, dans leur ardeur impatiente et fiévreuse, qu'elle doit prendre toutes les mesures

de rigueur pour terrasser d'un seul coup ceux qui la persécutent et bannir de son sein ses membres malades. Au lieu de se calmer et de se vaincre, et d'attendre avec l'Église le moment opportun; au lieu d'alléger le fardeau de leur mère en pratiquant plus héroïquement les vertus qu'elle enseigne, ils s'insurgent contre l'autorité ecclésiastique, comme si elle était incapable de remplir ses devoirs. Cet esprit d'exagération et d'orgueil conduit toujours au schisme et bien souvent à l'hérésie. Nous avons pour exemples les montanistes, les novatiens, les lucifériens, les circumcelliens et les jansénistes. Il n'en était pas autrement au temps dont nous parlons. L'*Evangelium aeternum* n'était qu'un petit ulcère purulent qui s'était ouvert avant d'être mûr et dont le poison se glissa à travers le corps de l'Église pour le corrompre. L'apparition des flagellants, des fraticelli, des bégards et des lollards prouve suffisamment quels éléments dangereux cette période renfermait en elle.

Telle était la situation de l'Église durant la première moitié du XIIIe siècle. Et lors même que nous regardions ce que ce temps nous offre de grandiose et d'élevé à d'autres points de vue, il

n'en attristait pas moins les cœurs faibles et n'ébranlait pas moins les caractères vacillants et pusillanimes.

Mais plus le danger est grand, plus les difficultés sont nombreuses, plus aussi doit être fondée à son tour la confiance de la divine Épouse de Jésus-Christ en son Époux. C'est alors qu'elle doit se souvenir des paroles d'éternelle durée qu'elle a entendues tomber des lèvres du Sauveur : *Et portae inferi non praevalebunt adversus eam.* Là où nul secours humain ne peut détourner le mal, Dieu choisit lui-même les instruments de salut.

C'est ce qui arriva aussi à l'époque dont nous parlons ; et, parmi les instruments, dont il se servit, apparaît en première ligne saint Thomas d'Aquin.

Ce n'est que lorsque nous regardons le fond obscur devant lequel se dresse rayonnante la grande figure du Docteur angélique, que nous pouvons reconnaître la noble mission que Dieu lui a confiée au milieu de ces temps ébranlés. Il lui fallait précisément cet esprit réfléchi dont il était doué, pour prévenir les catastrophes les plus effroyables qui menaçaient l'Église, pour rétablir

l'ordre et la discipline dans l'enseignement, pour procurer un temps d'arrêt à l'esprit humain prêt à se perdre dans la course effrénée dans laquelle l'emportait la science païenne, jetée sans mesure par les Arabes et les Juifs sur l'Occident catholique.

II

LE DOCTEUR ANGÉLIQUE

---

1. Les Moyens de salut

On peut bien pardonner aux chrétiens de la première moitié du XIIIe siècle s'ils sont tombés dans ce découragement que nous remarquons chez les apôtres pendant que le Maître dormait dans la barque de Pierre. De même qu'au premier âge, la barque de Pierre se trouvait de nouveau en danger et le Seigneur dormait pendant que les flots en fureur la submergeaient. Ah ! c'est que son temps n'était pas non plus venu. Le mal devait d'abord arriver à maturité avant que la main du Maître y touchât.

Mais voici que Dieu, qui est admirable dans ses saints, envoie deux hommes par lesquels non seulement il commande à la tempête de se calmer, mais il communique à son peuple une nouvelle force et une nouvelle puissance.

« La Providence, qui gouverne le monde avec « cette science où tout regard humain est vaincu « avant d'être arrivé jusqu'au fond,

« Afin d'amener jusqu'à son Bien-Aimé « l'épouse de celui qui, en jetant un cri vers les « hauts, l'épousa avec son sang béni,

« Afin de la lui amener plus confiante en elle- « même et à lui plus fidèle,

« La Providence établit en sa faveur deux « princes pour la guider dans la charité et la « sagesse :

« L'un fut tout séraphique par son ardeur ; « l'autre, par sa grande sapience, fut sur terre un « reflet de la lumière des chérubins.

« Je parlerai d'un seul, car c'est parler des « deux, si l'on prend l'un ou si l'on prend l'autre, « puisque leurs œuvres tendirent vers une seule « et même fin [1]. »

C'est par la sainteté de la vie, par l'amour de

1. DANTE, *le Paradis*, chant XI.

la pauvreté, par la pratique de la charité que devaient être vaincus l'esprit antichrétien de l'égoïsme et la sensualité; c'est par la prédication de l'Évangile et par l'enseignement religieux que la science orgueilleuse devait être ramenée sous le joug de Notre-Seigneur. Tel était le plan divin de la restauration de la foi et de la vertu dans le monde. Personne n'en peut douter en jetant les regards sur la vie sublime de François d'Assise et en fixant l'immortel génie que l'ordre de Saint-Dominique venait de donner à la terre en la personne de Thomas d'Aquin, le Docteur angélique.

Formé d'abord [1] sous la protection visible de la divine Providence, dans les écoles des bénédictins, et rempli de l'esprit de la Tradition, qui était l'héritage de cet ordre antique et vénérable, Thomas d'Aquin fut transplanté dans le nouvel ordre des frères prêcheurs, qui présentait précisément dans son jeune enthousiasme et selon toute la force de l'expression une apparition digne des premiers âges du christianisme. Thomas était issu du plus noble sang de l'Italie et trempé au moral par la plus virile éducation. Placé

1. Vaughan, I, 50.

d'abord par ses supérieurs au centre du monde savant, dans la capitale de la France, il dut plus tard perfectionner les brillantes qualités de son esprit au contact de la science allemande.

Le jeune Thomas était ainsi visiblement destiné par le Ciel à réunir en sa personne les privilèges de tous les grands peuples de l'Occident et à assumer tous les avantages intellectuels qu'ils pouvaient offrir. La nature l'avait merveilleusement doué des plus beaux dons de l'esprit, et son ordre, avec une tendre et religieuse sollicitude, l'avait entouré de tous les moyens de culture que les temps pouvaient lui fournir. Aussi, dirigé par le Seigneur en toutes ses voies et correspondant à toutes ces faveurs avec une sainte fidélité, que pouvait-il en advenir autre chose qu'un maître surpassant tous les autres en piété, en science et en sagesse? Parvenu à l'âge où les autres savent à peine distinguer entre le bien et le mal, sans avoir été souillé même par l'ombre du péché, élevé au plus haut degré de pureté et de sainteté, il mérita, alors qu'il vivait encore, qu'il était presque encore adolescent, d'être regardé par ses contemporains comme un ange dans un corps de chair. Que sera-t-il de cet

enfant? pouvait-on demander de lui comme de saint Jean. On s'attendait certainement à de grandes choses; mais nul, même d'entre ceux qui avaient intérêt à espérer des choses extraordinaires, ne pouvaient, de loin, se douter de ce que Dieu opérerait par lui.

Il est avant tout devenu un saint, et l'un des plus illustres. Et s'il est vrai que tous les saints, qu'ils soient restés cachés, leur vie durant, ou dans une cellule ou au pied des lits des malades dans un hôpital, exercent sur leur temps comme sur les générations qui suivent une influence beaucoup plus puissante et beaucoup plus féconde en bénédictions, que ces grandeurs humaines dissolvantes autour desquelles l'histoire d'une époque semble se mouvoir, il sera difficile de se figurer quelle dut être la signification d'un saint de la grandeur et de l'influence du Docteur angélique. Ce ne sera que la clôture de l'histoire des siècles, à la fin des temps, qui révélera à l'humanité, dans une digne lumière, la prodigieuse figure de saint Thomas d'Aquin.

Mais en ne tenant que simplement compte de l'activité naturelle de saint Thomas, s'épanouissant sous la protection d'une si merveilleuse sain-

tеté, nous sommes obligé de constater qu'elle a été plus féconde et plus productive en heureux résultats, pour son temps aussi bien que pour les siècles postérieurs, que l'action de n'importe lequel des grands hommes, dont la vie sert à désigner les époques durant lesquelles ils ont paru sur la terre et vécu dans l'histoire.

2. Profondeur des plaies dont souffrait la science

Elles étaient bien profondes les plaies dont souffrait alors la science. Il fallait que les remèdes lui fussent apportés en temps utile et par un esprit précisément organisé à cette fin, et qui fût en état de ramener les intelligences dans leurs voies, pour mettre un terme à la désorganisation et à la ruine qui menaçaient. Et quelque nombreuses et profondes que fussent les plaies dont nous parlons, il n'y en eut pas une, c'est-à-dire il n'y eut pas une seule erreur en vogue, que le Docteur angélique n'atteignît à sa racine et n'extirpât, en mon-

trant à ceux qui avaient soif de la vérité le chemin qu'ils devaient prendre et parcourir pour y atteindre avec sécurité. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des preuves. Nous pensons qu'il suffira d'indiquer que le zèle de ses disciples a essayé de grouper les erreurs que saint Thomas a refutées dans *sa* grande *Somme* et qu'on en comptait plus de mille [1].

En effet, nous n'avons qu'à nous rappeler quelle irrévérence dans l'expression, quelle licence dans la spéculation, quelle inconvenance dans l'exposition des plus saints mystères du christianisme avaient fait irruption dans les écoles depuis Abailard. « Il ne s'agit plus ici », s'écrie saint Bernard [2] avec effroi, « il ne s'agit plus de questions sur la foi, mais de blessures faites à la foi et de blasphèmes contre le Christ. Tout cela est une injure pour les Pères, un scandale pour le présent et un effroyable danger pour l'avenir. On se rit de la foi des simples, on étripe les mystères de Dieu, on attaque audacieusement les dogmes les plus

1. Dans l'édition de la *Summa theologica* publiée à Padoue en 1698, le huitième index contient plus de 1200 propositions erronées réfutées ou par le texte même de saint Thomas ou par le commentaire qu'en a donné Séraphin Capponi, a Porrecta.
2. S. Bernard, *Epist.*, CLXXXVIII, n. 1.

élevés, on se moque des Pères parce qu'ils ont dit qu'il valait mieux se taire sur ces dogmes que de vouloir les scruter. Voilà comment la finesse humaine veut tout se soumettre et ne plus laisser de place à la foi. Rien n'est trop élevé auquel la sottise ne croie pouvoir atteindre, rien trop fort qu'elle ne croie pouvoir surpasser. Elle se précipite dans le divin et préfère souiller le sanctuaire plutôt que de l'ouvrir. Elle ne rompt pas un sceau, mais le met en pièces; et là où elle ne trouve pas d'accès, elle aime mieux nier qu'il y ait quelque chose derrière l'ouverture à travers laquelle elle ne peut pénétrer. »

Cependant ce dont se plaint saint Bernard n'était que le commencement du désastre ; ce n'était que l'initiation à cette ère de chutes continues dans lesquelles la foi chrétienne devait faire naufrage. En effet, Simon de Tournay poussa en avant et fraya le chemin à tous ces sectaires que l'évêque de Paris, Étienne Templier, condamna. Ils avaient inauguré le rationalisme, mais non pas un rationalisme plat et commun comme celui des XVIIIe et XIXe siècles ; le leur était intelligent et conséquent. Or c'est avec ce rationalisme que le Docteur angélique eut à lutter, c'est de lui

qu'il dut triompher. Dans la lutte il suivit l'exemple de son divin Maître ; il ne cria pas, il ne querella point ; le Seigneur avait déposé en lui son Esprit, et lui-même n'eut de repos jusqu'à ce qu'il eût rendu victorieux le droit de la foi vis-à-vis de la raison. C'est le tríomphe de ce droit qui seul pouvait rendre possible l'édification d'une science de la foi et d'un corps de doctrines qui devaient laisser bien loin derrière elles les plus hautes prétentions que l'on a cru jusque-là pouvoir adresser au traitement scientifique des dogmes religieux, sans pourtant qu'ils pussent toucher à la foi elle-même.

Telle était la tâche réservée à saint Thomas d'Aquin ; il devait la saisir dans son ensemble et la résoudre dans sa plus haute perfection.

Cependant là n'était pas tout ce qu'il avait à accomplir. Un second devoir étroitement lié au premier vint s'imposer à lui.

3. Fausse Philosophie

Nous savons quels écarts s'était permis la science humaine qui prenait si injustement le nom de philosophie. Cette prétenduephilosophie, se dépouillant de tout respect envers la vérité, n'admettant aucune limite ni aucune mesure dans ses spéculations, se disputant même avec Dieu quand elle n'en niait pas l'existence ; cette philosophie se lança dans des erreurs sans fin et s'en glorifia, s'appelant sagesse quand elle n'était que folie, lorsqu'elle vit ses monstrueuses productions universellement acceptées. En effet, les doctrines panthéistiques des Arabes, les idées rationalistes ou théosophistes des Juifs, les témérités impies et corruptrices que des maîtres qui se prétendaient chrétiens proposaient comme de la sagesse, rivalisaient de zèle pour dominer le monde.

Or il fallait ici un remède peut-être plus prompt et plus efficace que celui que nous réclamions tout à l'heure contre les erreurs théologi-

ques : car, si la sagesse humaine n'eût pas été ramenée dans ses vraies limites et remise en sa voie, comment aurait-on pu songer à la restauration d'une science positive de la foi ? Mais l'application du remède était d'autant plus épineuse, que le remède était plus difficile à trouver.

La révélation ne présentait pas sur ce terrain des vérités assez nombreuses comme fondement, afin qu'on pût facilement s'y appuyer pour sauver dans cet immense déluge ce qui était à sauver, et pour songer, après l'écoulement des eaux, à une réédification solide de la philosophie. Malgré ces obstacles, saint Thomas écouta l'appel de Dieu et se mit à l'œuvre ; il renversa toutes les erreurs rationnelles, et, sur les ruínes de la sagesse des Juifs et des Arabes, il reconstruisit pour toujours la philosophie chrétienne. Car, en faisant de nouveau reconnaître la supériorité de la foi sur la science naturelle, il a pu rétablir la vérité révélée comme une règle d'investigation pour cette même science, comme une pierre de touche infaillible pour juger ses résultats et comme un moyen de préciser avec certitude tout écart que pourrait faire la science en dehors de la vérité.

Mais la liberté et la dignité de la science ne

devaient-elles pas être amoindries par cette manière de procéder ? Non, au contraire : ce n'est qu'ainsi que la science pouvait parvenir à une exacte connaissance de ses capacités et des limites qu'elle ne devait pas franchir, mais dans lesquelles il lui était permis de se mouvoir en toute liberté, sans crainte de tomber dans l'erreur [1].

Si nous réfléchissons à quelles aberrations était descendue la philosophie des stagyrites avant Thomas d'Aquin, mais aussi avec quelle clarté et avec quelle précision il mit cette même philosophie au service de la vérité, nous sommes obligés de déclarer hautement que Thomas a bien mérité de la science humaine.

Il est vrai que les hommes ne lui en furent pas reconnaissants ; il n'obtint même pas la gratitude de ceux qui avaient le plus à se réjouir des services qu'il rendait aussi bien à la foi qu'à la raison humaine. Mais l'ingratitude n'amoindrit pas les bienfaits, et la vérité des principes dont il était le propagateur ne souffrit aucun préjudice de ce qu'elle ne fut pas toujours et partout reconnue et admise.

1. Voir le bref de S. S. Pie IX à l'archevêque de Munich, en date du 21 décembre 1863.

Tout cela posé, nous devons dire que les deux œuvres précitées de saint Thomas furent les plus importantes de sa vie entière. Les deux maux auxquels il porta remède par ces travaux étaient d'une nature bien plus dangereuse que tous les autres qui sévissaient à la fois et à la même époque. En effet, par le triomphe sur les deux ennemis intérieurs, la destruction de la foi et l'insubordination de la raison, qui firent tant de ravages dans la maison du Seigneur, on arrivait logiquement au triomphe des ennemis extérieurs, qui puisaient leur audace et leur force précisément dans les maux dont l'Église souffrait intérieurement. Aussi les hérétiques furent-ils déjà vaincus par cela seul que la science sacrée et la vie religieuse se trouvaient de nouveau rétablies dans toute leur pureté. Voilà pourquoi saint Thomas eut le mérite insigne d'avoir renversé les partis hérétiques de son temps, sans avoir directement engagé de controverses avec eux. Un homme d'un esprit aussi vaste et d'une pénétration aussi profonde n'était pas fait, comme d'autres polémistes, pour prendre une à une chaque proposition de ses adversaires et la renverser. Il ne saisit jamais une question sans la traiter depuis sa pre-

mière prémisse et à travers toutes ses conséquences jusqu'à la dernière conclusion. La réfutation d'une erreur pouvait à peine lui fournir l'occasion, mais ne devint jamais le motif d'un écrit. Quand il prit la plume, ce n'était que pour exposer et démontrer la vérité et toute la vérité : de cette manière il renversait du même coup toutes les erreurs.

Il en fut ainsi quand son saint confrère Raymond de Pennafort, animé d'un zèle ardent pour la conversion des infidèles de l'Espagne, le pria d'écrire un livre dans lequel il dissiperait d'une part les ténèbres dans lesquels ils erraient et de l'autre il les éclairerait en faisant luire à leurs yeux la lumière de la foi. Le maître obtempéra à l'humble prière de son père spirituel et composa cette *Somme* que l'on connaît sous le titre de *Summa contra gentiles*, œuvre qui, dans son genre, n'eut jamais son égale [1]. En effet, il n'y a rien de pareil dans la littérature apologétique, parce que cette *Somme* va, dans ce qu'elle embrasse, bien au delà des limites de ce qu'on a coutume d'appeler une apologie et elle est devenue,

(1) PETRUS MARSILIUS, dans DE RUBEIS, préf., § 1 (Venet., XVIII, p. IV). — Voir l'apendice n° 1 à la fin du livre.

par son contenu, une esquisse complète de toute la doctrine chrétienne.

Il n'y a que l'opuscule dirigé particulièrement contre les erreurs des Grecs et quelques autres petits traités qui fassent exception. Dans ces derniers écrits, entrepris par ordre et dans un but déterminé, il se borne simplement à une courte explication et à la réfutation des erreurs qui se présentaient dans la question.

4. Caractère des écrits de saint Thomas d'Aquin

En dehors de cette entreprise, les deux autres luttes dont nous avons déjà parlé et qui surexcitèrent les esprits, c'est-à-dire les attaques contre les ordres religieux et les doctrines enseignées sous la direction des gouvernements et destinées à ruiner l'Église, l'État et la société, donnèrent lieu à notre illustre saint de traiter toutes les questions relatives à ces deux objets et de telle sorte que dans de semblables occasions ses arguments fussent toujours des armes utiles à la défense des

mêmes intérêts. Les travaux de saint Thomas provoquèrent les diatribes de Guillaume de Saint-Amour, devinrent comme un code complet de la perfection et de la vie monastique, comme le meilleur moyen d'y parvenir, ainsi que de la vraie science et de la voie dans laquelle il faut l'atteindre. Ils forment de cette manière un vrai guide, non seulement pour les religieux, mais pour tous ceux à qui leur perfection tient à cœur.

De la même manière, les écrits qu'il composa, mais que malheureusement il n'acheva pas, sur tout ce qui touche à l'État, et dans lesquels il élève la doctrine de l'ancien droit et de la philosophie morale à la hauteur des principes de la révélation ; ces écrits eurent une bien plus haute signification et une portée bien plus étendue qu'il n'en était besoin pour réfuter les erreurs qui les firent naître. Et ce qui est digne de remarque, c'est que, dans les temps plus rapprochés de nous, des écrivains protestants se sont attachés avec une sorte de préférence et d'admiration à commenter les doctrines de saint Thomas sur l'État et la société. Cela se conçoit du reste aisément, que dans des temps qui commencent à recueillir

les fruits empoisonnés produits par la séparation de la vie publique d'avec le christianisme, les esprits sérieux soient entraînés à se dédommager de l'affreuse réalité qu'ils ont sous les yeux, par l'étude de l'image merveilleuse que le plus grand génie du moyen âge a laissée d'une société vivant sous la direction de Dieu.

Nons voyons, par ce que nous venons de dire, que, de quelque côté que le temps montrait sa faiblesse et ses misères, il trouvait partout saint Thomas prêt à lutter pour la vérité. Il était toujours le premier sur le champ de bataille, et il n'entreprit jamais le combat sans le mener jusqu'à la fin et sans en sortir victorieux. Sa grandeur consiste précisément en ce qu'il réfuta toutes les erreurs qu'il rencontra, et qu'il fit partout et toujours triompher la vérité. Indépendamment des résultats immédiats que produisirent ses immenses succès, nous devons constater ici qu'aujourd'hui même nous vivons encore intellectuellement et théologiquement de ses triomphes, et que les arguments dont il s'est servi pour démasquer les perfidies de l'erreur, sont encore les armes avec lesquelles nous combattons les sophismes des adversaires de la Religion et de l'Église.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les ennemis modernes de la foi catholique ne sont que de maladroits plagiaires ; ils n'opposent au catholicisme que des objections mille fois réfutées. Il est démontré qu'ils ne peuvent rien produire de nouveau : car l'esprit humain s'est totalement épuisé, au temps de saint Thomas, dans l'invention des aberrations contre les dogmes catholiques. Les hérétiques postérieurs à cette époque n'ont rien ajouté aux erreurs de leurs devanciers ; ils ont simplement fait vis-à-vis d'eux, mais dans le sens diamétralement opposé, ce que les scolastiques ont fait vis-à-vis des Pères relativement à la foi. De même que les scolastiques n'ont tiré que les dernières conséquences des propositions individuelles des Pères et les ont réunies en un vaste système d'enseignement, de même les hérétiques du XVI[e] siècle n'ont développé que l'une ou l'autre erreur et ont groupé en un tout les propositions éparses et souvent contradictoires de leurs pères dans la négation. Ils ne les ont peut-être surpassés que dans le rejet absolu de toute autorité visible. Voilà comment il s'est fait que saint Thomas, en s'attaquant à toutes les erreurs de son temps et en les réfutant avec son écrasante dia-

lectique, a travaillé par avance pour tous ceux qui combattirent les réformateurs du XVI[e] siècle. Il n'est donc pas étonnant que ces mêmes réformateurs eussent une rage instinctive contre lui, même avant d'avoir ressenti le poids de sa doctrine, par la lutte avec les polémistes catholiques. Aussi, dès le commencement de la Réforme, l'étude des œuvres de saint Thomas fut jointe à l'étude de la théologie, et le grand maître de la dialectique eut dès lors de brillants et de nombreux interprètes.

C'est pour ce motif que saint Pie V a pu dire avec raison que, « par la puissance et la vérité de « sa doctrine et du moment où il a été reçu parmi « les saints, beaucoup d'hérésies qui depuis ont « vu le jour, ont été anéanties, ce qui s'était « vu précédemment à maintes reprises et récemment d'une façon très claire dans les décisions « du concile de Trente. C'est pourquoi tout l'univers doit célébrer sa mémoire avec une vive « gratitude, puisque c'est par ses mérites que jour « par jour il est délivré des plus désastreuses « erreurs [1]. »

Les paroles que nous venons de rapporter jus-

1. BANCEL, Moralis div. Thomæ præf., I, page XX.

tifient déjà à elles seules la grande réputation que la postérité reconnaissante a faite à saint Thomas d'Aquin. Néanmoins, ce qui a été exalté en lui jusqu'ici, c'est-à-dire la réfutation de toutes les erreurs élevées contre la religion catholique, ne suffit pas de loin à la gloire de la scolastique et de son chef saint Thomas.

5. Les Périodes scientifiques de l'Église

Ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, il faut considérer la scolastique comme la clôture de toute l'ère patristique et de toutes les conquêtes faites par les Pères pendant les siècles qui l'ont précédée.

Nous pouvons, de même que dans l'histoire de la création ou bien dans celle de toute vie humaine qui s'écoule selon l'ordonnance divine, distinguer dans l'histoire de l'Église une triple période. D'abord le jour même de la création, où toutes choses furent tirées du néant et où rien ne fut créé que par la parole de Dieu. Mais en ce

jour rien ne fut achevé, complété (*opus creationis*). A ce jour correspond dans la vie humaine le jour de la naissance. C'est sans doute par un effet de la toute-puissance de Dieu que l'enfant voit la lumière du jour ; mais il n'est pas moins un être fragile, petit et loin de la perfection à laquelle il est destiné. Il en fut de même au temps où le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, et où voyagèrent encore sur terre ceux qui pouvaient s'appliquer ces paroles : « Dieu, qui a ordonné que des ténèbres sortît la « lumière, a illuminé nos âmes ; il a laissé briller « la lumière de la connaissance de Dieu dans la « face de Jésus-Christ. »

Puis vint une seconde période, celle de la séparation (*opus distinctionis*), où la lumière se sépara des ténèbres, la terre de l'eau, et où chaque chose prit sa forme parfaite. Il en est ainsi de l'homme dans le temps de sa jeunesse, tant qu'il se perfectionne corporellement et spirituellement : c'est une époque de croissance continue, de développement de force dans la lutte; un temps de progrès incessant dans la connaissance et un combat ininterrompu entre la vérité et l'erreur ; un temps de perfectionnement moral, avec le danger d'être

jeté dans des chemins qui mènent à la mort surnaturelle de l'âme. Ce temps était, dans le royaume du Sauveur, les siècles de la manifestation potentielle des génies chrétiens, durant lesquels la lumière qui était venue en ce monde et les ténèbres qui ne l'ont point comprise et qui la haïrent, se livrèrent un combat jusqu'à ce qu'enfin, après des triomphes et des défaites réciproques et successifs, chaque parti se fixa définitivement, en opposition l'un avec l'autre, d'une part le royaume de Dieu, et de l'autre l'empire du monde et de Satan.

Enfin vint la troisième période, durant laquelle, après la séparation accomplie, chaque parti eut le loisir d'orner et de parer ce qui avait pris sa forme définitive, puis de le coordonner, de le faire fructifier et correspondre à la perfection de l'être qu'il possédait en lui-même *(opus ornatûs)*. Il en est ainsi de l'homme. Lorsque, après un laps de temps consacré à un développement lent et souvent menacé, il atteint enfin la plénitude de ses forces corporelles et la culture complète de son intelligence, alors commence pour lui la période de sa vie la plus grave, celle de l'activité et de la responsabilité. Il prend alors

l'engagement et se soumet à l'obligation de rendre utile ce qu'il a acquis, de faire produire ce qu'il a appris, et de consacrer, en un mot, et les forces de son corps et les puissances de son âme à une action aussi féconde pour les autres que pour lui-même. Tel fut le temps qui commença avec le moyen âge. Il s'agissait de faire fructifier et d'appliquer à la parfaite ordonnance du royaume de Dieu sur la terre tout ce que les Pères avaient conquis dans les longues luttes des premiers siècles, ce qu'ils avaient défendu avec le feu de la jeunesse qui animait alors l'Église, par la puissance de l'Esprit-Saint qui planait sur elle. De là ces splendides systèmes de la scolatisque dont les magnifiques cathédrales de l'époque ne donnent que des images incomplètes, systèmes qui étonnaient, par leur hardiesse et leur élévation, même les ennemis de l'Église.

Mais le plus brillant de tous ces météores qui, par la disposition de la divine Providence, devaient luire dans le beau ciel de l'Église, et que nul autre n'eclipsera jamais dans les temps à venir, est celui sur la poitrine duquel la symbolique religieuse a placé, en toute justice, l'image du soleil, le Docteur angélique, Thomas d'Aquin. Il réunissait en

effet en lui tous les rayons que la grâce de Dieu avait fait descendre sur l'Église par les saints Pères et les autres grands hommes du christianisme, et de son génie il les répandit sur l'humanité comme les flammes d'un immense brasier.

Il y eut un temps, et il dure peut-être encore, où l'on prétendait, même parmi les catholiques, que la scolastique était une méthode qui consistait essentiellement à s'éloigner, sans aucun égard de la Tradition, des premiers siècles, à ne présenter que ses propres vues sous une forme plus ou moins artistique mais répugnante, à se passer autant que possible de la sainte Écriture, à ne faire aucun usage des écrits des Pères, afin de pouvoir se livrer à des spéculations gigantesques mais étranges. Cette manière d'apprécier la scolastique est absolument fausse.

Un des plus célèbres théologiens du XVIe siècle, qui avait d'abord essayé d'exposer systématiquement les fondements et la méthode de la science théologique, tel que l'avait fait depuis plusieurs siècles la scolastique, Melchior Cano dit que la première loi que le théologien a à suivre avant toutes les autres, c'est de chercher à acquérir

et à posséder parfaitement toutes les autorités et toutes les preuves. Ces autorités et ces preuves doivent être coordonnées et claires dans son esprit ; il doit en un mot en avoir une connaissance parfaite et méthodique : ce qui, d'après Cano, demande du temps et un travail soutenu. En effet, ce n'est pas peu de chose de lire et de saisir toute l'Ecriture sainte, de connaître les décisions des conciles et des souverains pontifes e les passages des Pères relatifs aux dogmes. Et quand on lui objecta que personne au monde ne peut avoir la prétention de savoir toutes ces choses et de les garder dans la mémoire, il répondit avec un fier sang-froid : « Pour moi, je ne « veux blâmer aucun théologien de n'être pas « arrivé à la possession de ces connaissances ; « mais je le blâme, ne les possédant pas, de s'ar- « roger le nom et la qualité de théologien [1]. »

En vérité, si l'on n'est en droit de s'appeler théologien qu'autant que l'on possède les connaissances que réclame Melchior Cano, il y a un grand nombre d'hommes qui l'ont porté et le portent encore sans y être autorisé. Cependant jugé à cette mesure, le Docteur angélique est

1. Melchior Cano., *Loc. theol.*, l. XII, cap. x, 1.

vraiment théologien : car quel est celui entre tous ceux qui ont cultivé et enseigné la théologie qui, mieux que lui, a connu le passé de l'Église et a été plus familiarisé avec l'Écriture sainte et les saints Pères ? qui en a fait un plus magnifique usage ? Il est vrai que d'autres ont inséré dans leurs écrits des passages plus nombreux, mais ce n'est pas en cela que consiste la science des Écritures et des Pères ; il suffit pour en faire autant d'avoir des collections sous sa main. Ce qui constitue le mérite de saint Thomas pardessus tous les autres théologiens, c'est l'habileté dans le choix et dans l'application des textes, c'est le merveilleux profit qu'il a su en tirer pour les rendre décisifs là où il les employait. Or en cela il a prouvé que non seulement il possédait tout le trésor de la Tradition, mais qu'il en était le maître et en disposait à son gré et selon qu'il en était besoin.

6. Des Sources de la science de saint Thomas

La preuve la plus évidente de notre sentiment se trouve dans la *Catena aurea (la Chaîne d'Or* [1]), sans contredit l'ouvrage le plus merveilleux dans son genre qui soit dans la littérature théologique. Il n'y a pu avoir qu'un génie pour entreprendre et mener à bonne fin l'explication des quatre Évangiles par les seuls textes des Pères de l'Église. Aujourd'hui que nous sommes plus familiarisés avec les trésors de la patrologie et où il nous est beaucoup plus facile de consulter les écrits des Pères, une pareille entreprise par le plus éminent esprit nous paraîtrait une témérité. Et cependant saint Thomas l'a réalisée à travers les plus grandes difficultés et d'innombrables obstacles.

Que si nous examinons maintenant sa *Somme théologique* [2], de combien ne surpasse-t-elle pas en élévation, en science, la *Catena aurea*? Un

1. Voir l'appendice n° 3 à la fin du livre.
2. Voir l'appendice n° 2 à la fin du livre.

indicateur sommaire que nous trouvons joint aux anciennes éditions, nous dit que saint Thomas mentionne cent-soixante noms d'auteurs et de conciles sur lesquels il s'appuie dans cette œuvre colossale. Dans ce nombre il y en a quarante-huit d'écrivains, de philosophes, d'historiens et de poètes qui n'étaient pas chrétiens, et cinquante de Pères, témoignage éclatant d'une vaste érudition, qu'on ne pourrait pas rendre d'un théologien des temps modernes, en possession pourtant de ressources autrement grandes et nombreuses que celles dont disposait le Docteur angélique.

Il ne faut pas croire cependant que Thomas d'Aquin ait pris ses citations dans des *compendium* ou des recueils, où il les aurait trouvées réunies, pour les appliquer ensuite à sa convenance. Il y avait peut-être de son temps quelques collections de matériaux propres à la prédication, une sorte de littérature de la chaire, à laquelle travaillaient précisément les dominicains, pour faciliter la composition des sermons ; mais on ne trouvait pas encore ces recueils connus plus tard sous les noms d'Alphabetum ou de Distinctiones, qui furent rédigés postérieurement et qui étaient moins utiles à l'étude de la théologie qu'à l'art

oratoire. Voilà pourquoi saint Thomas en était réduit à son propre zèle, à sa propre étude, à son travail personnel. Qu'on juge de là des efforts qu'il a dû faire, des recherches qu'il a dû entreprendre pour atteindre un aussi prodigieux résultat dans la connaissance des autorités doctrinales et scientifiques de l'Église !

Jeune encore, alors qu'il se rendait avec le général de son ordre, Jean le Teuton, à Paris pour y étudier, il donna une preuve éclatante de son amour pour la science sacrée. Arrivés devant la merveilleuse capitale de la France, Jean dit à son jeune compagnon de route : « Que donneriez-vous, Thomas, pour être le roi de cette capitale ? » — « Je préférerais », répondit-il, « l'explication de saint Jean Chrysostome sur l'Évangile de saint Matthieu à la ville de Paris. » Ce sentiment prédomina en lui durant toute sa vie. On ne sait vraiment ce qui est le plus admirable en lui, ou de son zèle à colliger au milieu de tant de difficultés, ou de la supériorité qu'il montre dans l'emploi de ce qu'il a recueilli, ou de l'originalité avec laquelle il le manie, le travaille, sans pourtant lui imprimer le cachet de sa personnalité [1].

1. Vaughan, II, 531, seq. 560.

Ce que nous venons d'exposer prouve aussi combien il est faux de prétendre qu'au temps de saint Thomas il n'y avait point d'exactitude critique. Personne n'ignore combien il était mécontent des traductions d'Aristote dont on se servait alors. Or, afin de n'être pas trompé sur le texte original, il en fit faire une nouvelle traduction du grec et s'en servit pour démontrer l'obscurité et l'inexactitude des traductions en usage [1].

Il est également à remarquer que saint Thomas n'a pas seulement utilisé les Pères latins, mais qu'il s'est particulièrement servi des Pères grecs. Parmi les latins, il a parfaitement connu saint Augustin, dont il s'est même approprié l'esprit. Marchant sur les traces du grand évêque d'Hippone, il a, pour parler avec le pape Urbain V, « rempli d'une manière parfaite l'Église de science et de doctrine [2]. » Il a reproduit et expliqué ce modèle avec une fidélité telle [3], que plus tard les vrais connaisseurs des écrits de saint Augus-

1. Vaughan. II, 700. — Werner I, 407. De Rubeis admon. prævia in ed. Venet., XVI, p. xiii.

2. Bulle relative à la translation des reliques de saint Thomas.

3. Salmanticenses, tom. V, *de Gratia*, tract. XIV, disp. 1, cap. vii, § 2.

tin, comme les cardinaux Noris et Aguirre, disaient que pour aller à saint Augustin il n'y avait de voie que par saint Thomas, qui, avec sa merveilleuse clarté d'esprit, illuminait tout ce qu'il y a d'obscur et de difficile dans son maître ; ils disaient encore qu'ils en avaient fait souvent l'expérience. Mais, bien que ces deux génies soient si rapprochés l'un de l'autre, bien que saint Thomas se soit pénétré de saint Augustin et l'ait fait parler par sa plume, on ne peut pas dire qu'il en soit réellement le disciple. Moins original que l'évêque d'Hippone, mais aussi personnel que lui, saint Thomas est devenu un maître qui ne ressemble pas plus à saint Augustin que celui-ci n'a ressemblé à aucun autre docteur. Ce que saint Augustin à bâti, saint Thomas l'a embelli et l'a achevé dans sa perfection. Nul autre ne sera jamais leur émule.

7. Supériorité scientifique de saint Thomas

Il ne viendra jamais à l'idée d'aucun panégyriste de saint Thomas d'Aquin de prétendre qu'il a rendu à lui seul tous les services qu'ont pu rendre à la religion et à l'Église les Pères qui l'ont précédé, afin de diminuer la valeur de ces grandes lumières. Il n'est pas possible qu'on veuille glorifier le Docteur angélique au préjudice d'autres hommes illustres. Sans un saint Anselme, un saint Bernard, un Pierre Lombard, un Albert le Grand, un Alexandre de Halès, saint Thomas d'Aquin eût été aussi impossible que Newton sans Copernic, Galilée et Kepler, qu'Aristote sans Socrate et Platon. Mais de même que ces personnages surpassaient leurs devanciers, de même aussi les travaux de saint Thomas étaient l'achèvement de toutes les œuvres philosophiques et théologiques parues avant lui. Il n'y eut personne avant lui qui aurait pu accomplir cette tâche gigantesque. Les anciens Pères avaient

d'abord à amener les pierres et à les tailler, à préparer ces nombreuses et colossales masses qu'une génération de géants pouvait seule coordonner et harmoniser, une génération qui avait à disposer d'une puissance et de moyens que les siècles postérieurs ne devaient plus connaître, pas plus qu'ils n'ont connu les moyens avec lesquels les Égyptiens et les habitants de Palmyre transportaient les matériaux nécessaires à leurs constructions. Mais dans l'intervalle qui suivit l'époque à laquelle ces pierres furent trouvées et conduites en lieu et place, où elles devaient être employées, parut uue autre génération qui n'atteignit plus à la hauteur de ses pères, et l'on n'y trouva plus de maîtres qui purent réunir ces innombrables et gigantesques matériaux, pour en former le temple de Dieu. Les docteurs qui vécurent depuis Isidore de Séville jusqu'au moyen âge, furent les témoins de ces temps orageux durant lesquels l'ancien monde s'effondra, et où un nouvel ordre de choses vit le jour dans les horreurs d'un épouvantable enfantement, et ils ne purent s'appliquer à une semblable tâche ; ils n'y purent même pas penser. Abailard, Roscelin et Guillaume de Champeaux, qui inaugurèrent une pé-

riode nouvelle, n'étaient que des chevaliers errants qui ne rompirent des lances que dans de téméraires aventures. Ils ne défendirent les nouveautés qu'ils mirent au jour qu'avec les armes dangereuses du sophisme, du doute, du mépris et même de la frivolité. Saint Bernard et saint Anselme étaient sans doute des hommes d'un esprit supérieur et d'une grande puissance d'action ; mais leur vie s'épuisa en luttes pour la liberté de l'Église et pour la restauration de la sainteté de la vie chrétienne. Hugues et Richard de Saint-Victor, et plus qu'eux, Pierre Lombard, commencèrent de leur côté à poursuivre avec une parfaite connaissance de cause et un coup d'œil assuré le but qu'atteignit seul saint Thomas ; mais il fallait commencer, et leur plan de bataille était trop vaguement conçu quand ils se mirent en campagne. D'ailleurs ils étaient trop inféodés à Platon, et ne reproduisaient que fort imparfaitement les doctrines philosophiques de saint Augustin ; ils n'avaient pas, nous le répétons, le souffle vivificateur d'un plan vraiment systématique. Au dessus de ceux-ci se tenaient, à inégale hauteur, Albert le Grand, Alexandre de Halès et saint Bonaventure. Mais l'esprit d'Albert était bien plutôt,

si nous pouvons nous exprimer de la sorte, un magasin de provisions ; il était d'une érudition immense et multiforme, mais ne pouvait pas, pour des raisons qu'il nous est impossible de détailler ici, en former un système scientifique complet. Alexandre, au contraire, était trop original pour pouvoir avancer avec la certitude d'arriver. Quant à saint Bonaventure, absorbé par les questions ecclésiastiques du jour et sous le poids de la responsabilité de sa charge, il n'avait ni le repos nécessaire ni les loisirs pour se consacrer à un travail aussi long et aussi vaste ; d'ailleurs, quelque grand que fût son esprit, quelque étendues que fussent les connaissances du maître séraphique, il ne possédait ni l'élévation, ni la largeur, ni la profondeur, ni la parfaite symétrie intellectuelle de son angélique ami.

Et c'est ici que nous pouvons réellement apprécier la valeur de saint Thomas, quand nous étudions avec une attention sérieuse les savants que le moyen âge a engendrés et qui se dressent devant nous en si grand nombre, tous inviduellement célébrés par l'histoire comme des esprits de la plus haute portée, formant comme un immense faisceau de lumières pour éclairer l'huma-

nité : Alexandre de Halès, Albert le Grand, Guillaume d'Auvergne, Vincent de Beauvais, Henri de Gand, Richard de Middletown, Gilles Romain, Godefroy de Fontaines, Scot, François Mayron, Natalis Hervé, Bonaventure, Roger Bacon, Raymond Lulle, Pierre Auréole, Guillaume Durand, Occam, Buridan, Walter Burleigh, Thomas de Strasbourg, Grégoire de Rimini, Raymond de Sabonde et beaucoup d'autres renommés par leur science ; mais tous sans exception furent surpassés par l'humble et angélique Thomas, si nous considérons la perfection et le grand nombre d'œuvres qu'il a produites [1].

Parmi les savants que nous venons de nommer, il n'y en a que deux, les confrères de saint Thomas, Albert le Grand et Vincent de Beauvais, qui aient à peu près écrit autant que lui. Mais eussent-ils laissé plus d'ouvrages que Thomas d'Aquin, ils ne lui auraient pas été supérieurs : la supériorité, en effet, ne consiste pas dans la multiplicité des travaux sur la même question ; elle ressort des qualités et de la perfection avec lesquelles cette question a été traitée. Dans les œuvres de saint Thomas, nous rencontrons les

1. Vaughan, II, 326 et seq.

branches les plus différentes des sciences théologiques et naturelles traitées toutes avec une égale ponctualité et un complet développement. Il s'est occupé, à côté de ses travaux ascétiques, qui ne sont que des œuvres d'occasion, de toutes les parties de la discipline philosophique ; il a, dans de savantes dissertations, parcouru à quatre reprises différentes tout le champ de la théologie. Et comme, du reste, les scolastiques les plus distingués, qui tous ont commenté les saintes Écritures avec une prédilection marquée [1], saint Thomas, a à son tour, expliqué presque toute la Bible. Il y en a même des parties dont nous possédons un double commentaire, comme les Épîtres de saint Paul, et qui sont réputées fort remarquables par tous les exégètes postérieurs au Docteur angélique. C'est par ses travaux sur les livres saints qu'il a terminé sa carrière. Et tandis que d'autres, dont la science étendue et la prodigieuse fécondité ne méritent pas moins notre admiration, ont atteint un âge avancé, Thomas d'Aquin ne compte pas même cin-

1. Hugues de Saint-Cher, Nicolas de Gorran, Pierre de la Palu, Nicolas de Lyre, etc.

quante années d'existence [1]. Saint Jérôme était parvenu à 90 ans, Origène à 70, saint Augustin à 76 et Albert le Grand à 80. C'est durant cette vie si courte qu'il a composé ces livres fameux, malgré leur grand nombre, si substantiels et si solides. Et pourtant bien d'autres occupations en absorbaient la durée. Jamais il n'a abandonné sa chaire ; puis on le voit tantôt à Paris, tantôt à Cologne, tantôt à Londres ; il a séjourné à Viterbe, à Rome et à Naples, écrivant, enseignant, parcourant l'Europe, faisant tout cela à une époque absolument agitée, où les luttes de Frédéric II, de Manfred, d'Ezzelin et de Charles d'Anjou troublaient non seulement l'Église et l'Italie, la patrie du saint, mais même sa propre famille. Nous sommes donc d'accord avec le pape Clément VI quand il dit que « la production de tant d'œuvres serait incompréhensible, si l'on n'admettait pas que le Saint-Esprit, par une grâce spéciale, y avait contribué [2]. » Saint Thomas prouve de la manière la plus évidente qu'il n'y a qu'une véritable paix de l'âme, cette

1. Vielmius, *de Div. Thomæ doctrina et scriptis.* (Ed. Vindob. 1763, p. 114 et seq.)
2. Bancel I, liv, I, xix.

paix que la sainteté peut seule donner, en union avec la science, qui puisse engendrer des œuvres aussi incomparablement belles.

8. Vertus héroïques du Docteur angélique

Nous le répétons, il n'y a que la sainteté qui explique une apparition comme celle que nous admirons dans ce vaste génie. A l'encontre de la plupart des écrivains, la personnalité de saint Thomas d'Aquin disparaît tellement dans ses écrits, qu'à peine on l'aperçoit vaguement dans le fond. Il n'y parle jamais à la première personne, si ce n'est dans l'une ou l'autre introduction et quand il n'a pu faire autrement. Le passage suivant est à peu près le seul de ses livres où il se met directement en jeu : « Si, dit-il, cet exposé ne convainc pas mon adversaire, qu'il y réponde directement. En y répondant, il me trouvera, non seulement moi qui suis le plus petit de tous, mais encore d'autres défenseurs de la vérité qui s'opposeront à son erreur et redresseront son ignorance [1]. »

1. *Opusc.* 9 (alias. 16). Venet., XIX, 269.

Il faut encore ajouter à cela la sage mesure qu'a gardée ce grand génie, et qui est peut-être plus admirable encore que les résultats de sa prodigieuse pénétration. Il était le maître de sa personne aussi bien que de se sconnaissances. « Quand il traite des principes fondamentaux, il est large et suit en cela le conseil de Platon. Il ne parle qu'avec peine des choses qui peuvent contrister la piété chrétienne, alors que des esprits plus faibles s'en occupent inutilement. Il use avec une incroyable délicatesse des preuves rationnelles et expérimentales, quand la question qu'il traite l'exige, et il ne s'en sert point quand elles sont inutiles. Il ne mesure pas au nombre, mais à la valeur intrinsèque les données qu'il emploie, et dans sa *Somme théologique* il pousse la réserve jusqu'à l'extrême pour ne pas rompre la proportion. Quand il entre en lutte avec un adversaire, il n'emporte pas toutes ses armes avec lui, et, pareil à un véritable homme de guerre, il ne tire pas deux coups quand avec un seul il peut abattre son ennemi [1]. »

Il s'est toujours montré noble et grand dans la polémique. L'ancienne théologie scolastique con-

1. Vielmius, lib. I, p, 172 et suiv.

sidérait comme une partie importante de sa tâche d'apprécier très exactemeut les objections des adversaires de la foi et les difficultés que les partisans d'opinions contraires pouvaient présenter : de cette manière elle établissait avec certitude sa propre doctrine contre toutes les objections, et fournissait en même temps les preuves les plus propres à les réfuter. C'est ainsi que l'apôtre saint Paul a recommandé à l'intendant de Dieu de tenir ferme à la parole de la foi, comme il convient à la doctrine, afin d'être en état d'enseigner la saine doctrine et de réfuter les adversaires.

Saint Thomas d'Aquin n'a jamais reculé devant aucune difficulté, quelque captieuse qu'elle ait été et quelque inextricable qu'en pût paraître la solution. Il était si sûr de sa doctrine, si serré dans sa méthode, si calme dans sa marche, si vigoureux dans ses attaques, que Pic de la Mirandole disait qu'il ne souhaiterait rien de meilleur pour lui-même que la possession de la force avec laquelle Thomas d'Aquin savait aller à la rencontre de ses adversaires [1].

« Jamais il ne se montra aigre dans ses expres-
« sions et hautain dans ses allures. On ne le

1. Vielmius, pag. 94.

« connut ni irrité ni violent, quoiqu'il eût
« maintes fois des motifs pour se fâcher, surtout
« lorsqu'on venait lui prendre son temps, un
« temps si précieux, pour le consulter sur des
« niaiseries, ou qu'on voulut le surprendre à l'im-
« proviste, dans l'espoir qu'il ne fût pas armé
« pour la défense. Il était toujours bienveillant,
« impartial, consciencieux. On ne le vit jamais
« descendre à des petitesses. Il apparaît plus
« qu'aucun autre Père entouré d'une auréole
« de douceur. Cette vertu dominait également
« en saint Augustin, son modèle et son père dans
« la science ecclésiastique. Il n'effrayait pas ses
« adversaires pour en avoir plus facilement rai-
« son, comme saint Jérôme ou saint Hilaire de
« Poitiers. Grégoire de Nazianze a laissé une
« savante et solide dissertation sur la modération
« dans les discussions scientifiques (*Orationes de
« pace tres*), que le Docteur angélique a encore
« mieux réalisée pratiquement que Grégoire ne
« l'a décrite. On chercherait vainement dans ses
« livres des reproches, du mépris, de l'ironie, de
« la moquerie, des exagérations, que l'on ren-
« contre souvent même chez les écrivains reli-
« gieux. Il a répudié les finesses, les agaceries,

« les railleries, que saint Grégoire de Nazianze « appelle des plaies qui, semblables à celles de « l'Égypte se sont glissées dans l'Église de Dieu. « Il ne s'est jamais permis d'ourdir des trames « pour attraper les autres, il n'a jamais usé de jeux « de mots ; partout et toujours il est resté dans « cette admirable gravité qui convient à un « esprit supérieur et à un saint [1]. »

Tous ceux qui ont étudié les œuvres de saint Thomas d'Aquin, sont unanimes pour exalter la plus surprenante clarté et la plus parfaite transparence, unies à une inimitable sobriété et à une incomparable harmonie. Il ne s'y trouve ni saut, ni lacune, ni oubli. Ce sont là incontestablement des privilèges de la grâce de Dieu ([2]). Mais nous qui nous trouvons incapables de l'imiter, ne nous serait-il pas permis de demander si la brièveté et l'ordre que nous trouvons dans ses écrits ne sont pas un effet de l'art? Dans l'affirmative, qu'aurions-nous à répondre à une semblable question, si ce n'est que l'art est précisément ce qui rehausse avec éclat le mérite de

1. Vielmius, pag. 170 et suiv.

2. A lire les éloges de Clément VI et de Clément VIII dans Salmantic., I, præf., § 10.

notre grand écrivain. C'est comme si nous demandions à l'architecte d'une de nos splendides cathédrales pourquoi il a mis tant de proportion et d'harmonie dans son plan ; pourquoi, même dans les moindres détails, il a apporté les soins les plus minutieux, la plus exacte rigidité à tout coordonner, à tout lier. Celui qui n'a aucune idée du cristal est-il bien autorisé à questionner le lapidaire sur les soins qu'il apporte au polissage du diamant jusqu'à ce qu'enfin il lui ait donné la forme déterminée?

Sixte de Sienne, le confrère de saint Thomas, dit de lui qu'il a réuni en sa personne d'écrivain quatre qualités qui y sont devenues inséparables : l'abondance des matières et la brièveté, la simplicité et la véracité.

Et enfin, pour ne pas oublier un dernier privilège, il a écrit dans une langue qui a bien pu choquer certaines oreilles par trop délicates, non pas parce que les formes et les intonations ont pu leur paraître rudes, mais bien plutôt parce que les doctrines qu'elle présente leur semblaient sévères. Ce langage cependant était seul digne d'un objet aussi relevé que celui qu'il traitait et d'un esprit aussi profond que celui qui s'en est

servi. Ce n'est certainement pas le langage d'un humaniste, qui eût été déplacé sur les lèvres ou sous la plume d'un homme comme Thomas d'Aquin ; mais c'est un langage noble, approprié, spiritualisé, tel qu'une force créatrice extraordinaire a seule pu le tirer de la langue latine, afin de le mettre au service de ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond ; en un mot, un langage parfaitement correspondant à sa destination, c'est-à-dire digne de la vérité divine, dont il a été le véhicule auprès de l'esprit humain.

« J'ai parlé de toutes ces choses et d'une ma-« nière complète, non pas seulement, si cela « avait été nécessaire, pour provoquer l'admira-« tion en faveur de la science et de la sainteté de « notre Docteur angélique, mais surtout pour « embraser tous les cœurs par l'amour de la « sagesse, dans laquelle se trouve exclusivement « le bonheur sur la terre, et montrer à tous le « chemin pour y parvenir. Ce chemin consiste « dans l'innocence et dans la pureté de la vie, « dans les efforts ardents vers la charité, dans un « désir enflammé pour la sagesse, dans une « prière incessante provenant d'une vive aspira-« tion vers la sagesse. Ce don, nous le recevons

« bien plutôt par le désir ardent que nous éprou-
« vons pour lui que par la pénétration de l'es-
« prit, plutôt par l'amour que par l'étude, plutôt
« par les larmes que par les discussions, plutôt
« par la prière que par la lecture. Tel est le
« chemin — et la vie de saint Thomas en est la
« meilleure preuve —, qui seul conduit au don su-
« prême de la sagesse, dans l'usage de laquelle se
« trouve le commencement de la félicité, pour
« autant que la félicité peut être trouvée sur la
« terre [1]. »

1. Louis de Grenade, in festo S. Thomæ, concio II, conclusio.

III

LE DOCTEUR UNIVERSEL

1. Jugement historique sur l'influence des écrits de saint Thomas

Lorsque l'on est pendant longtemps en relation avec un grand homme, et surtout quand ce grand homme est un saint; lorsque l'on a su apprécier par soi-même ses qualités extraordinaires et sa vie parfaite, et que l'on s'est senti grandir en face d'une semblable personnalité; lorsque par elle on est arrivé, après de pénibles luttes et d'incessants efforts, au repos de l'esprit et à la satisfaction du désir de connaître, il peut facilement arriver qu'entraîné par l'enthousiasme, on surfait sa grandeur et on exalte outre mesure

ses mérites. Du moins, ceux qui ne le connaissent pas autant peuvent-ils avoir la pensée qu'on en exagère les éloges, et il en résulte alors le contraire, c'est-à-dire que ceux-ci conçoivent pour la personnalité en question de l'indifférence, quelquefois même de l'antipathie et de l'aversion.

Un tel sentiment ne peut certes pas s'élever dans les âmes, en présence de l'admiration qu'ont provoquée en tout temps et chez tous les amis de la divine vérité les ouvrages de saint Thomas, d'autant plus qu'il s'agit des ouvrages d'un homme mort depuis des siècles, d'ouvrages qui n'ont rien d'entraînant dans leur forme, qui sont écrits dans un style froid et réservé, et même avec une certaine sécheresse d'expression. Néanmoins, eu égard à tous les éloges que leur ont prodigués les papes, les ordres religieux, les savants, les universités et les saints, on a maintes fois voulu voir, dans les termes employés pour les célébrer, de simples licences poétiques. Et si l'un ou l'autre critique s'est permis de nier ce qui est indéniable, c'est-à-dire l'influence du Docteur angélique sur son temps et les temps immédiatement postérieurs, d'autres, en plus grand nombre, ont prétendu qu'il n'en a plus eu du tout sur les siècles

plus rapprochés de nous. Il est arrivé de là, quand bien même on ne l'a pas toujours avoué ou franchement exprimé, que l'on en est venu à considérer saint Thomas d'Aquin comme une pierre-borne, qui divise en deux grandes moitiés tous ceux qui s'occupent des vérités surnaturelles : les uns tiennent sa doctrine et ses principes comme la loi et la règle de leurs pensées et de leurs investigations, tandis que les autres les répudient et cherchent, selon leurs propres tendances, à trouver ce qui leur paraît être la vérité.

Cette manière de procéder, quoiqu'elle soit, dans son genre, une preuve non équivoque de l'influence de saint Thomas même sur notre temps, est vraiment déplorable. En effet, il est indubitable que les vérités qu'il a enseignées sont bien encore debout, vivantes sous nos yeux; et si les hommes voulaient se donner la peine de les étudier et de les suivre, ils sauraient bientôt où se trouve le salut. Ils s'empresseraient de rendre à ce signe de la vérité, qu'ils ont tant négligé, « la vénération qu'il mérite et le replace-
« raient dans les honneurs qui lui sont dus. La
« *Somme théologique* serait de rechef reconnue
« par les hommes sérieux comme une puissance

« formatrice ; la morale païenne, les rêveries ger-
« maniques et la philosophie libérale s'évanoui-
« raient, et nous verrions naître et grandir une
« phalange de vrais savants, qui seraient capables
« de dompter les masses effrénées et de les rame-
« ner à l'obéissance[1] . »

Un homme qui est appelé a exposer d'une façon complète au point de vue de la science l'ensemble des vérités divines, ne peut le faire qu'à deux conditions. Il faut d'abord et nécessairement que d'une part toute la semence que le divin semeur a jetée en terre ait pris racine, soit levée, soit entrée en floraison et soit parvenue à maturité; puis, que d'autre part l'erreur ait accompli son cycle et se soit épuisée d'elle-même : si, ces deux conditions présupposées, le maître qui se met à l'œuvre dont il s'agit, est un homme qui embrasse dans son intelligence toute la vérité et la saisit dans la lumière dans laquelle elle lui a été présentée ; s'il est ensuite capable d'en faire triompher l'exposition scientifique sur toutes les attaques et toutes les erreurs qui sont dirigées contre elle, on peut affirmer que la tâche qui lui a été

1. VAUGHAN, the Life and the Labours of St Thomas of A., II, pag. IX, X.

imposée, se trouve parfaitement remplie. Cela n'empêche pas pourtant que des travaux ultérieurs puissent, sur le même terrain, être en détail poussés plus loin ; mais jamais on ne le dépassera relativement à l'ensemble de son système, on ne fera jamais quelque chose de plus parfait. Et si ce maître joint à toutes ces conditions naturelles la sainteté ; si sur son front brille l'auréole de l'élection glorieuse de Dieu, de telle sorte que nous ayons la certitude la plus entière qu'une assistance surnaturelle de la grâce est venue l'appuyer non seulement quant à sa vie, mais aussi quant à son activité scientifique, alors la confiance que nous pouvons avoir en sa doctrine peut être absolue. Or nous rencontrons tout cela au plus haut degré dans le Docteur angélique.

2. Sa chasteté, source de privilèges célestes

Nul autre que lui n'est resté plus attaché aux saintes Écritures et à la Tradition. On ne l'a jamais vu entraîné par ce désir de la nouveauté qui est

le principe de toutes les erreurs et de toutes les hérésies, ni par cette légèreté qui porte un si grand nombre à croire, comme dit fort bien Cassiodore, qu'ils font déjà une grande action quand ils peuvent dire quelque chose contre les traditions de l'antiquité, et qu'ils sont des savants pour dire une sottise. Saint Thomas n'enseignait que ce qu'il avait reçu.

Son âme innocente et chaste ne recueillit jamais un mot qui ne fût tombé des lèvres divines et confié à l'Écriture sainte ou à la Tradition. C'est pourquoi, dit Cajétan quelque part, il a eu l'intelligence de tous les saints docteurs, parce qu'il les a tous profondément vénérés.

« La sagesse ne se répand que dans une âme « sainte. Elle n'entre jamais dans une âme mal « disposée et ne demeure point dans un corps « soumis au péché [1]. »

D'après ces paroles des livres saints, qui a été, parmi tous les docteurs, plus que saint Thomas d'Aquin susceptible de recevoir la sagesse? Fuyant le péché sous toutes les formes, chaste d'esprit et de corps, pieux d'une piété angélique, il était vraiment digne d'être un temple de la sagesse

1. Sapient. I, 4.

divine. Il était un modèle de toutes les vertus, dit Clément VI (1). « Les membres de son corps « étaient chacun comme un miroir où resplendis- « sait une vertu : dans ses yeux brillait la sim- « plicité et dans sa face la douceur ; ses mains « étaient pleines de bonté et son contact plein de « probité. Sa démarche respirait la dignité, sa « tenue le respect, son intelligence la clarté, « ses sens la sainteté et son cœur la charité. »

« Jamais, dit le Bréviaire romain, il ne se met- « tait à lire ou à écrire sans avoir préalablement « prié. Quand il rencontrait des passages diffi- « ciles dans l'Écriture sainte, il joignait le jeûne « à la prière. Il disait souvent à son frère Régi- « nald qu'il ne devait pas autant à l'étude et « au travail ce qu'il savait qu'à l'inspiration « divine. »

Ses confrères Vincent Ferrier et Antonin racontent que Jules III et Clément VIII ont solennellement déclaré qu'en composant ses œuvres, il avait constamment à ses côtés les saints apôtres Pierre et Paul, qui, sur l'ordre de Dieu,

1. Nous trouvons ces témoignages des papes, des universités, etc., dans Touron et Vaughan, puis encore dans Bancel (*Moralis D. Thomæ*, I, præf), dans Gonet et les Salmanticenses.

lui expliquaient les endroits obscurs des Écritures; que la sainte Vierge elle-même lui était apparue et l'avait rassuré aussi bien sur l'innocence de sa vie que sur la pureté de sa doctrine (1). La bulle de sa canonisation dit en peu de mots qu'il n'a pas écrit ses œuvres nombreuses sans une inspiration particulière de Dieu.

Après cela, peut-il y avoir, si nous exceptons les canonistes, un docteur dans la doctrine duquel on puisse avoir plus de confiance et dont l'enseignement soit une garantie plus certaine contre l'erreur ? Il ne suit pas de là que nous invoquions pour lui le privilège de l'infaillibilité, que Dieu, en dehors des écrivains sacrés, n'a accordé à personne, renvoyant tous en général et chacun en particulier à celui qui dans l'Église est le suprême magistère et la règle de la foi, et tient en ses mains le pouvoir d'enseigner, de contrôler et de juger tous les docteurs. Saint Thomas pouvait errer comme tout autre qui n'a pas reçu de Dieu une promesse spéciale d'infaillibilité. Mais, par une grâce propre de Dieu, il n'a pas erré de fait; et c'est là un privilège dont ne peut se vanter aucun théologien depuis le premier siècle jusqu'à nos

1. Gonet. *Clypeus*, præf., § 2.

jours. Il n'y en a pas un, quelque saint et quelque savant qu'il ait été, auquel on ne puisse reprocher une erreur ou une autre [1]. « Mais si vous suivez sa doctrine, » dit Clément VI, « vous n'errerez pas ; si vous vous servez des expressions dont il a usé, vous ne manquerez pas ; si vous vous y tenez, vous ne tomberez pas ; si vous parlez sa langue, vous n'induirez pas les autres en erreur, et vous arriverez à la vérité, si vous étudiez ce qu'il a enseigné. » — « Celui qui s'est attaché à l'enseignement de saint Thomas d'Aquin, ne s'est jamais rendu coupable d'une déviation de la ligne droite ; mais celui qui l'a combattu a toujours été soupçonné de nuire à la vérité. » Ces paroles d'Innocent VI et d'autres semblables, comme les suivantes de saint Pie V : « La règle positive de la foi chrétienne, la théologie acceptée par l'Église catholique, qui inspire plus de confiance et de sécurité que toutes les autres », justifient pleinement l'opinion qu'en fait il a été préservé de toute erreur. Et c'est ainsi que la pensée d'Innocent VI reçoit une parfaite confirmation : « A l'exception de la sainte Écriture, » dit-il, « la doctrine de saint Thomas a, avant toutes les autres,

1. Vielmius, p. 80, 83.

la propriété dans l'expression, la forme dans l'exposition et la vérité dans le contenu [1]. »

3. Diffusion des écrits de saint Thomas à travers le monde

A tous ces témoignages, qu'on pourrait appeler intimes, donnés à la valeur des œuvres de saint Thomas d'Aquin, viennent se joindre d'autres témoignages extérieurs, qui tous ensemble, s'ils n'ont point le poids d'une loi, constituent néanmoins une obligation morale pour tous ceux qui veulent s'approprier ou enseigner la pure et saine théologie de l'Église catholique, de rester dans les voies tracées par le Docteur angélique.

Il ne tourne pas à gloire à nous autres catholiques d'avoir au milieu de nous un grand nombre

1. Hujus doctoris doctrina præ cæteris, excepta canonica, habet proprietatem verborum, modum dicendorum, veritatem sententiarum. — Sur l'authenticité, à voir Joan. a S. Thoma, *Approbatio doctrinæ D. Thomæ* (Cologne, 1711), et Sylvius, *Orat. apolog. pro. D. Thom.* (V, 97).

de théologiens qui passent devant saint Thomas d'Aquin sans le regarder, ou qui peut-être le regardent avec dédain, tandis qu'il y en a d'autres qui ne sont pas dans l'unité de l'Église ou se trouvent même hors du christianisme, qui célèbrent la gloire du grand docteur.

Il n'est pas nécessaire de dire ici combien il y a eu de traductions faites de ses œuvres par ses partisans, soit du clergé séculier, soit du clergé régulier, en grec, en hébreu, en arabe, en arménien et en chinois. Mais quand ce sont des hommes qui, malgré leur aversion pour la religion catholique, sont enthousiasmés des écrits et de la doctrine de saint Thomas, jusqu'à se croire obligés de les faire connaître à leurs compatriotes, nous sommes en driot d'en tirer un témoignage éclatant en faveur de ces mêmes écrits et de cette même doctrine. Un exemple de ce genre nous est donné par l'ennemi des Latins, le moine grec Maxime Planudes, qui traduisit au XIVe siècle la *Somme théologique* du latin en grec. Nous trouvons encore un autre traducteur de plusieurs écrits de saint Thomas dans le patriarche de Constantinople Grégoire le Scolaire, surnommé Gennadius, qui vécut un siècle

plus tard, et qui, d'ami ardent de l'union, devint un ennemi acharné des Occidentaux.

4. Témoignages d'admiration pour les œuvres de saint Thomas

Les juifs ont, eux aussi, montré une profonde vénération pour les ouvrages du saint docteur. Non satisfaits des traductions que leur avaient fournies de savants dominicains, les uns apprirent la langue latine tout exprès pour lire dans l'original les écrits de saint Thomas : de ce nombre fut l'Espagnol Ali ben Joseph Xabillo ; et les autres les transportèrent du latin dans l'hébreu, pour pouvoir les offrir à leurs coreligionnaires. Nous connaissons pour notre part plusieurs de ces traductions, entre autres celles de Ichuda ben Mose Romano et d'Isaac Abarbanel, qui est très renommée et dans l'avant-propos de laquelle le traducteur appelle saint Thomas le plus savant des chrétiens. D'autres en traduisirent seulement des extraits, comme l'Italien Jacob ben Zabalon :

car ils ne crurent pas trouver d'autre écrivain dans les œuvres duquel ils apprendraient mieux et plus sûrement ce qu'est la doctrine chrétienne. Il y en eut qui allèrent encore plus loin, et qui s'en servaient même dans les polémiques avec leurs adversaires. Nous en avons trouvé qui profitaient des commentaires de saint Thomas sur les Écritures pour leurs propres explications. Ainsi fit R. Baruch iha Baruch [1].

Les protestants ont toujours mis moins de délicatesse que les juifs à juger les grandes apparitions qui se sont produites au sein de l'Église catholique. C'est en effet d'eux qu'est venue la dépréciation du saint docteur, que certains théologiens catholiques ont acceptée, comme ils ont accepté tant d'autres de leurs opinions, d'abord dans l'espoir de les gagner, et puis plus tard pour ne pas leur être inférieurs dans la connaissance des questions scientifiques. Cependant depuis un siècle, plusieurs protestants, dans la supposition que saint Thomas était passé de mode et par conséquent n'était plus dangereux, en ont parlé avec moins de passion. « Ce n'est pas seulement », dit

1. Weber, I, 882. — Jellinck, *Thomas dans la littérature juive*. Leipsig, 1853.

l'un d'eux, « parce que dans notre siècle on s'est mis à approfondir la philosophie et la théologie plus scientifiquement que l'on s'est, retourné vers la scolastique, mais parce que la manière de présenter les vérités religieuses des catholiques, depuis une trentaine d'années, a remis en honneur les écrits de saint Thomas. Toujours est-il que le catholicisme ne peut pas oublier, tant qu'il restera debout, le plus vaillant et le plus profond défenseur de sa doctrine; et le protestantisme lui-même, abstraction faite de l'intérêt polémique, ne peut pas ne pas y prendre part, tant qu'il conservera un sentiment d'admiration pour la grandeur et la valeur scientifique [1]. »

Ce n'est pas qu'il faille précisément attacher une trop grande importance, comme cela arrive malheureusement si souvent, à de semblables jugements : car ils ne sont qu'une involontaire confession de la vérité, dictée par une réalité indéniable; de la vérité contre laquelle s'élève la volonté, mais à laquelle cependant l'esprit est obligé d'adhérer. Ces genres d'aveux ont aussi leur poids et leur signification. S'ils devenaient plus généraux, si surtout ils étaient plus sin-

1. Medina, in lib. II, qu. 102, introd.

cères, nos frères séparés concevraient bientôt une autre idée de la doctrine catholique. Combien le mur de séparation élevé depuis des siècles par les plus misérables et les plus gigantesques préjugés tomberait vite et amènerait l'unité dans l'Église de Jésus-Christ! Il est inadmissible qu'un homme d'une nature sincère, qui cherche la vérité avec droiture et s'adonne avec persévérance à l'étude des œuvres de saint Thomas, dont la vérité a fait son champion, ne soit pas conduit par lui sous le doux joug de la foi du Christ. Le Docteur angélique a déjà, durant sa vie, amené au christianisme, par sa science et ses vertus, plusieurs savants juifs célèbres. Ses écrits opérèrent de même après sa mort. C'est l'étude de la *Somme théologique* qui ramena au giron de l'Église Thiébaud Thomas, qui produisit la conversion de Salomon Lévy et de ses trois fils. Ces exemples prouvent la puissance invincible de la doctrine de saint Thomas. Ce Salomon Lévy, qui prit après sa conversion le nom de Paul de Sainte-Marie, fut successivement archevêque de Carthagène et de Burgos, et mourut comme patriarche d'Aquilée en 1435, nous dit que ce n'est que par les

parties de la *Somme théologique* qui traitent des lois de l'Ancien Testament, qu'il a appris à connaître l'esprit de ce Testament, quoiqu'il ait cherché pendant de longues années à le saisir dans les ouvrages des plus célèbres rabbins.

5. Les Théologiens et saint Thomas

D'autres savants ont porté le même jugement, relativement à d'autres branches de la science. Le cardinal Sforza Pallavicino, de la Compagnie de Jésus, et l'un des plus remarquables savants de cette célèbre Compagnie, écrit à Vincent Preto entre autres choses ce qui suit [1] : « Thomas d'Aquin est un homme dont peut se glorifier, non pas seulement votre ordre et l'Église du Christ, mais le genre humain tout entier. Pour moi, plus je vieillis, plus je l'estime ; seulement mon admiration grandit plus vite que n'avancent mes années. Je ne croirais pas, si je ne l'avais

1. Gonet, § 11.

moi-même expérimenté, qu'il y a des gens qui se sont longtemps occupés de théologie et qui s'imaginent que derrière la célébrité de ce grand docteur, qu'ils n'ont jamais appris à connaître, il n'y a qu'un simple verbiage. Ces gens me font l'effet d'hommes qui croient que le soleil devient d'autant plus petit qu'ils en sont plus éloignés. La Providence divine a réellement été bien bonne pour moi de m'avoir appelé en une Compagnie dans laquelle il est de précepte de suivre la théologie du Docteur angélique. Je m'attacherais à elle alors même que cela ne me serait pas prescrit, et je pourrais difficilement me résoudre de m'en séparer si même on me le commandait. Je me délecte tellement dans saint Thomas, que je ne puis plus supporter d'autre auteur scolastique. Je ne veux pas dire par là que je ne trouve pas dans d'autres aussi des choses vraiment remarquables et que je ne connaissais point ; mais je vois que je profiterais bien davantage si je consacrais le temps que je donne à ceux-ci exclusivement à celui-là. Qui pourrait louer un pêcheur d'abandonner un étang où il a fait de riches captures, pour jeter son filet à l'aventure dans un fleuve quelque poissonneux qu'il soit, mais qu'il

n'a jamais éprouvé ? Je dis bien souvent à mes auditeurs que, lors même que le nombre des disciples de saint Thomas soit grand et qu'ils lui prodiguent des éloges, il en mérite bien davantage, et je suis ainsi conduit à déplorer le peu d'intelligence ou la mauvaise volonté des hommes. »

A cet éloge tombé de la plume d'un homme aussi remarquable que le P. Pallavicino, nous pourrions joindre ceux de Bessarion, de Bellarmin, de Baronius, de Toletus. Mais nous ne voulons pas nous y arrêter, pas plus qu'à ceux de Pic de la Mirandole, de Louis Vivès et d'Érasme. Ce dernier suppose que saint Thomas a, dans son genre, tellement surpassé tous les autres théologiens, que l'on peut bien croire que, s'il s'était livré à l'étude de l'éloquence comme à celle de la philosophie, il serait devenu un orateur hors ligne ; qu'il eût pu devenir également un humaniste très célèbre, s'il en avait eu le temps et les moyens, et s'il avait reçu une éducation littéraire. Cet éloge d'Érasme n'est certes pas tombé sans efforts de sa plume. Nous ne lui accordons pas cependant plus de poids qu'il n'en comporte. En effet, pourquoi s'attacher à ces témoignages

individuels d'admiration, quand on peut compter par milliers les disciples qu'il a formés ? Au commencement du siècle dernier, on comptait jusqu'à sept cents commentaires de ses écrits. Et comment pourrait-on énumérer le nombre de ceux qui l'ont étudié depuis six siècles ! comment compter ceux qui ont subi son influence, dans le christianisme et hors de lui !

Tous ceux qui se sont occupés de théologie depuis saint Thomas jusqu'à nos jours et qui s'en occuperont jusqu'à la fin des temps, tous ont été et seront atteints par les rayons du soleil qui brille sur sa poitrine. Qu'ils leur ouvrent avec joie les yeux, ou qu'éblouis par leur éclat ils les ferment, qu'ils établissent même un mur artístement construit pour y échapper, cela est indifférent ; ils en ont subi ou ils en subiront tous l'influence, depuis les premiers jusqu'aux derniers: car, il faut bien l'avouer, il y a lutte aussi bien pour résister à la vérité quand elle se dirige vers nous que pour la chercher quand nous en sentons la grandeur.

Quelle a donc été heureuse l'inspiration qui a déterminé le souverain Pontife Léon XIII à demander dans les écoles et les universités catho-

liques l'emploi de la méthode d'enseignement philosophique de saint Thomas d'Aquin ! Si cette méthode est partout appliquée, comme il y a lieu de l'espérer, les intelligences par un raisonnement juste et logique appliqué à la psychologie et à la méthaphysique, seront bientôt ramenées vers les principes trop abandonnés, hélas ! mais qui sont incontestablement et seuls le fondement de toute véritable vie intellectuelle.

6. Culte des ordres religieux et des universités pour saint Thomas d'Aquin

Ils sont innombrables dans tous les temps, les disciples du Docteur angélique dans lesquels a germé la vie évangélique avec un inaltérable attachement à la doctrine de l'Église. Ainsi que l'aigle excite ses aiglons au vol en planant sur eux les ailes étendues, ainsi l'Ange de l'école étend les siennes sur ses disciples pour les protéger et les engager à s'élever vers lui. Tous ceux qui se sont séparés de la doctrine de Jésus-Christ, soit

extérieurement en se séparant de son corps, soit intérieurement en se séparant de son âme; tous ceux qui ne veulent point porter le joug du Seigneur, parce que leur cou a trop engraissé ou que leurs reins sont trop faibles[1], les hérétiques, les libres penseurs, les incrédules; tous ceux qui voudraient alléger le poids de la foi et élargir l'indépendance de l'esprit humain : tous ceux-là s'unissent dans une haine commune contre saint Thomas. Mais nul d'entre eux ne reste indifférent quand le grand Docteur lui barre le chemin, quand les enfants de l'Église l'exaltent et en appellent à son enseignement; et c'est là encore un témoignage en faveur de l'illustre Père de l'Église.

Les plus florissantes universités de l'Église catholique ont obligé leurs maîtres et leurs élèves à suivre sa doctrine; et, tant qu'elles y restèrent fidèles, elles furent de fécondes pépinières de la science, d'inépuisables écoles de savants, semblables à des lieux privilégiés où affluait la jeunesse avide de savoir, de toutes les parties du monde. Paris, la mère des écoles, qui n'eut jamais de maître plus distingué que saint Thomas; Tou-

1. Deuter, xxxii, vers. 11.

louse, Avignon et Salamanque, où les professeurs prêtaient solennellement serment sur sa doctrine; Alcala, Louvain et Douai, qui l'avaient choisi pour leur patron; Padoue, Bologne, Ingolstadt, Cologne, Salzbourg et d'autres universités sont d'authentiques témoins de ce que nous rapportons.

Les ordres religieux décidèrent presque à l'unanimité que leurs membres suivraient l'enseignement du Docteur angélique. Cela se conçoit aisément pour ce qui concerne les dominicains. Les carmes réformés, ainsi que le leur a recommandé sainte Thérèse, répandirent à profusion ses livres. Les bénédictins à leur tour regardaient l'Ange de l'école comme leur législateur et leur maître. Les statuts de la Compagnie de Jésus, des augustins et des minimes prescrivaient en général l'étude de saint Thomas. Plus tard les oratoriens et les barnabites firent de même. Les franciscains, qui dans le principe suivaient pratiquement la doctrine du grand docteur, se sont dans ces derniers temps ralliés à saint Bonaventure, mais en se réservant d'accorder sa doctrine avec celle de son angélique ami saint Thomas.

C'est donc là où la piété et la sainteté fleurissent le plus, que la doctrine du Docteur angélique

est devenue comme une loi inviolable. Or une doctrine qui a pour soi le témoignage des saints, comme S. Philippe de Néri; qui fut si grandement en honneur chez l'angélique adolescent Louis de Gonzague, de telle sorte qu'il ne voulut avoir dans sa cellule d'autres livres que les saintes Écrîtures et la *Somme théologique* de saint Thomas ; une doctrine qui, déjà du vivant de l'auteur, lui méritait la vénération du peuple chrétien, au point qu'il le saluait avec ardeur lorsqu'il paraissait en public, et que son entrée dans une ville était un vrai triomphe, semblable à celui de saint Athanase à Alexandrie; une telle doctrine est une doctrine sainte, qui provoque le plus ardent enthousiasme et le plus vif attachement.

En effet, elle ne mérite pas seulement, elle a le droit d'exiger l'attachement et la soumission. Ce mot de soumission que nous employons, paraîtra probablement exagéré à plusieurs, qui diront ce que les Juifs ont dit à Notre-Seigneur : « *Durus est hic sermo, quis potest eum audire?* A ceux-là nous appliquerons la parole de Pline : « Des hommes qui s'imaginent tout savoir et tout connaître, qui n'ont de respect pour personne, qui sont à eux-mêmes leurs propres modèles,

sont des hommes sans valeur parce qu'ils sont dévorés d'orgueil. »

7. Jugements de l'Église sur la doctrine du docteur Angélique

On voit au Concile de Trente la *Somme théologique* de saint Thomas placée sur la table de la salle des délibérations à côté des Saintes Écritures et des Décrétales des Papes. Pour savoir le prix que les Pères du Concile attachaient à la *Somme*, il suffit de dire qu'ils formulèrent des décisions prises presque mot à mot dans saint Thomas [1]. Que l'on compare celle relative à la sainte communion [2]. C'est donc avec raison que Baronius a pu dire qu'il est presque impossible de compter le nombre des adhésions que les Pères donnèrent à la doctrine du Docteur angélique [3]. Déjà au Concile de Florence on trancha la ques-

1. Sess. 5, cap. 7, comparez, 3, 9, 60, art. 3.
2. *Voyez* Joan a S. Thomas, pag. 140 et Bancet, t. XXIII
3. Notæ ad martyrol. Rom. 7 Martii.

tion des Légales, non pas seulement selon le sens mais avec les termes mêmes de saint Thomas [1].

Ce n'était donc pas une exagération ce que disait un orateur [2] en plein concile de Trente : « Quoique saint Thomas ne parût personnellement à aucun concile, il n'en a cependant pas été tenu un seul depuis sa mort auquel il ne fut pas présent. » Et en guise de démonstration, il provoqua les pères eux-mêmes à dire s'il se sont jamais réunis pour délibérer sans que tous lui eussent soumis leurs doutes pour trouver une solution aux difficultés [3]. Dans ces dernières années, le souverain Pontife Pie IX a déclaré de rechef [4] qu'une des gloires du Docteur angélique était en ce que l'Église dans les conciles a accordé à sa doctrine une valeur telle, qu'elle n'en a pas seulement pris le sens, mais lui a même emprunté les expressions, lorsqu'il s'agissait d'expliquer les dogmes catholiques ou de réfuter de nouvelles erreurs. Les conciles généraux n'ont sans doute pas déclaré comme le concile provincial tenu à

1. Cajetan, in 1, 2, 9, 103, art. 4.
2. J.-B. Burgos. O. S. August.
3. Salmanticences I, præf., § 14.
4. 9 juin 1870.

Cologne en 1452, sous la présidence du cardinal Nicolas de Cusa [1] que les curés étaient tenus à l'étude de la *Somme théologique* de saint Thomas, mais s'ils n'en ont pas fait une loi ce n'est que parce qu'ils n'ont pas voulu, en obligeant à l'étude des œuvres de saint Thomas, paraître exclure les autres théologiens.

Il est permis de demander si des expressions comme celle-ci d'Innocent VI : « Voyez, il y a ici un personnage plus grand que Salomon ; » ou ces autres de Jean XXII « s'il n'avait pas opéré de miracles, chaque question qu'il a proposée et résolue, et chaque article qu'il a écrit pourraient être définis ainsi : Il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles [2] » si des expressions de cette nature, quoique tombées des lèvres de souverains pontifes, ne sont pas des ornements artistiques ou des fleurs de rhétorique ? Fleurs de rhétorique ou non, ces paroles sont celles de souverains pontifes, elles ont donc une portée sérieuse. Quoiqu'elles ne soient pas des définitions, elles ont néanmoins été inscrites dans des documents

1. « Præcipiatur curatis » (Hardouin IX, 1365).
2. Tot igitur miracula fecit quot articulos scripsit.

ou des actes publics. On peut pour n'importe quel motif et tant que l'on voudra en amoindrir la signification, il reste cependant certain que les Papes ont ainsi élevé saint Thomas au-dessus de tous les autres théologiens. Lorsqu'un Pape se prononce publiquement sur un grand homme, sur un saint canonisé, son jugement n'est plus une appréciation ordinaire, d'autant moins que lui, suprême Docteur et Pasteur universel du troupeau de Jésus-Christ, appelle celui dont il parle un grand maître et l'indique comme la règle la plus sûre de la doctrine et le plus fidèle commentateur des Écritures [1]. Nous avons plusieurs qualifications de cette nature énoncées par saint Pie V, ce grand Pontife, ce Pasteur d'une gravité extraordinaire, le plus sévère de tous les Papes ; de Sixte Quint, qu'on n'accusera pas de partialité pour les dominicains ; de Benoît XIII, qui déclare qu'après mûre réflexion et en vertu de son autorité apostolique, il renouvelle à l'égard de saint Thomas toutes les décisions de ses prédécesseurs ; enfin de Clément XII qui veut « que personne ne soit assez téméraire pour oser affaiblir la portée des

1. Vaughan II, 134.

déclarations pontificales à l'égard de l'ange de l'école. »

Ce ne sont plus là des phrases de rhétorique, ce sont au contraire de graves recommandations et de sérieuses appréciatious de la doctrine de saint Thomas. Pourquoi voudrait-on infirmer tous ces témoignages? On peut sans doute en discuter la portée et se demander quelle signification il y a à leur donner[1]. Quant aux discussions soulevées par le *Correctorium fratris Thomae* du franciscain Guillaume de la Marre[2] à la fin du XIIIe siècle et par le *Nodus indissolubilis* de son confrère Pierre de Alva ed Astorga dans le XVIIe[3], elles ont dépassé toute mesure parce qu'elles attaquent la doctrine elle-même du saint Docteur et la taxent d'hérétique. Plus intéressantes sont celles de Pierre d'Ailly et des autres députés de l'Université de Paris, introduites à l'occasion de l'appel en cour pontificale à Avignon, de Jean de Montson, parce qu'elles furent restreintes à la

1. Parmi les écrits parus sur cette question, nous citerons en particulier : GRAVINA. Cherubim Paradisi S. Thomæ Aq. *Neapoli* 1641 et PICCINARDI de approbatione doctrinæ D. Thomæ *Patavii*, 1683, 3 tomi fol.

2. ECHARD Scriptores ord. Prædic. I, 502.

3. ECHARD II, 765.

question de savoir en quel sens et jusqu'à quel point il fallait accepter les approbations pontificales des œuvres de saint Thomas. D'ailleurs, les raisons par lesquelles d'Ailly voulait infirmer la signification de ces approbations rendirent suspecte la proposition qu'il cherchait à démontrer. L'Église n'a jamais été amenée à donner, dans ce genre de questions, une explication sur le sens de ses approbations. On n'en a pas pu obtenir davantage quand on a demandé le motif de la condamnation de l'*Elucidarium* du Jésuite J. B. Poza et des écrits publiés pour sa défense [1].

8. Approbations pontificales de la doctrine de saint Thomas

Il est évident qu'une simple approbation d'une doctrine n'a pas la portée d'une recommandation spéciale ou d'un ordre de l'enseigner à l'exclusion de toute autre. Il est évident encore qu'il y a diverses sortes d'approbations d'une doctrine. Autre chose est un décret de la Sacrée Péniten-

1. Voyez l'*Index* librorum prohib. Roman. jussu Alexan. VII edit. S. V. Joan. B. Poza. — Joan a S. Thoma, lib. I, p. 141.

cerie répondant à une question qui lui a été adressée et qui déclare qu'un professeur de morale peut en toute sécurité suivre la doctrine de saint Alphonse de Liguori, sans qu'il y ait lieu de blâmer ceux qui suivent les opinions d'autres moralistes éprouvés, et autre chose est d'entendre un grand nombre de Papes déclarer, à des époques différentes, solennellement et *motu proprio*, « qu'après mûre réflexion et en vertu de leur autorité apostolique » ils prenaient la doctrine de saint Thomas sous leur protection et « que personne ne soit assez téméraire pour oser amoindrir la signification de leurs déclarations. »

Or, voici que Jean XXII, dans son allocution solennelle lors de la canonisation de saint Thomas d'Aquin, dit formellement qu'après les Apôtres et les premiers docteurs, saint Thomas a plus illuminé l'Église par sa doctrine que tous les autres. Innocent VI n'a pas été moins expressif quand il a déclaré que la doctrine de l'ange de l'école, après les Saintes Écritures, surpassait tous les autres écrits aussi bien pour le fond que pour la forme. Jean XXII dit encore, dans le procès de canonisation, que Thomas d'Aquin a traité toutes les questions au reflet de la lumière divine et non

pas de la raison humaine. Nous lisons également dans la bulle que « Thomas n'a pas écrit ses œuvres sans une inspiration particulière de Dieu. Quant à Clément VI, il dit qu'il est impossible d'admettre que saint Thomas ait pu produire ce que sa plume a tracé, sans que le Saint-Esprit l'ait éclairé. Enfin dans les derniers temps Pie IX a appelé sa doctrine, une doctrine extraordinaire et vraiment angélique [1]. »

D'un autre côté, Clément VI a déclaré « qu'avec la doctrine de saint Thomas aucune erreur n'était possible et que par elle on parvenait sûrement à la vérité » et Innocent VI « que nul ne s'était jamais trompé de tous ceux qui suivaient saint Thomas, tandis que ceux qui le combattaient étaient suspectés d'erreur. Clément VIII dit que dans tout ce qu'il a écrit il est toujours resté dans le vrai [2]. D'après Alexandre VII son enseignement est le plus sûr et le plus inébranlable, et d'après Pie V, il est plus sûr que celui de tous les autres « la règle la plus sûre de la doctrine chrétienne [3]. »

1. Voyez l'Encyclique de SS. Léon XIII, en tête du volume.
2. Sine ullo prorsus errore conscripsit.
3. Certissima christianæ regula doctrinæ.

Clément VIII certifie qu'il doit à saint Thomas beaucoup de reconnaissance autant pour lui-même que pour toute l'Église. Urbain V écrivit à l'université de Toulouse : « Nous voulons et nous vous ordonnons de suivre la doctrine de saint Thomas comme une doctrine bénie et catholique et de la propager de toutes vos forces et par tous les moyens. » Mais la déclaration la plus forte est celle de saint Pie V : « La doctrine théologique de saint Thomas est adoptée par l'Église catholique[1]. »

Après cela quelle est la partie, quelle est la signification que nous devons attribuer à ces expressions ? Il y a six genres différents d'approbations ecclésiastiques[2]. La première est la simple autorisation de publier un ouvrage, l'*Imprimatur.* La seconde est une acceptation en vertu de laquelle un maître est reconnu *classique* dans l'enseignement religieux, ou comme un témoin irréprochable d'une doctrine relative à la morale. Il y a sans doute ici aussi une grande différence entre ceux qui sont reconnus témoins par coutume ou par l'usage, et ceux

1. Doctrinam theologicam ab Ecclesia catholica receptam.
2. Voyez Joan a S. Thoma, de approb. doctrinæ divi Th.

d'après lesquels se sont formées des opinions propres, des écoles qui ont adopté leur doctrine sous le bénéfice de l'approbation ecclésiastique. Un troisième genre d'approbation est celui selon lequel un auteur est reconnu par décret pontifical : *Docteur de l'Église.* Cette gloire a été réservée à saint Thomas comme à beaucoup d'autres et s'il ne différait pas de ceux-ci par des privilèges spéciaux, il ne leur serait nullement supérieur. Quant au quatrième genre d'approbation, il est d'une nature beaucoup plus élevée ; le cinquième n'est que la reconnaissance ou l'acceptation d'une proposition comme vraisemblable, telle par exemple, la déclaration du concile de Vienne relative à la grâce du baptême, et il ne peut pas plus être la matière d'une discussion que le sixième qui est la déclaration d'une proposition comme dogme de foi.

Quant au quatrième genre d'approbation d'une doctrine, dont nous parlions, il est certes d'une nature plus élevée, si l'Église déclare d'une manière spéciale qu'elle suit cette doctrine, qu'elle la préfère à toute autre et qu'elle la reconnaît comme sienne. Il y a eu un exemple de ce genre d'approbation dans les temps anciens et relatif

à la doctrine de saint Augustin sur la grâce. Jean II[1] déclare que, selon les décisions de ses prédécesseurs, « l'Église romaine confirmait et suivait cette doctrine, » et Hormidas dit[2] « que l'on trouvait dans les écrits de saint Augustin adressés à Hilaire et à Prosper ce que l'Église romaine, c'est-à-dire l'Église catholique pense et enseigne sur la grâce et le libre arbitre ». Or, l'approbation donnée à la doctrine de saint Thomas est de la même nature que celle accordée à saint Augustin[3]. L'Église déclare, comme nous l'avons vu, que saint Thomas l'a servie plus que tous les autres ; elle dit qu'il l'a plus illuminée par la lumière qu'il a répandue ; elle dit que sa doctrine se distinguait plus que celle des autres par l'expression, le fond et la forme ; elle dit qu'il a écrit avec l'assistance spéciale du Saint-Esprit ; que sa doctrine ne peut jamais mener à l'erreur, qu'elle est la règle la plus sûre de la doctrine chrétienne ; elle dit que tous ceux qui combattent sa doctrine sont suspects d'hétérodoxie, et enfin que la doctrine de saint Thomas a été adoptée par l'Église catholique.

1. Joannis II epist. 3 ad avienum.
2. Hormisdæ ep. 70, ad possessorem.
3. Joan a S. Thoma. d. 1, a. 2, p. 186 seq.

Il suit de tout cela[1] : 1° que dans la doctrine de saint Thomas, il n'y a rien d'invraisemblable, rien de douteux, rien qui ne puisse être enseigné et soutenu avec certitude ; 2° que cette prétention ne doit pas être prise dans le sens négatif, c'est-à-dire comme s'il n'y a rien dans cette doctrine qui ne soit vrai, mais dans le sens positif, c'est-à-dire que tout ce qu'elle contient est sûr, possède les qualités requises pour la certitude, mène à la vérité et enseigne à réfuter toutes les erreurs contraires ; 3° que l'on ne peut pas dire que les doctrines des autres pères soient pour cela privées d'autorité, mais malgré cela celle de saint Thomas est plus sûre que toutes les autres. Il n'est pas défendu néanmoins de suivre une autre doctrine, seulement il faut se garder de rejeter celle du Docteur angélique ou de la combattre au delà de la prudence et de la modération chrétienne. Celui qui la traiterait avec mépris ou la répudierait encourerait la censure de la témérité ou de la violation d'un jugement de l'Église.

1. Joan. a S. Thoma, d. 1, a. 3, p. 143 seq.

9. Doctrine de saint Thomas, approuvée par Notre-Seigneur Jésus-Christ

Maintenant quelque extraordinaires que soient les éloges, les recommandations et les approbations de la doctrine de saint Thomas d'Aquin que nous avons rapportés jusqu'ici, il y a un éloge, une approbation qui les surpasse infiniment, un témoignage dont la signification est de la plus haute portée, une confirmation telle que l'histoire n'en a pas enregistré de pareille depuis les apôtres et les évangélistes, c'est la parole de Notre-Seigneur lui-même imprimant à la doctrine de l'ange de l'école, le caractère de l'authenticité la plus absolue.

Un jour que saint Thomas se trouvait à genoux devant Jésus crucifié dans la chapelle de saint Nicolas à Naples, il entendit ces mots tomber des lèvres du Sauveur : « *Bene de me scripsisti, Thomas, quam ergo mercedem accipies ?* » « Vous avez bien écrit de moi, Thomas, quelle est la récompense que vous désirez ? » — Nulle autre que vous-même, Seigneur — *non aliam,*

Domine, nisi teipsum. Telle fut la réponse du saint Docteur. Ce fait, quelque étrange qu'il paraisse, est tellement démontré qu'il faudrait avoir une extrême témérité pour oser en douter. Il est inscrit dans les Annales dominicaines et rapporté par le bréviaire romain : Clément VIII l'a deux fois inséré dans des documents publics. Pie V a accordé une indulgence à tous ceux qui visitent la chapelle de Saint-Nicolas au jour anniversaire du miracle. Sixte-Quint a fait peindre dans la bibliothèque vaticane l'image du saint avec une inscription qui le rappelle et Pie IX a parlé de l'événement le 9 juin 1870. Ainsi l'histoire, la tradition ecclésiastique et les souverains Pontifes s'accordent pour confirmer cet événement prodigieux qui donne à la doctrine du Docteur angélique, une valeur et une portée à nulles autres pareilles.

10. Saint Thomas jugé par l'Histoire et par ses adversaires

Saint Thomas appartient donc à cette phalange de grands hommes que Dieu a donnés au monde comme des étoiles lumineuses pour le conduire.

De même que le Seigneur a, dans le principe, concentré la lumière qu'il venait de créer dans quelques corps particuliers afin que, imombiles devant les yeux des créatures toujours en mouvement, ils leur montrassent leurs voies, de même il a aussi concentré dans un certain nombre d'intelligences toute la lumière de l'esprit afin que, semblables à des étoiles fixes placées dans le monde intellectuel elles puissent diriger l'humanité. C'est d'après ces intelligen ces supérieures, spécialement illuminées par Dieu, que l'on divise l'histoire du monde en époques. C'est autour d'elles que gravite le monde scient ou inconscient, c'est d'elles que l'humanité reçoit sa lumière et par elles qu'elle est excitée et déterminée dans ses aspirations.

Ce que nous venons de dire peut s'appliquer aussi, mais en moindre mesure, à ces hommes qui, selon l'opinion des foules, jouirent d'une influence extraordinaire sur leurs temps, comme Alexandre, César, Napoléon, quoique plusieurs de ces grandeurs purement humaines, soient plutôt comparables à des météores dévastateurs qu'à des étoiles bienfaisantes. Mais à combien plus forte raison, cela s'applique-t-il à ces grandeurs de l'ordre intellectuel, quoique les foules ne les sai-

sissent point. Homère et Dante, Demosthènes et Bossuet, Socrate, Platon et Aristote, Newton et Leibniz, Phidias et Raphaël, Praxitèle et Michel-Ange sont incontestablement, chacun dans son domaine, de ces globes lumineux qui manifestent leur grandeur, quoiqu'ils diffèrent les uns des autres en éclat et en influence. C'est parmi ces étoiles et parmi les plus éclatantes et les plus belles, que nous plaçons saint Thomas d'Aquin.

Ces hommes ont vécu et sont morts ; et pendant qu'ils vivaient ils n'étaient guère distincts extérieurement de ceux qui les entouraient. Mais si leur existence semblait plus courte que celles au milieu desquelles elles s'écoulaient, si leurs ossements sont tombés en poussière, si leur langue est restée muette depuis des siècles, nous courbons néanmoins encore aujourd'hui le front devant la puissance de leur génie, nous écoutons en silence pour entendre leurs voix à travers les âges et pour recueillir leurs enseignements. Personne ne peut faire un pas sur le terrain où ils ont grandi, sans qu'ils le prennent par la main et le conduisent, et nul ne sera grand à son tour sans leur emprunter quelque chose de leur élévation. Celui qui refuse de les reconnaître pour maîtres,

ne sera jamais maître lui-même. Tel ou tel pourra bien réussir à perfectionner ou à élucider l'une ou l'autre de leurs conceptions, mais jamais il n'arrivera à les surpasser et à ternir leur éclat, car ce qu'il fera, il ne pourra le faire qu'autant qu'il suivra les voies dans lesquelles ils ont jeté l'éclat de leur science et la lumière de leur esprit.

Les siècles s'écoulent sans rien changer à l'éclat des astres. Bien plus, de même qu'il faut se trouver à une certaine distance pour reconnaître les dimensions d'une étoile fixe et pour mesurer l'influence qu'elle exerce autour d'elle, de même il faut plusieurs siècles avant que les hommes soient en état d'apprécier la valeur de ces grands génies. Ce que nous disons s'applique plus particulièrement à saint Thomas d'Aquin. Elle est innombrable la multitude de Docteurs qui se groupent autour de lui. Beaucoup d'entre eux sont eux-mêmes devenus des astres brillants qui reluisent au loin, mais tous lui ont emprunté de son éclat, tous fournissent leur course dirigés par l'Ange de l'école, comme les étoiles fournissent la leur sous la main de l'ange des mondes qui les dirige.

APPENDICE

1. SOMME CONTRE LES GENTILS

Saint Thomas d'Aquin écrivit sa *Summa contra gentiles* pour saint Raymond de Pennafort qui à ce moment, quoique très avancé en âge, s'occupait avec la plus grande activité de la conversion des Juifs et des Maures en Espagne. Le Docteur angélique, pour répondre au but de la science en général, s'imposa dans ce travail la double tâche de justifier positivement et négativement la foi cathclique, c'est-à-dire d'en démontrer d'une part la vérité positive et de l'autre de prouver comme erreurs toutes les opinions qui lui étaient opposées (*propositum est veritatem quam fides catholica porfitetur*, *manifestare errores eliminando contrarios*).

Mais comme ces erreurs qui surgissaient de différents côtés et qui avaient souvent des bases contradictoires, ne pouvaient pas être victorieusement combattues par des arguments positifs, il n'y avait qu'à s'en rapporter à la seule raison et

les attaquer avec les seules preuves rationnelles. En effet, il eût fallu employer contre les Juifs des arguments puisés dans l'Ancien-Testament. Or ces arguments n'auraient été d'aucun poids sur les mahométans. D'un autre côté, les démonstrations contre les hérétiques n'auraient atteint ni les mahométans ni les Juifs.

La raison seule est sans doute insuffisante comme principe démonstratif des vérités révélées, mais elle a cependant assez de lumière pour reconnaître des vérités partielles et cela suffit déjà pour prouver ce qui est faux et pour faire voir comment la vérité démonstrative est en accord avec la foi chrétienne : *Quæ tamen in rebus divinis deficiens est, simul autem veritatem aliquam investigantes ostendemus qui errores per eam excludantur et quomodo demonstrativa veritas fidei christianæ religionis concordet.*

Ainsi considérés, c'est-à-dire sous le rapport de la connaissance ou de la compréhension, les vérités de la foi catholique se partagent en deux classes, les unes dépassent la puissance compréhensive de la raison humaine, tandis qu'elle peut très bien atteindre les autres, qui dès lors deviennent l'objet de la philosophie : *Quædam nam-*

que vera sunt de Deo, quæ omnem facultatem humanæ rationis excedant, ut Deum esse trinum et unum; quædam vero sunt ad ea quæ etiam ratio naturalis pertingere potest, sicut est Deum esse, Deum esse unum et alia hujusmodi, quæ etiam philosophi demonstrative de Deo probaverunt ducti naturalis lumine rationis.

Il suit de là que les vérités d'une classe, comme l'indique l'ouvrage de saint Thomas, sont à traiter tout autrement que celles de l'autre.

Celles qui sont saisissables par la raison sont comme telles à démontrer rationnellement et c'est par ce genre d'arguments que les adversaires sont à combattre. Quant aux autres, il n'est pas possible de les traiter de la même manière et c'est pourquoi il s'agit, relativement à celles-ci, de combattre simplement les faux principes des adversaires. *Ad primæ igitur veritatis manifestationem per rationes demonstrativas quibus adversarius convinci possit procedendum est. Sed quia tales rationes ad secundam veritatem haberi non possunt, non debet esse ad hoc intentio, ut adversarius rationibus convincatur, sed ut ejus rationes quas contra veritatem*

habet solvantur. Cela est très vrai, car la raison naturelle ne peut pas être opposée à la vérité.

De là l'œuvre de saint Thomas, la *Somme contre les gentils*, se divise en deux parties. La première comprend les vérités accessibles à la raison, *veritates perviæ*, et la seconde les vérités qui sont au-dessus de la puissance compréhensive de la raison, *veritates rationem excedentes imperviæ*, *mysteria*. La première partie comprend ensuite trois sections : La première de ces sections traite les vérités saisissables de Dieu en lui-même comme son existence et ses attributs; la seconde parle de la création et de la créature, particulièrement de l'homme, et la troisième considère la créature dans son retour vers Dieu, c'est-à-dire la fin de l'homme, la providence divine, la loi, les conseils, la grâce, la volonté divine et la volonté humaine.

La seconde partie s'occupe : 1° de la Trinité ; 2° de la chute originelle et de l'Incarnation ; 3° des sacrements ; 4° de la résurrection des corps ; 5° du sort de l'âme après sa séparation d'avec le corps ; 6° du Purgatoire ; 7° du Jugement dernier, et 8° du monde après le jugement.

Cette partie est précédée d'une introduction

dans laquelle le saint docteur demande s'il est utile de faire un objet de la foi des vérités que la raison est capable de concevoir comme telles; si nous pouvons être déterminés d'accepter et de croire des vérités que nous ne comprenons pas et si semblable foi n'est pas une légèreté; si les vérités rationnelles peuvent contredire les vérités de foi et enfin quelle valeur il faut attribuer aux démonstrations de la raison qui ont Dieu pour objet.

L'immense portée de cette œuvre est incontestable et a toujours excité l'admiration de tous. Elle est aussi plus facile à lire et à saisir que la Somme théologique, parce que, à côté de la clarté et de la précision, les arguments ont une subtilité extraordinaire et nous sommes d'accord avec François de Sylvestris quand il prétend que saint Thomas dans sa *Somme contra gentiles* s'est pour ainsi dire surpassé *seipsum quoque visus est superasse*. Néanmoins la valeur de cette Somme n'atteint pas celle de l'autre qui embrasse toute la doctrine catholique prouvée par tous les éléments que la théologie avait mis au service du Docteur angélique.

L'Auteur.

2. SOMME THÉOLOGIQUE

Pour connaître à fond la *Summa theologica* du grand docteur, voyons tout d'abord les lignes fondamentales de ce prodigieux édifice scientifique. En apparence il consisite en trois parties principales, chaque partie se subdivise en questions et chaque question en articles.

La première partie (de Dieu) embrasse cent dix-neuf questions ; la seconde (l'éthique) a deux divisions dont la première appelée *prima secundæ* comprend cent quatorze questions sur l'éthique générale et la seconde appelée *secunda secundæ* comprend quatre-vingt dix-neuf questions. Il y a donc, dans tout l'ouvrage en y ajoutant le Supplément, six cent onze questions. Si l'on observe que chaque question contient de cinq à six, quelquefois de dix à douze articles et et que chaque article comprend à son tour plusieurs arguments soit pour confondre les adversaires soit pour démontrer la thèse, on peut se rendre un compte assez exact des immenses

richesses renfermées dans ce splendide ouvrage.

Saint Thomas a nommé la première partie : *Pars naturalis*, parce que l'objet de cette partie est simplement ce qui est réel, c'est à dire Dieu et le monde créé. Il a nommé la seconde, *pars moralis* et la troisième, *pars sacramentalis*, parce qu'elle contient la doctrine sur les sacrements.

La construction scientifique de cette œuvre considérée dans son plan général est ainsi conçue. La première partie, disons-nous, traite de Dieu. Le saint docteur commence par l'essence divine : I, *essentia divina*, puis il demande 1° si Dieu est, 2° ce qu'il est ou plutôt ce qu'il n'est pas, 3° comment on parvient à le connaître, 4° quelles sont ses qualités, sa science, sa volonté, sa puissance, sa béatitude.

II, Il passe ensuite à la Trinité et il étudie 1° son origine, la procession des personnes — 2° les relations, 3° les personnes comme telles d'abord chacune pour elle-même et ensuite dans leurs rapports.

III, Il étudie enfin Dieu comme Créateur, *Deus principium rerum*. Cette question se sous-divise en trois parties ; dans la première il considère

la création en elle-même, ou l'acte créateur, *productio creaturarum* ; dans la seconde il prend la créature comme telle, a) sa substance spirituelle, b) sa substance corporelle — c) l'homme réunissant ces deux substances en une seule personnalité, l'homme, esprit et corps ; — dans la troisième il traite de la conservation et du gouvernement du monde créé, *gubernatio rerum*, et termine ainsi la première partie de la *Somme*. Le but du gouvernement du monde est de le ramener vers Dieu. Si l'on applique ce but à l'homme on entre pleinement dans l'Ethique et par elle dans la seconde partie de l'ouvrage.

L'Ethique n'est rien autre que la réponse à la question : « L'homme qu'a-t-il à faire pour atteindre sa fin qui est la béatitude en Dieu ? » *Opportet congruenter de humanis actibus considerare, ut sciamus quibus actibus perveniatur ad beatitudinem, vel impediatur beatitudinis via.*

Mais il importe de répondre à cette question de deux manières, en général et en particulier, ou plutôt il faut distinguer entre le formel et le matériel (l'objet) des actes humains. De là il y a deux parties dans l'Ethique, l'Ethique générale

et l'Ethique spéciale. La première traite, comme nous venons de le dire, des actes humains sous le côté formel, c'est-à-dire en tant qu'ils sont actes et sous cette rubrique, il considère : I, les actes comme tels, *actus humani*, c'est-à-dire a) les actes propres à l'homme, *actus proprie humani*, ou les produits du libre arbitre, et b) ceux que l'homme produit aussi bien que les animaux, *actus qui sunt homini aliisque animalibus communes, id est passiones.* Il considère : II, les causes ou les principes des actes humains, *principia actuum humanorum.* Ces principes sont 1° intérieurs *interiora* a) la puissance *potentia*, b) la condition *habitus* (*habitus boni = virtutes et adjuncta ; habitus mali = vitia et peccata ;* 2° extérieurs *exteriora.* Dieu incline les hommes au bien, par la loi et par la grâce, le démon les pousse au mal par le scandale, etc.

Après cela le grand docteur traite dans la seconde partie de l'Ethique de ce qui fait l'objet des actes humains. Cet objet est indiqué positivement par les vertus, ce qu'il y a faire, et négativement par les fautes, ce qu'il y a à éviter. Ici il faut encore distinguer les obligations qui con-

viennent à tous les hommes de celles qui ne conviennent qu'à quelques-uns.

I. — Les obligations qui regardent tous les hommes, *de his quæ pertinent ad omnes hominum status*, sont les trois vertus théologales et les quatre vertus cardinales. Voilà comment saint Thomas est amené à traiter dans cette partie de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, de la prudence, de la justice, de la force et de la tempérance. Il considère d'abord chacune de ces vertus en elle-même, en général, puis dans ses applications ; il énumère ensuite les dons qui les produisent *dona*, puis les fautes qui leur sont opposées *vitia opposita*, enfin ce qu'elles commandent *præcepta*. C'est ici que le docteur angelique parcourt toute la vie humaine et la suit jusque dans ses moindres détails en indiquant comment elle doit être constituée, comment elle doit être ordonnée pour être le produit de l'esprit chrétien et pour conduire l'homme à sa dernière fin.

II. — Les obligations qui ne regardent que quelques personnes spéciales, *de his quæ specialiter ad aliquos homines pertinent*, dépendent de leur condition particulière dans la société en général. Cette condition est déterminée

1° par la diversité des grâces, non pas de la grâce justificative, *gratia gratum faciens*, qui est égale pour tous, mais par la grâce *gratis data* donnée gratuitement, 2° par la différence de la manière de vivre *vitæ diversæ* et 3° par la diversité des fonctions et des états *diversitas officiorum et statuum*. Ainsi, obligations propres et personnelles, *a*) d'après la *gratia gratis data*. Cette grâce s'étend à l'intelligence : *prophetia et raptus*, au langage : *locutio*, et à l'action : *operatio*, *gratia miraculorum*, *b*) selon la vie qui est *comtemplativa* ou *activa* contemplative ou active. *c*) selon les offices et les états. Il y aurait ici bien des choses à considérer. En effet, les offices, autant qu'ils appartiennent aux autres actes *ad alios actus*, regardent les législateurs civils *legis positores*. Mais en tant qu'ils appartiennent à l'exercice des ordres *ad ordines* il tombent dans la troisième partie de l'ouvrage (dans les sacrements). Il ne s'agit donc ici que de l'état des parfaits, *status perfectorum*, c'est-à-dire de l'épiscopat et des ordres religieux et cela pour mémoire, et c'est avec cette considération que saint Thomas termine la seconde partie.

Il a exposé dans cette partie quelle est la fin de

l'homme, ce que l'homme a à faire pour y arriver; il y a traité la grâce qui n'est autre chose que l'action divine en nous et pour nous, qu'il qualifie de fin des choses, *finis rerum*, par opposition à l'action créatrice qu'il appelle principe de choses, *principium rerum*. Mais voici que surgit maintenant la question de savoir comment nous arrivons à la possession de cette grâce ? Nous y arrivons, puisque nous avons défailli en Adam, par N.-S. Jésus-Christ seul. Et c'est ainsi que le Docteur angélique entre dans la troisième partie de son œuvre. Voici comment elle est divisée :

I. — Le Christ sauveur, *Chritus salvator*. 1° L'Incarnation; 2° l'œuvre du Christ. a) *Ingressus ejus in mundum*, son entrée dans le monde. *b*) *Progressus in mundo*, sa progression dans le monde. *c*) *Exitus ejus de mundo*, sa sortie du monde. *d*) *Exaltatio*, son exaltation.

II. — Les sacrements : 1° En général. Idée, nécessité, action, cause et nombre des sacrements; 2° En particulier : le Baptême, la Confirmrtion, l'Eucharistie et la Pénitence. Saint Thomas s'est arrêté à la question 90 *de partibus pœnitentiæ in generali*. C'est ici que commence le *Supplementum* qui traite de ce qui restait à

exposer de la pénitence, puis de l'Extrême-Onction, de l'Ordre et du Mariage.

III. — La résurrection de la chair : 1° ce qui précède la résurrection : *receptacula animarum post mortem, qualitas et pœna animarum separatarum, suffragia pro mortuis, orationes sanctorum, signa judicium generale præcedentium, ignis ultimæ conflagrationis mundi*; 2° ce qui accompagne la résurrection : *ipsa resurrectio, causa resurrectionis, tempus ac modus, terminus a quo, conditiones resurgentium;* 3° Ce qui suit la résurrection : *Cognitio resuscitatorum, judicium generale, judicantes et judicati, forma judicis venientis ad judicium, qualitas mundi post judicium ;* 4° Les élus et 5° les damnés.

On ne peut affirmer quel a été l'auteur du supplément, cependant les présomptions sont en faveur de Henri de Gorcomio. Quoi qu'il en soit, le supplément est tout entier tiré du commentaire de saint Thomas sur le quatrième livre des *Sentences de Pierre Lombard.*

L'Auteur.

3. LA CHAINE D'OR

C'est à la demande du Souverain Pontife que saint Thomas composa sa *Catena aurea*, sa Chaîne d'or. Ce livre fut fait contre les erreurs des Grecs et pour amener l'union entre eux et les Latins. Il est une *Expositio continua super quatuor evangelistas ex latinis et græcis auctoribus ac præsertim ex Patrum sententiis et glossis (artificio quasi uno tenore contextuque conflata)*. *La Chaîne d'or* du saint docteur est admirable, lors même que son auteur n'aurait que dicté de mémoire, comme le prétend Guillaume de Thou, les mille et mille citations des Pères dont le tout est formé. Le nom de Chaîne, *Catena*, ne lui a pas été donnée par hasard, mais à cause de l'enchaînement vigoureux par lequel saint Thomas a su relier les explications qu'il a tirées des Pères. L'ouvrage forme un tout complet et d'un seul jet.

L'AUTEUR.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES.